



L'AMOUR ET LA MORT.



I

LES ROUERIES D'UNE INGÉNUË.

II

LES DEUX MÉDECINS,

PAR

LOUIS ULBACH.

Édition autorisée pour l'étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES & LEIPZIG,
KIESSLING, SCHNÉE ET Co, ÉDITEURS,
Rue Villa-Uermosa, 1.

1855

L'AMOUR ET LA MORT.

I

LES ROUERIES D'UNE INGÉNUË.

II

LES DEUX MÉDECINS,

PAR

LOUIS ULBACH.

Édition autorisée pour l'étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES & LEIPZIG,

KIESSLING, SCHNÉE ET C^e, ÉDITEURS,
Rue Villa-Hermosa, 1.

1855

PREMIÈRE PARTIE. — LES ROUERIES D'UNE INGÉNUE.

I — Ouverture de la première parallèle.

— Colonel, je vous fais mon compliment !

— Monsieur Germanet, je l'accepte de tout mon cœur.

Ces deux phrases furent échangées assez rapidement entre deux portes conduisant au salon de M. d'Albingen ; une poignée de main ajouta un commentaire énergique, et M. Germanet fit son entrée.

C'était un de ces bons gros notaires, à la figure béate, qui portent sur leur front l'inaltérable auréole du contrat, et dont le perpétuel sourire semble toujours présenter la plume à la mariée. Sa cravate était irréprochable, le bouton de sa chemise scintillait entre des plis d'une correction mathématique, et sous le gant qui étranglait sa main droite, une proéminence ambitieuse témoignait de la présence d'une de ces grosses bagues, dites *chevalières*, que la plupart des gens qui pérorent et gesticulent ont la manie de porter à l'index. M. Germanet était accompagné de son épouse, petite femme sèche, qu'on n'aurait pas osé appeler sa moitié, car il eût fallu, à coup sûr, plus de deux exemplaires de Zénobie pour faire le poids de son époux. M^{me} Germanet portait des épis d'argent dans ses cheveux rissolés par le fer à papillotes, et comme si elle eût tenu absolument à évoquer le souvenir de la moisson, elle avait une robe de la couleur des bluets ; ses joues empourprées tenaient lieu des coquelicots. La gerbe était complète. Il n'y manquait pas même les herbes folles, les petits insectes, les gouttes de rosée ; le tout fort bien imité par les rubans du cou, par les agrafes, les broches, les breloques de diamants, qui jouaient leur rôle dans ce décor champêtre.

M^{me} Germanet puisait dans la conscience de sa fortune et de son rang le droit de montrer à nu des omoplates qui s'attachaient aux épaules, ou plutôt qui s'en détachaient comme les deux panneaux suspendus à la porte de l'étude. Quand elle ramenait les coudes en arrière, ces deux surfaces se

rapprochaient en se menaçant, et l'imprudent qui eût mis son doigt dans cette pince de crabe s'y serait coupé. Disons le, toutefois, ce malheur n'arriva jamais.

M^{me} Germanet était de la race de ces petites femmes, antipathiques à l'embonpoint, que le ciel crée toujours pour le salut des gros hommes, et dont l'humeur, suffisamment acidulée, ne procure à l'époux que tout juste assez de bonheur pour qu'il puisse se maintenir dans son poids sans redouter l'obésité. Cette raison, qui n'apparaît jamais aux intéressés, n'avait pas été pourtant la cause du mariage, et une assez jolie dot, avec laquelle maître Germanet avait payé sa charge, permettait de jeter sur les malencontreuses omoplates des guenilles de mille écus, qui les embellissaient singulièrement.

En somme, c'était un ménage assorti. Au moral comme au physique, les époux se complétaient : l'un avait en plus ce que l'autre avait en moins. Quant à l'esprit, comme il n'avait pu être acheté avec le trousseau, force était bien de faire pour lui comme pour les omoplates et de cacher sa maigreur ou de la montrer au besoin avec l'insolence du luxe. Toutefois, Germanet n'était pas sans intelligence ; il comprenait les calembours et ne dédaignait pas d'en mettre en circulation de sa façon ; mais ces petites débauches ne tiraient pas à conséquence, et ses clients disaient de lui : — C'est un excellent notaire.

Exact, minutieux, solennel, il avait l'art de ces belles phrases qui se lèguent avec les études et qui font la joie des prêteurs sur hypothèques. Probe par tempérament, il spéculait sur sa vertu, comme d'autres sur leur génie, et n'aurait trouvé aucun bénéfice à être fripon.

Au moment où commence ce récit, il vient assister à une soirée de fiançailles chez son client et son ami, M. d'Albingen, ancien manufacturier. Plus qu'un autre, Germanet a droit au sourire reconnaissant des deux familles, car il fut le confident et l'intermédiaire des projets d'union, et c'est à l'heureux prétendu de mademoiselle Claire d'Albingen, au colonel de Corval, qu'il a adressé en entrant cette poignée de main significative.

Profitons du moment où Zénobie incline ses épis d'argent devant la maîtresse du logis, pour faire connaissance avec le colonel. Arthur-Sigismond de Corval est aussi bel homme que brave officier. Colonel de hussards à 39 ans, il réalise dans sa plus parfaite expression ce type de héros tiré à quatre épingles, qui est classé dans la nomenclature des physiologies

contemporaines sous le titre de *colonel du Gymnase*. M. Scribe a été l'Homère de ces Achilles.

Arthur a une figure fraîche et souriante, pleine de franchise, mais n'annonçant aucune aptitude pour les spéculations de la métaphysique. Ses moustaches sont relevées avec une complaisance qui livre bien des secrets, et ses yeux s'illuminent par intervalles d'éclairs qui ne jaillissent que devant le canon ou devant les jolies femmes. Cette parfaite effigie du dieu Mars fait penser à Vénus. Il est inutile d'ajouter que la toilette de notre invincible est toujours parachevée de manière à affronter sans crainte l'inspection des regards féminins les plus minutieux. La façon dont le colonel porte la poitrine en avant semble désigner son cœur comme une cible pour les œillades, aussi bien que pour les balles. Tel est dans toute la grâce de son allure le comte Arthur-Sigismond de Corval.

Disons, pour compléter les confidences, qu'une liquidation résultant d'un héritage fait en commun aurait infailliblement amené un procès entre le beau colonel et la maison d'Albingen, si celle-ci avait eu pour confident certain avoué au lieu d'un notaire. Mais M. Germanet frémit à la pensée des égratignures que la chicane pouvait causer à une succession si ronde, si parfaite. Il n'eut pas besoin de lire longtemps dans les yeux du colonel pour deviner que Claire d'Albingen était le plus éloquent avocat des intérêts de la famille ; et grâce à une intervention assez habile, à des entrevues dans lesquelles les parents, la jeune fille, le colonel, apportaient tous la même bonne volonté, un mariage fut conclu, mariage d'amour, d'argent, de gloriole, pour les deux partis, le colonel se montrant fier de la perspective d'une belle fortune et d'une jolie femme, et ayant d'ailleurs à offrir en retour un nom superbement porté, un titre de comte qui promettait de charmantes broderies aux mouchoirs de la corbeille, et une jeunesse dont la maturité s'annonçait avec éclat.

Le colonel était devenu amoureux, selon la poétique du Gymnase, à la première étincelle des beaux yeux de Claire. Cet Hercule victorieux reçut humblement la quenouille des petites mains d'une Omphale de dix-huit ans, et fila aux pieds d'une pensionnaire, comme s'il n'avait jamais rêvé l'amour que sous les saules-pleureurs, et comme s'il ne s'était pas battu trois ou quatre fois avec des amants et des maris, qu'il avait dépossédés, à la manière des hussards de fantaisie.

On présentait ce soir-là le lion amoureux à toute une ménagerie de parents, banquiers, hommes d'affaires, négociants. Claire, par

compensation, avait exigé un bal, et toutes ses amies de la pension, héritières disponibles, printemps agités par les brises, étaient venues pour savourer à longs traits la joie de contempler et de commenter le premier mari qui échait à leur génération. Ces astrologues aux joues roses et aux robes de gaze venaient chercher des augures pour elles, tout en essayant de tirer l'horoscope de l'héroïne enviée. Claire était radieuse ; elle avait le double bonheur de l'amour qui se connaît et qui fait des jaloux. Elle racontait avec complaisance les folies du trousseau, et jetait par intervalles un regard plein d'une orgueilleuse satisfaction sur l'esclave rougissant qui l'adorait de loin. Le colonel acceptait d'ailleurs héroïquement son vasselage. Modestement appuyé contre la porte du salon, il restait impassible sous tous les regards, qui le criblaient, ne songeant qu'aux louanges qu'il entendait adresser à sa fiancée et n'ayant pour la première fois de sa vie qu'une seule passion, au milieu de tous ces minois qui n'auraient pourtant pas demandé mieux que de faire peur à leur triomphante amie.

Quand maître Germanet se fut acquitté des devoirs obligés envers la maîtresse du logis et envers quelques-unes de ses meilleures clientes, il installa Zénobie sur le second rang des banquettes, dans cette région que les déesses habitent, mais où l'amour ne va jamais chercher la jeunesse ; puis, souriant et affable, l'excellent notaire revint prendre les deux mains de M. de Corval et continuer l'entretien commencé, au passage.

— Eh bien, colonel, le grand jour approche. J'ai rédigé le contrat, et jamais plume ne fut mieux taillée. Vous verrez mon style. Ces vilains bois de la succession, qui devaient nous faire plaider, deviennent de charmants bosquets que vous n'aurez plus à faire arracher, mais dans lesquels vous pourrez lâcher toutes vos tourterelles. Ah ! colonel, quelle branche de myrte vous mêlez à vos lauriers !

— Je suis heureux, monsieur Germanet, et j'aime à penser que je dois ce bonheur à vous, le meilleur et le plus intègre des hommes.

— Vous êtes flatteur, colonel.

Non, je suis sincère. Savez-vous à quoi je pensais quand vous êtes entré ? Je me disais que j'ai cru bien des fois trouver l'amour ; mais il paraît que je prenais les ritournelles pour la symphonie, et ce n'est que depuis ce soir que je me sens en possession de cette joie suprême que Dieu donne pendant un jour dans la vie, et qu'on est impie de méconnaître, bien criminel de laisser fuir.

— Décidément vous êtes poétique, et c'est une lyre qu'il faut vous suspendre à l'épaule, à la place du dolman.

En hasardant cette plaisanterie littéraire qui lui coûtait quelque travail, maître Germanet se laissa aller à un rire charmant.

Le colonel n'avait pas écouté.

— Ah ! mon cher ami, continua celui-ci avec un abandon qui rendit le notaire rouge d'orgueil, quelle belle chose que le mariage ! Je m'imaginai jusqu'à présent que mon sabre était ma seule fiancée, et dans nos folles veillées de garnison, nous considérions le mariage comme une sorte de traité de 1815 qu'on doit subir, en attendant qu'on le déchire. Mais les espérances nouvelles que j'ai dans le cœur m'ont rendu conjugal à l'excès, et je jure Dieu de ne pas permettre qu'on insulte devant moi à une profession qui est, en définitive, la plus spirituelle et la plus douce.

Germanet hocha la tête en signe d'assentiment, mais envoya de côté, à la couronne d'épis, un regard dans lequel on eût pu surprendre une secrète protestation contre le paradoxe du colonel.

— N'est-ce pas que mademoiselle Claire est la plus belle, la plus gracieuse de toutes ces jeunes filles ? reprit Arthur en se penchant à l'oreille de son confident. Il me semble déjà la voir faisant les honneurs de son salon. Regardez donc, Germanet, avec quelle fierté elle reçoit ses amies ! Elle saura commander, celle-là !

— Je crois parbleu bien, colonel ! Je suis certain qu'elle s'imagine porter déjà la grosse épaulette !

Et riant aux éclats de cette inoffensive médisance qui emplissait de joie le cœur de l'amoureux colonel, M. Germanet quitta M. de Corval pour aller s'asseoir à une table de bouillotte.

A une autre extrémité du salon, près du piano, Claire d'Albingen, de son côté, débitait, en frémissant d'ambition, de merveilleuses confidences à une de ses bonnes amies, venue là tout exprès pour jouer, comme autrefois à la pension, le rôle d'Elise dans les épanchements d'Esther.

Claire d'Albingen avait dix-huit ans, des yeux superbes, un teint éblouissant. Ses traits d'une harmonie parfaite attestaient cette limpidité du cœur qui tient surtout à la sainte innocence.

Ses cheveux, d'un blond cendré, qui devaient la couvrir entièrement quand ils étaient déroulés, formaient un diadème sur son front. Sa robe, de taffetas rose, semblait un premier épiderme, tant le tissu brillant s'attachait avec passion à cette taille dont il révélait les irréprochables contours. Sa

lèvre, qu'un fier sourire tenait presque continuellement ouverte, se relevait aux extrémités et laissait passer en tressaillant les exclamations d'une joie que la naïveté rendait impitoyable dans son orgueil.

Celle que son bras tenait rapprochée d'elle paraissait avoir été envoyée là par une fée malicieuse pour établir un saisissant contraste.

Lucie de Beaulieu était la plus timide, la plus silencieuse, la plus confuse des amies de Claire. Ses cheveux noirs, lissés avec un soin extrême, s'avançaient en bandeaux jusqu'à la pointe des sourcils. La pudeur semblait avoir réclamé pour elle des cils plus longs, plus impénétrables, et elle aimait à les abaisser sur des yeux noirs, profonds, remplis des perspectives ombreuses du cloître et des vieilles églises. Le front était petit, la bouche fine ; l'ovale du visage faisait penser aux vierges du divin Raphaël, et l'idéal, dont on sentait les caresses autour de cette tête charmante, faisait croire qu'un ange se révélait à elle dans un entretien qu'elle seule entendait. Une robe blanche complétait l'aspect séraphique, et une écharpe de gaze enroulée autour du cou glissait sur la neige des épaules comme ces nuées impalpables qui flottent autour des visions.

Claire racontait à Lucie la demande du colonel, ses visites, les preuves quotidiennes d'un amour qui s'impatiait des délais exigés pour les formalités, et dans son enivrement, la triomphatrice coulait dans l'oreille de son innocente amie de ces paroles tendres, folles, audacieuses dans leur pureté, que l'enthousiasme lui arrachait. Lucie souriait faiblement à ces expansions ; mais toutes les fois que le mot d'amour était prononcé dans ce chaste et dangereux entretiens deux jeunes filles se serraient plus fortement la main par une pression secrète et instinctive, mêlée de terreur et d'adoration involontaire.

— Oh ! ma bonne Lucie, disait Claire, tu viendras me voir, et quand j'aurai ma loge à l'Opéra, je t'emmènerai avec moi, je te *chaperonnerai*. Comprenez-vous, mademoiselle, que je vais être une dame avec un vrai chapeau à plumes, un vrai cachemire !

— Et un vrai mari, murmura doucement Lucie de Beau lieu en entortillant un peu de moquerie dans un coin de son sourire.

— Ah ça, reprit Claire, ton tour viendra aussi, ma petite sainte, et il m'a semblé que ta mère avait présenté ce soir à la mienne un jeune homme qui n'est pas de tes cousins.

Lucie éteignit ses doux yeux sous leur voile et baissa son front, qu'un nuage de pourpre envahissait.

— Oh ! moi, dit-elle, je n'épouse pas un noble, un colonel.

— Tu épouses donc... Et tu ne disais rien ! Raconte-moi à ton tour. Et d'abord, où est-il, cet heureux mortel ?

Lucie entrouvrit les paupières, et, sans chercher longtemps, rencontra devant elle, à quelques pas du colonel, le visage pâle et sérieux d'un jeune homme qui semblait l'observer avec passion.

— Le voici ! murmura-t-elle si faiblement que Claire vit sa réponse sur ses lèvres plutôt qu'elle ne l'entendit. Les yeux complétaient d'ailleurs les paroles.

— Il n'est pas mal, dit Claire d'Albingen avec un accent de bonté qui semblait trop complaisant pour n'être pas dédaigneux.

— Il n'a pas de moustaches comme M. de Corval, fit observer Lucie de Beaulieu.

Claire fit une petite moue, tout à l'avantage du colonel, dont la figure martiale lui semblait sans rivalité possible, et, voulant exprimer indirectement sa préférence :

— Il est un peu pâlot, ma chère, ton amoureux, dit-elle.

— C'est qu'il travaille beaucoup.

— A quoi travaille-t-il ?

— Il est avocat.

— A-t-il du talent ?

Il y avait dans cette interrogation, qui jaillit involontairement, une impertinence. Lucie tressaillit. Claire ne s'aperçut pas qu'elle venait d'égratigner ce cœur angélique. Elle continuait l'examen du jeune homme.

— Comment se nomme-t-il ? demanda-t-elle.

— Jules Mouton, répondit avec courage M^{lle} de Beaulieu.

La fiancée du comte Arthur-Sigismond de Corval ne put retenir un petit rire significatif.

— Quel singulier nom ! S'appeler mouton, comme un caniche ! Ah ça ? tu conduiras ton mari avec une faveur rose au cou ?

Un éclair rapide traversa les yeux de Lucie.

— Le nom est peut-être ridicule, mais l'homme ne l'est pas, au rebours de certaines gens qui ont de beaux noms et de petits esprits.

— Oh ! ne te fâche pas ! je ne me moquerai plus ; mais c'est que je ne m'attendais pas à cette nouvelle. Si tu m'avais consultée, je t'aurais choisi un bel officier du régiment de M. de Corval. Mais non, mademoiselle fait à

sa tête, et s'en va prendre M. Mouton. Ah ! ma chère, pour un séraphin comme toi ; voilà un nom qui sent terriblement le gigot et les côtelettes.

— Qu'importe son nom, puisque je l'aime ?

Cette réponse fut faite avec un accent de passion vraie qui échappa à Claire d'Albingen ; elle crut voir du dépit, de la jalousie, dans ce qui était au contraire un orgueilleux défi. L'occasion était trop tentante pour sa vanité ; elle continua :

— Quelle bergerie vous allez faire à vous deux ! toi qui étais si sentimentale à la pension, qui ne comprenais pas qu'on s'amusât à courir, et qui cultivais des marguerites dans un coin du jardin !

— Hélas ! mes pauvres fleurs, vous vous appliquiez à me les arroser d'encre ! dit Louise avec une voix qui tremblait.

— Oui, et comme tu pleurais ensuite ! il semblait que tu y misses de la coquetterie.

— C'est vrai, j'ai beaucoup pleuré ; mais tu ne devrais pas me rappeler cela, méchante ! car c'est toi qui me persécutais sans cesse.

— Dame ! n'étais-je pas ta meilleure amie ! j'avais le droit de te taquiner un peu ; c'est comme aujourd'hui, quand je me moque de ton mouton !

Lucie tressaillit sous cette petite flèche qui rentrait dans la plaie ; mais, dissimulant sa douleur et son ressentiment sous un sourire :

— Oh ! tu peux te moquer à ton aise aujourd'hui, je ne pleurerai plus.

— Ah ça, qui donc a fait ton mariage ? cela date de ton enfance ? c'est une affaire de famille, n'est-ce pas ?

— C'est moi qui l'ai choisi, puisque c'est moi qui l'ai aimé.

— Comment ! c'est un caprice, une passion ! Je suis sûre que quand tu étais petite, on t'a donné aux étrennes un beau mouton blanc, à roulettes ; tu épouses celui-là par souvenir !

— Toi, tu as donc joué aux soldats, que tu prends un colonel ?

Claire consentait bien à railler son amie ; mais elle ne voulait pas qu'on se permît une revanche. Elle répliqua sur un ton qu'elle crut plein de dignité :

— Tu conviendras, ma chère, qu'il y a quelque différence et que personne ne trouvera drôle que M^{lle} d'Albingen soit la femme du comte de Corval.

— Oh ! j'en conviens, ce mariage n'est pas si drôle que le mien.

Claire que l'amour-propre avait entraînée, mais qui ne se doutait pas des blessures qu'elle avait faites, voulut terminer les confidences par une offre

gracieuse.

— Tiens, ma bonne Lucie, marions nous comme nous pouvons et soyons heureuse à notre manière. Mais si tu as besoin pour M. Mouton (elle eut de la peine à prononcer ce nom sans sourire) d'une protection auprès du ministre, souviens-toi que M. de Corval va au château, qu'il a des amis tout-puissants, et que je serai heureuse de le mettre en campagne.

On le voit, rien ne manquait aux douleurs de Lucie. Après le persiflage, l'orgueil de son amie se réfugiait dans l'intérêt qu'elle semblait lui porter.

— Tu es trop bonne, répondit Lucie avec une humilité qui n'avait rien d'angélique. Le colonel aura assez d'autres campagnes à faire pour devenir général.

Il semblait, en vérité, à la façon dont il fut prononcé, que ce mot campagne cachait une épigramme.

— M. Mouton, continua Lucie, ne veut rien, ne demandera rien qu'à son travail. C'est un cœur fier qui veut rester libre, et sa pauvreté sera notre noblesse.

— Mon Dieu ! comme tu es pâle ! t'aurais-je fait de la peine ?

— Nullement, répliqua Lucie, dont les lèvres furent illuminées et pacifiées par le sourire le plus clément. Je suis habituée à tes taquineries ; ce n'est pas d'aujourd'hui que tu commences. Pendant six ans, à la pension, tu m'en as fait endurer de toutes les façons ! Pour te prouver que je ne t'en veux pas, je vais aller inviter le colonel, et toi tu me feras vis-à-vis avec mon mouton, mais à condition que monsieur ton lion ne me mangera pas mon agneau.

— Oh ! je ne sais pas pourquoi tu laisses les autres se moquer de toi ; si tu le voulais, tu leur rendrais bien la pareille, dit Claire en riant ; puis elle ajouta :

— Un avocat, c'est presque un poète. T'a-t-il fait des vers, ton prétendu ?

— Non, de pauvres gens comme nous s'aiment en prose. Est-ce que ton héros te fait des acrostiches ?

— Le colonel m'apporte tous les jours un bouquet.

— Tiens ! chez nous c'est le contraire : je donne tous les jours une fleur à M. Mouton.

— Vraiment ! c'est toi qui offres des bouquets à ton futur !

— Dame ! ma chère, les moutons aiment à brouter, et je nourris le mien de feuilles de roses.

En achevant ces mots, jetés avec une gaîté railleuse, Lucie fit un mouvement pour dégager son bras de celui de son amie. Celle-ci, avant de la laisser partir, voulut la conduire et la présenter au colonel. Comme ce dernier prenait la main de M^{lle} de Beaulieu pour la contredanse, Lucie murmura à l'oreille de Claire :

— Prends garde, je vais t'enlever ton colonel !

Claire eut un sourire incomparable d'orgueil et fit un léger mouvement des épaules.

— Tu n'as pas peur ? insista Lucie.

— Est-ce que la femme d'un soldat doit avoir peur ?

— C'est là toute ta raison ?

— Tu sais bien, méchante, que la modestie m'interdit d'en donner d'autres.

Et faisant une grande révérence, M^{lle} d'Albingen alla prier M. Jules Mouton de servir de vis-à-vis au colonel.

Lucie de Beaulieu suivit Claire avec un indéfinissable sourire, et ses longs cils retenaient à demi un regard plein de malice, qui donnait une expression étrange à ce visage si pur.

II — De quoi peut rêver un colonel de hussards.

Le colonel, qui savait que Lucie était la meilleure amie de sa fiancée, eut grand soin, par une stratégie familière à tous les amoureux, de parler de Claire avec un enthousiasme qui ne trouva pas de contradicteur. Il sollicita des confidences sur les amitiés de la pension, et Lucie, d'une voix flûtée qu'on était ravi d'entendre, répondait avec une effusion caressante à ces demandes intéressées. Elle ne tarissait pas. Les paroles ruisselaient comme les perles et les diamants de la fée. Claire était sa première, sa meilleure, sa seule amie ; c'était une sœur, une âme appareillée. Dans l'intervalle de la chaîne des dames à la pastourelle, M^{lle} de Beaulieu avait su jeter sur le cœur embrasé du colonel de ces petites confidences discrètes, timides, mais adroites, qui se consumaient en embaumant le trop heureux fiancé ; si bien que par une pente naturelle et insensible, Arthur devint naïvement confondu d'admiration pour ces deux jeunes filles, qu'il associait dans son culte comme elles l'étaient dans leur amitié.

Le colonel ne voulait pas danser ce soir là. Il s'était complu d'avance dans la pensée d'une attitude songeuse fort appropriée à ses émotions. Mais Lucie de Beau lieu lui parlait si tendrement de celle qu'il aimait, l'habile confidente savait si naïvement faire voler ces jolis petits oiseaux des nichées de pensionnaires, que le soldat se délectait à ces chuchoteries et que, dans son ravissement, il prenait la main mignonne de Lucie et se permettait de la serrer doucement pour la remercier.

Au dernier quadrille (c'était la quatrième fois qu'ils dansaient ensemble), Arthur dit à la jeune fille en la reconduisant à sa mère :

— J'espère vous revoir bientôt chez M. d'Albingen, en attendant que M^{me} de Corval puisse inviter chez elle sa meilleure amie.

— Oh ! colonel, répondit Lucie avec une adorable tristesse, vous m'enlevez Claire pour toujours. Sa fortune, son rang, le nom de son époux, vont l'appeler dans des régions où nous ne nous rencontrerons pas.

— Que dites-vous, mademoiselle ?

— Je dis, monsieur le comte, que je vous pardonne, parce que vous la rendrez heureuse et qu'elle mérite bien le bonheur.

En parlant ainsi, M^{me} de Beaulieu roulait entre ses cils deux belles larmes que le colonel eut tout à coup la tentation insensée de recueillir, mais qui glissèrent lentement, comme deux perles défilées, sur le satin des joues. Il y avait sur cette figure virginale, transfigurée par l'amitié, un rayonnement ineffable dont les clartés confondaient Arthur. Ce robuste rêveur n'avait jamais vu de si près l'idéal. Il fut ébloui, et ce fut avec un étranglement dans le gosier qui faisait vibrer ses paroles, qu'il vint, quelques minutes après, prendre congé de la famille d'Albingen. Claire eut un pressentiment et se montra rêveuse.

— Que vous racontait donc Lucie ? demanda-t-elle.

— Son amitié pour vous.

La curieuse rougit et continua avec un petit air de doute qui parut maladroit :

— Et cette confidence a duré toute la soirée ?

— Peut-on se lasser de parler de vous ? repartit le colonel avec un peu trop de galanterie.

La jeune fille ne répliqua pas ; mais M. de Corval sentait le soupçon caché, et il continua :

— J'ai eu des amis de collège, et je savais ce que valait une poignée de main ; mais je ne soupçonnais pas une amitié d'enfance si étroite, si

parfaite. En quels termes délicats elle me parlait de sa belle compagne ! Claire, je vous aimais de toute l'ardeur d'un loyal gentilhomme ; je sens que depuis les confidences de cet ange, je vous aime aussi de toute sa tendresse !

Le triomphe fit flamber une auréole sur le front de M^{me} d'Albingen, qui tendit la main au colonel, en s'avouant toutefois que, pour l'aimer ainsi, Lucie n'avait pas besoin de paraître un ange aux yeux émerveillés de M. de Corval.

— Elle se marie, dit-elle avec un petit air de défi.

— Tant mieux, répondit ingénument le colonel ; il serait dommage, avec un si bon cœur et de si beaux yeux, de rester fille.

— Vous la trouvez jolie ?

Cette demande était un piège trop visible ; le colonel l'enjamba bravement.

— Vous seule, mademoiselle, avez le droit de parler de sa beauté sans en être jalouse. Sous ce rapport, vous êtes sœurs aussi.

— Pauvre Lucie ! Quel dommage qu'elle n'aime-pas les officiers !

Il y avait un mensonge sous cette compassion. Peut-être même, à la rigueur, pouvait-on en découvrir deux : le prétexte supposé de cette pitié et l'accent quelque peu hypocrite avec lequel on l'émettait.

Le colonel demanda à quelle profession appartenait le prétendu, de M^{me} de Beaulieu.

— Oh ! un petit avocat qui s'appelle Mouton, répondit Claire en rapetissant sa bouche.

— Vous semblez la plaindre !

— Avouez, colonel, qu'il est ridicule de s'appeler M^{me} Mouton !

— Pourquoi ? fit la fleur des colonels de hussards en ajoutant une spirale au croc de sa moustache. Si je m'étais nommé ainsi, m'auriez-vous donc refusé ?

Claire rougit ; le dépit la rendait maladroite. Elle salua son fiancé et se retira, mécontente de Lucie, de M. de Corval et surtout d'elle-même.

Quant à Arthur, ne comprenant rien à toutes ces petites couleuvres qui sifflaient autour du cœur de sa future épouse, il la trouvait injuste, et comparait la grâce avec laquelle Lucie l'avait entretenu de Claire d'Albingen à l'aigreur dont celle-ci faisait preuve.

Le long du chemin, le colonel crut sérieusement et loyalement ne penser qu'à son idole ; mais son cœur voyait double et évoquait une tête brune à

côté d'une tête blonde. Il essayait avec candeur de se tromper en se répétant à lui-même les confidences de Lucie de Beaulieu sur son amie ; mais ce qui avait charmé le guerrier sans défense, c'était peut-être l'accent avec lequel ces douces paroles avaient été débitées, plus encore que ces paroles mêmes.

Avant de se coucher, il consuma plusieurs cigares en l'honneur de sa rêverie, et pendant longtemps, à travers les nuages bleuâtres qui emplissaient sa chambre, il vit deux fantômes charmants qui lui souriaient en s'enlaçant. Il aimait l'un avec ardeur et lui tendait les bras ; mais l'autre, par son regard profond, l'attirait dans des régions qu'il avait peu fréquentées jusque là, et dans lesquelles le vertige le saisissait.

Il eut beaucoup de peine à s'endormir, et rêva qu'au moment d'aller à l'autel, il se trouvait entre deux fiancées, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, ce qui le rendait fort embarrassé, les hussards français n'ayant point encore pris l'habitude de pousser jusqu'à ce point la polygamie. Le prêtre paraissait toutefois de meilleure composition que le scrupuleux colonel, et le bénissait sans hésiter ; si bien que le comte Arthur-Sigismond de Corval se trouvait dûment atteint de bigamie, ce qui ne laissait pas que de l'agiter sur son oreiller, par la pensée qu'un tel scandale était de nature à nuire à son avancement.

On le voit, notre héros était aussi classique dans ses émotions que dans sa tenue, et son caractère ainsi que ses études le prédisposaient au songe traditionnel. Il eut donc une sorte de cauchemar, selon toutes les règles de la-poétique à laquelle il appartenait, si ce n'est peut-être que les apparitions de son sommeil ne lui adressèrent aucune allocution et ne troublèrent son esprit d'aucun alexandrin.

Cette nuit-là, personne, au reste, ne devait s'endormir paisiblement. Usant des privilèges d'Asmodée, nous pouvons nous introduire dans les chambres soigneusement closes de Claire et de Lucie, en prenant garde, bien entendu, de rien déranger aux plis délicats qui servent de tente à l'insomnie de nos deux héroïnes, ni d'approcher trop près la lampe indiscreète de Psyché.

Claire avait la fièvre ; les douleurs de l'âme n'atteignaient jamais chez elle à ces étendues où la prière et le recueillement allègent le fardeau. Nature naïve, mais terrestre, elle souffrait, comme d'un mal physique, du soupçon qui lui était venu. Sans croire à la coquetterie de Lucie, elle en voulait au colonel, et se sentait atteinte dans sa souveraineté par le partage que M. de Corval avait fait si facilement de son admiration. Juste et loyale,

malgré son dépit, elle savait gré à son amie de lui avoir rendu justice ; mais elle s'effrayait d'avoir un avocat qui gagnait si étrangement ses causes.

La pauvre enfant pleurait dans ses nattes déroulées, mordait la dentelle de son oreiller, se roulait dans son nid de cygne. Quelquefois elle s'élançait dans sa chambre, venait appuyer son front brûlant aux carreaux, et regardait vaguement dans l'obscurité, par un mouvement machinal familier à tous ceux qui souffrent et qui s'imaginent vaguement que la nuit peut receler le consolateur inconnu.

Vers trois heures du matin, la fatigue ferma violemment les paupières de la jeune fille qui se disait, d'ailleurs, que l'insomnie n'était pas le meilleur moyen de recouvrer ses avantages et qu'il fallait, après tout, avoir bien soin de rester belle et fraîche, puisqu'elle ne devait pas épouser un aveugle.

Lucie eut également sa veillée ; mais la sienne, peut-être aussi orageuse, ne dérangerait rien de l'harmonie qu'elle apportait dans ses moindres actions. Dès qu'elle fut retirée dans sa chambre, elle se laissa aller avec un grand soupir dans un vieux fauteuil de tapisserie, souvenir d'une aïeule, et se mit à passer en revue les divers incidents de la soirée. L'écharpe de gaze l'enveloppait encore ; elle n'avait rien défilé de sa toilette de bal, tant elle rapportait une préoccupation impatiente ; mais les morsures intérieures dont elle saignait ne lui arrachaient ni crispations ni gestes ; à peine si quelques étincelles traversaient la profondeur de ses yeux, qu'elle ne craignait plus de tenir ouverts, puisque personne n'était là pour les admirer.

— Pourquoi ne suis-je pas riche ? pourquoi Jules n'est-il pas noble ? murmurait tout bas cette ange, si étrangère en apparence aux banalités de la terre. Mais la raison réprimant cette pensée jalouse, Lucie envoyait devant elle un beau rire, franc, naturel, qui vibrait à travers toutes ses dents, et elle se disait :

— Comme si je ne valais pas cette pauvre Claire ! Comme si Jules Mouton n'était pas plus beau, plus noble que cet imbécile de colonel dont je ne voudrais pas, qui au fond n'est amoureux que de lui et adore seulement dans Claire d'Albigen son propre bon goût et l'objet qu'il a choisi. Ce hussard se marie comme il est monté en grade, pour avoir un ornement, un panache, un colifichet ! Ah ! elle me croit jalouse, moi qui ai de plus qu'elle l'amour sincère et profond ! De quel ton railleur elle a accueilli la nouvelle de mon mariage ! Je reconnais bien là le tyran de mes six années de pension ! Oh ! si je pouvais enfin me venger une bonne fois de toutes les douleurs

que j'ai renfermées pendant ces six mortelles années ! Si je pouvais faire peur à cette chère amie, si orgueilleuse, si confiante ! Je ne veux pas continuer le rôle que j'ai accepté jusqu'ici. A son tour maintenant. Je ne veux plus être Cendrillon ; j'ai le pied assez petit pour la pantoufle, et si je le veux, un prince Charmant sera trop heureux de me l'offrir. Mon pauvre amour, comme on t'a reçu dans cette maison ! Ah ! on se moquera de moi parce que je serai M^{me} Mouton ! Eh bien ! mon Jules bienaimé, je veux les rendre jaloux dans l'avenir de ton bonheur et de ton nom ridicule ; je veux que ce colonel, si cambré, envie le petit avocat sans causes et vienne à quatre pattes chercher la laisse de mon petit mouton ! Tu m'offrais ta protection, Claire : je veux que tu me demandes la mienne ; je te forcerai bien, orgueilleuse, à t'humilier, et si je ne me suis pas trompée... ce soir... eh bien, nous verrons ! Ton colonel sent l'amadou ; gare les étincelles !

Lucie acheva tout bas, dans sa pensée, le monologue qu'elle n'osait confier même à l'écho de sa chambre, tant il remuait de calculs profonds, de complots terribles. Elle s'était retournée à demi dans son fauteuil, et ses yeux, attachés sur la tapisserie centenaire, semblaient demander à ce meuble, témoin vénérable d'un siècle de coquetterie, des conseils et des inspirations.

Personne n'eût deviné, à coup sûr, les orages qui grondaient sous cette gaze, ni les étranges tableaux que cette vierge innocente essayait d'invoquer dans son dépit. Sa pureté n'était pas comme une enveloppe de chrysalide, qui ne se brise qu'aux premières ardeurs du printemps : c'était une sorte d'émail transparent qui la recouvrait sans l'oppresser, que la moindre fêlure pouvait réduire en poudre, mais qu'elle préservait de toute atteinte par une résolution ferme qui ressemblait à de la diplomatie. Elle voyait d'ailleurs fort bien à travers. La volonté n'est pas plus le privilège exclusif des natures fortes, et extérieurement puissantes, que la mélancolie n'est l'apanage des constitutions débiles et languissantes. Albert Durer, en donnant des membres robustes et des joues rebondies à la Rêverie, a consacré cette vérité que le culte des maigreurs a un peu mise en oubli. Lucie, par une loi analogue, était douée d'une énergie qui se dissimulait soigneusement. Ce qu'elle voulait bien lui semblait infaillible ; et comme ce soir-là elle voulait se venger des six années de martyre de la pension et du ton de supériorité dont sa meilleure amie l'avait doucereusement coupée en plusieurs endroits du cœur, elle regardait déjà sa vengeance comme accomplie et en savourait intérieurement les divines délices.

Cette vengeance, au surplus, n'était pour elle qu'une vendetta française, sans malheur sanglant, un de ces petites meurtres à l'épingle, dont on ne meurt pas, dont on guérit, mais qui sont assez cuisants pour satisfaire la vanité de celle qui les commet. Son amour l'exhortait. N'était-ce pas glorifier le sentiment pur dont elle se sentait pénétrée, que de faire proclamer en quelque sorte l'infailibilité de son choix, en prouvant que si elle se résignait à un petit avocat portant un nom grotesque, c'était par dédain des colonels ?

Lucie se disait tout cela à elle-même et bien d'autres choses encore fort déterminantes. Elle se demandait si avant de prendre sa part des réalités du mariage, elle ne devait pas essayer la force dont elle aurait besoin pour aider, pour encourager, peut-être bien pour dominer son mari. Elle aimait Jules, autant qu'une créature humaine peut aimer. Elle l'acceptait pauvre et sans renommée, parce qu'elle lui connaissait du courage et du talent ; mais elle ne se dissimulait pas que, n'apportant ni fortune ni influence de famille à celui qu'elle voulait couronner un jour, il fallait qu'elle lui tînt en réserve, comme un viatique, comme un auxiliaire tout-puissant pour le réconforter et l'inspirer, une volonté sûre d'elle-même.

Or, quel meilleur moyen d'éprouver sa force, quelle occasion plus favorable pourrait-elle rencontrer, que de faire chavirer un peu la barque si gonflée de vent, si lestée, si soigneusement appareillée dans laquelle trônait l'amour delà superbe Claire ? Cette épreuve, si elle réussissait, lui donnait pour l'avenir une confiance sereine ; si elle échouait, nul autre qu'elle-même ne saurait sa défaite, et elle en profiterait encore pour se tenir en garde contre les suggestions de sa coquetterie et les flatteries de son miroir.

Lucie arrangeait donc son complot avec la sécurité d'un cœur pur. C'était, comme on le voit, une casuiste minutieuse ; elle ne tentait rien sans s'être mise parfaitement d'accord avec sa conscience. Mais, quoi qu'elle voulût tenter, elle parvenait toujours à satisfaire celle-ci. Elle tenait à rester dans sa blancheur d'hermine, et c'était très-sincèrement qu'en toute action elle avait bien soin de ne pas s'exposer à la plus petite éclaboussure ; du moins se croyait-elle à cet égard en parfaite sûreté. Elle avait pour devise secrète cet axiome dangereux qui est le grand ressort de la politique féminine : Ce qui se fait sans remords se fait sans crime. Il lui suffisait donc, pour rester innocente, de ne pas se sentir agitée de cette inquiétude qui suit les œuvres hasardées. Elle avait un esprit mathématique et appliquait à chaque opération de sa volonté ce contrôle qui sert à vérifier les

quatre règles. Elle faisait toujours la preuve des petits problèmes moraux qu'elle se résolvait, et, cette preuve faite, elle reprenait la placidité de son sourire.

Je ne prétends pas pourtant que Lucie de Beaulieu fût une créature exceptionnelle. Elle était destinée plus tard à se confondre parmi la foule des femmes qui ont conscience de leur beauté et de leur esprit. Le monde fourmille de ces Célimènes, et la plupart n'ont pas attendu l'amour d'Alceste pour se révéler. Qui pourrait dire combien de ces chastes et douces enfants qu'on admire à l'ombre de leur mère, dans un angle obscur du salon, sous le voile épaissi d'une modestie qu'un rien effarouche, ont déchiré de cœurs avec ces aiguilles surnoisées qu'elles glissent en silence dans leur broderie, se permettant, tout au plus, de lever les yeux quand on les interroge, mais se gardant bien de jamais parler ? Qui sait ce qui se passe sous ces fronts si lisses, si purs, qui semblent transparents, mais qui voilent d'insondables abîmes sous leur blancheur ? Qui a écouté les monologues de toutes ces âmes qui prennent trop bien leur volée plus tard, pour ne pas avoir, secrètement et dans l'abri de leur jeunesse, essayé leurs ailes ? L'esprit des femmes éclate-t-il donc tout à coup, comme ces fleurs étrangères qui font attendre longtemps leur parfum et qui s'ouvrent dans une détonation ? Ou plutôt, comme toutes les choses de la terre, ne fleurit-il pas peu à peu, se montrant d'abord par petits points blancs ou roses dans les feuilles, puis se développant et s'épanouissant sous les tièdes haleines de l'amour ? Mais, à l'esprit des femmes comme aux roses, il vient des épines avant les fleurs. Lucie était un églantier plein de promesses, qui voulait s'essayer aux égratignures.

Ces expériences sont les préludes habituels. On les ignore, ou plutôt on les dédaigne. Nous avons voulu en faire l'objet d'une étude, ne songeant pas, ainsi que nous l'avons déjà dit, à conclure d'ailleurs trop sévèrement contre ces Machiavels aux beaux yeux, dont la rouerie n'est presque toujours qu'une revanche de l'infatuation des hommes.

En effet, ces dupes fanfarons et incorrigibles se consolent souvent des mécomptes de l'amour par la pensée des remords terribles de leurs admirables tourmenteurs. C'est là une reprise de l'orgueil, qui ne repose sur aucun aveu formel. Les plus coquettes ont les plus calmes consciences. Alceste, dans ce bois farouche où l'entraînait l'horreur de son inhumaine, plus encore que l'horreur des humains, dut regretter plus d'une fois la boutade de sa fierté. Mais Célimène put rappeler sans amertume et en

souriant l'étrange et embarrassant amour qu'elle avait tant de fois aigri jusqu'à la haine.

Voyez-les rentrer, ces reines triomphantes. Elles n'ont pas l'amertume qui suit une victoire coupable. Quand elles sont seules, bien seules, sous des rideaux bien clos, dans des chambres bien fermées ; quand leur souffle pur et tranquille a éteint la bougie pour dormir, croyez vous qu'elles perdent alors leur éblouissant sourire, leur impénétrable sérénité, et qu'un frisson vertueux fasse tomber des joues cet incarnat qui serait alors le fard du vice et du mensonge ? En aucune façon. Les dévotes s'agenouillent sans cilice, et débitent leurs prières aux coussins de velours, sans ajouter un *mea culpa* à la contrition quotidienne. Les indifférentes se glissent en riant sous l'édredon, et posent avec grâce sur l'oreiller une tête qu'aucun spectre ne vient blêmir, mais dont le sommeil plus gai, le plus insouciant, descend clore les deux yeux. Ces petites-filles de Louis XI se réclament toutes de leur Notre-Dame d'Embrun avant de commettre leurs adorables crimes de coquetterie.

Lucie se sentait de force à jouer plus tard un premier rôle sur ce théâtre dont elle devinait les coulisses, et qu'elle regardait de loin, de la distance de ses dix-huit ans. En attendant, elle s'essayait dans une comédie de pensionnaire, et nous verrons si elle présomait trop de son génie, qui faillit élever jusqu'aux sévères hauteurs du drame cette charade de salon.

Elle était donc accoudée dans le fauteuil de sa grand'mère, comme sur un trépied, écoutant le farfadet moqueur qui s'échappait de cette tapisserie du dix-huitième siècle pour lui parler d'œillades, de sourires, de toute-cette étincelante et muette artillerie qui était inventée bien des siècles avant que les hommes eussent inventé la poudre.

— « Lucie, » semblait lui dire à l'oreille un petit berger un peu fané qui tendait ma ruban passé de mode à urne bergère brochée en soie sur le dossier du meuble ; s Lucie, montre tes bèles dents Manches ; laisse admirer la pourpre de tes lèvres ; agrandis tes yeux, et ne descends plus jusqu'à tes sourcils, qu'ils dévorent, ces bandeaux jaloux, qui cachent tes tempes. Ouvre la volière à tons tes caprices. Laisse donc sortir la vivacité, ton esprit qui dansent inutilement des danses folles dans leur prison. Ta peux lutter avec les plus belles, avec les plus fières. Allume l'orgueil de ta jeunesse, et fais respirer la ferlé de ton printemps ! »

Mais Lucie se sentait rebelle à ces conseils qui l'appelaient sur un terrain nouveau. Une autre voix, celle de son cœur, lui disait qu'elle triompherait ;

plus sûrement et avec moins de risques en restant ce qu'elle était. Jusque-là, elle n'avait, demandé de victoires qu'à ses yeux voilés, qu'à son front, candide, qu'à l'ombre de ses cils prolongée sur ses joues ; et ce système séraphique, assez puissant sur l'imagination de quelques-uns, avait l'avantage de ne point éveiller les susceptibilités de ses amies, peu jalouses de sa simplicité. Ces pièges, bénis par l'onction de son sourire, lui avaient valu une proie dont son âme était fière, l'amour de Jules Mouton. C'était assez pour elle, pour son bonheur, pour son avenir. Mais ne pouvait-elle pas, en laissant de côté les intérêts de son cœur, essayer sur d'autres une fascination dont elle pourrait toujours se défendre, si on s'en plaignait, et qui lui permettrait de se venger ?

La délibération fut longue, non pas sur -le but, mais sur les moyens ; et tandis qu'elle rêvait, un charmant et malicieux sourire mettait sur ses lèvres une lumière enchanteresse. Elle se révélait, par avance, dans toute la beauté que le inonde devait lui trouver un jour. Dès que son plan fut arrêté, Lucie, toujours calme, craignant de froisser les plis de sa robe, défît sa toilette de bal avec la lenteur d'une prêtresse qui touche aux bandelettes sacrées. Elle ne put cependant résister à la tentation d'aiguiser dans la glace quelques regards d'une coquetterie savante. Et quand elle tint ses cheveux, avant de les enrouler pour la nuit, elle leur fit décrire sur son front et sur ses joues des courbes, des sinuosités, des cascades d'un effet irrésistible. Peut-être bien encore, dans le sanctuaire, aussi profondément fermé aux indiscrets que sa propre conscience, osa-t-elle regarder si ses épaules, si son cou, si sa poitrine n'avaient pas ces lignes fuyantes, ces teintes neigeuses que les mères et aussi leurs fils admiraient à haute voix dans M^{lle} d'Albingen. Elle examina son bras dans diverses attitudes, ne le trouva ni plus noir, ni plus rouge, ni plus maigre que celui de son amie, et après cet examen que nous ne pouvons que résumer, contente d'elle-même, mais s'en tenant à sa résolution, Lucie vint s'agenouiller avec componction au pied de son lit.

Quelques instants après, elle attendait le sommeil, tenant ses deux mains croisées sur son cœur, murmurant tout bas le nom qu'elle devait porter un jour, et qu'elle prononçait avec un mouvement des lèvres caressant un baiser.

III — Les myrtes et les lauriers.

Il est d'usage de n'introduire dans un récit aucune héroïne de dix-huit ans sans tenir compte de sa qualité de mineure et sans la faire escorter de ses ascendants des deux sexes, dont on décline à ce propos les noms, prénoms, profession, titre, fortune. Nous avons manqué à cet usage pour plusieurs raisons excellentes. La meilleure, à notre avis, c'est que, n'ayant à faire jouer aux parents de Lucie aucun rôle dans cette histoire, nous trouvons inutile de les présenter à nos lecteurs. Ceux-ci n'ont déjà que trop, sans doute, de ces connaissances oiseuses qui encombrant la mémoire sans diminuer le vide du cœur.

Il nous suffira, pour ne pas prétendre à une innovation, de dire que M. et M^{lle} de Beaulieu étaient des parents quelconques, suffisamment pourvus de qualités usuelles, mais n'ayant qu'une assez maigre dot à donner à leurs filles. La particule de leur nom ne prouvait pas, bien entendu, qu'ils fussent nobles. Elle était même, ainsi qu'il arrive dans bien des cas, une raison pour qu'ils ne le fussent pas.

Maintenant que les personnages essentiels sont connus et que nous n'avons pas, — nous l'espérons du moins, — oublié d'éclairer notre lanterne, voyons rapidement les ombres que le doigt prestigieux de Lucie va faire mouvoir.

Nous avons oublié de dire que, dans cette nuit mémorable, M. et M^{lle} Germanet ne goûtèrent aussi qu'un sommeil fort ébréché. Hâtons-nous d'ajouter que les préoccupations d'une soirée pour le lendemain étaient les seules raisons de cette insomnie des deux époux. Le notaire s'était cru dans l'obligation de fêter aussi le mariage de Claire d'Albingen. C'était une déférence envers des clients considérables et un devoir de l'amitié. Louise de Beaulieu était invitée, et devait par conséquent s'attendre à se retrouver en face du colonel.

Mais elle annonça le matin, en s'éveillant, qu'une affreuse migraine la priverait du bonheur d'aller à ce bal. Elle fit tâter à sa mère épouvantée un front brûlant, et n'eut que la force d'écrire un mot à son amie pour lui faire part de ce fâcheux contre-temps. Était-ce le premier acte de la comédie ? Nous l'ignorons. Lucie faisait les choses avec tant de conscience, qu'il était possible qu'elle fût sérieusement malade.

Claire bondit de joie en recevant ce billet.

— Tant mieux ! dit-elle, il ne la verra pas !

Si quelque soupçon contre Lucie avait pu l'effleurer, elle était loin d'en rien garder. Une coquette n'accepterait pas une migraine un jour de bal, ne

manquerait pas une si belle occasion. Décidément, Lucie de Beaulieu était un ange de candeur, et le colonel seul avait pu être coupable.

Claire s'habilla à la hâte et se fit conduire chez la malade. Elle l'accabla de caresses et sembla lui demander pardonnant elle fut douce et pleine de câlineries. Lucie se prêta complaisamment à toutes ces effusions d'un repentir loyal. Ce fut une première joie qu'elle savoura par petites gorgées, et elle chargea la belle visiteuse de tous ses regrets pour le notaire et pour M. Jules.

Claire promit d'acquitter ces dettes. En effet, elle les paya le soir même avec usure, et poussa la générosité jusqu'à faire au colonel un éloge plein de ferveur et de gratitude de sa pauvre Lucie.

Le colonel ne put qu'admirer encore l'amitié des deux jeunes filles, et le témoignage de Claire ajoutant à ses souvenirs de la veille, il se répéta plusieurs fois que, s'il n'était l'époux prédestiné de M^{lle} d'Albingen, il voudrait être celui de M^{lle} de Beaulieu. Cette bienheureuse migraine avait donc, en définitive, pour résultat, de rassurer Claire et d'en faire, plus que jamais, une amie ; de lui laisser le champ libre pour des confidences enthousiastes, de causer quelque regret au colonel, de stimuler sa pitié, son intérêt, et de lui fournir un prétexte pour des compliments et des informations affectueuses à la première rencontre.

On le voit : si la migraine était inventée, elle l'était bien à propos ; si elle était réelle, le ciel se déclarait pour le complot de Lucie.

Le lecteur doit se contenter des événements microscopiques dont se compose cette histoire. Nous avons pensé que l'intérêt naissait de cette étude que nous croyons exacte ; mais on ne doit pas s'attendre à ces catastrophes violentes, à ces péripéties qui font haleter l'attention. Cette tempête dans une goutte de rosée ne songe pas à terroriser ; mais si chacun veut multiplier cet épisode par le nombre de coquettes qu'il connaît, cette larme peut devenir un océan au fond duquel se trouveront de vrais abîmes et flotteront de vrais cadavres.

Le lendemain de cette indisposition, le colonel, s'imposant une mission de galanterie, vint prendre des nouvelles de Lucie afin de les porter à sa fiancée. Lucie eut un sourire baigné de larmes pour tant de déférence. Elle remercia M. de Corval avec cette réserve qui embarrasse celui qui en est témoin, beaucoup plus que l'abondance des paroles. On est, en effet, plein de confusion de la gêne qu'on inspire. Arthur sortit, tout imprégné moralement d'une sorte de vapeur d'eau bénite que Lucie avait fait pleuvoir

sur lui du bout de ses longs cils. Claire, qui avait réfléchi de son côté parut ravie de l'obligeance de son fiancé. Elle renferma toute jalousie ; et le colonel, se sentant choyé pour une œuvre qui satisfaisait un besoin secret et nouveau de son cœur, retourna chez les parents de Lucie de Beaulieu, pour la plus grande gloire de l'amitié de pension et afin de s'engager pour l'avenir, au nom de la future M^{me} de Corval.

Il serait trop long de suivre dans tous ses détails l'œuvre minutieuse tentée par la timide créature dont nous avons surpris le secret. Chaque jour, sans diminuer en rien les tendres égards qu'il devait et qu'il avait pour Claire, sans se départir de cette courtoisie qui était devenue pour lui comme une consigne militaire, le colonel alla brûler la moitié de son encens multiplié aux genoux de Lucie.

Rien d'ailleurs de plus chaste, de moins provoquant, rien de plus simple et de plus pur que l'attitude de M^{lle} de Beaulieu. Il eût été impossible à la jalousie la plus inquisitoriale de suspecter ces yeux baissés, cette toilette sévère, cette bouche au sourire discret, aux rares paroles. Quand, par hasard, on obtenait un lambeau de phrase, c'était à la condition d'entamer l'éloge de Claire, et Arthur nageait, alors à pleines brassées dans des eaux enchanteresses, ravi de ce qu'il entendait promettre à son avenir, émerveillé des douces paroles qu'il dégustait avec une gourmandise de soldat. C'était précisément ce contraste frappant entre sa fiancée et Lucie qui émoustillait l'inflammable colonel. Il ne croyait pas se risquer dans une infidélité, parce que l'amour qu'il cumulait était fait de deux portions dissemblables, et qu'on pouvait adorer Lucie sans cesser de chérir Claire. Elles étaient si différentes ! L'une représentait la beauté vivante, épanouie, terrestre ; l'autre symbolisait l'extase, la rêverie.

Pour un séducteur de garnison, ce cœur noyé d'azur était une conquête inouïe : c'était marauder dans le paradis ; et, mis en disposition poétique par les madrigaux dont il se nourrissait depuis la fixation de son mariage, le guerrier aspirait dévotement à baiser le bout des ailes de cet ange qui l'enlevait dans des espaces et le faisait chevaucher sur des nuées.

Certains lecteurs qui ne veulent reconnaître les coquettes qu'aux mouvements des yeux, qu'à la fusée de l'esprit, qu'à ce bruissement magnétique que certaines femmes communiquent sans cesse à leurs robes, se demanderont si ce pieux manège n'était pas une illusion, et si M^{lle} de Beaulieu, agissant avec naïveté, sans calcul, sans projet de vengeance, aurait agi autrement.

Peut-on faire un crime à une jeune fille de sa pudeur, de sa réserve ? et le colonel ne pouvait-il pas être dans son tort sans que Lucie eût aucun reproche à s'adresser ?

Nous-répondrons que l'art suprême, que l'influence invincible consistait dans cette perfection absolue qui ne se laissait pas deviner. Qu'est-ce donc que le génie, si ce n'est le naturel élevé à sa dernière puissance ? Il suffisait à Lucie de rester ce qu'elle, était pour exercer son prestige ; mais, sans rien déranger à l'harmonie de tous ses mouvements, elle n'avait qu'à appuyer doucement sur certaines notes, qu'à donner un peu plus de lueur à certains regards baissés, pour que sa pudeur devînt dangereuse et son innocence habile. La coquetterie qui se laisse deviner perd une partie de ses avantages.

Lucie était douée par la nature. Elle ne faisait qu'appliquer les lois de son génie. Voilà pourquoi elle était irréprochable ; voilà pourquoi aussi sa conscience ne lui suscitait jamais aucun embarras.

La pauvre Claire s'apercevait bien du partage sacrilège que le colonel faisait de son cœur ; mais elle ne se sentait pas de force à tirer parti de sa jalousie. Sa première tentative, le soir du bal, l'avait découragée. Elle n'osait recommencer, de peur de risquer son bonheur tout entier. Elle se contentait de pleurer en cachette.

Quant à Arthur, il continuait le jour à galantiser, et la nuit à rêver bigamie le plus innocemment du monde. Il eh venait à de périlleuses comparaisons, mettant en regard la mine insensiblement boudeuse de sa fiancée et le visage toujours pur et inaltérable de Lucie.

Un jour, le colonel était assis entre les deux jeunes filles dans le salon de M^{me} d'Albingen. Claire travaillait à un ouvrage de tapisserie, Lucie brodait. Notre héros jouait avec un peloton de laine dérobé à sa fiancée, mais n'avait pas oublié non plus de ramasser un étui d'ivoire tombé des genoux de mademoiselle de Beaulieu. Il tenait ces deux objets, les réunissant, les séparant, essayant de mettre le peloton en équilibre sur l'étui, ou d'introduire l'étui dans le peloton, faisant diversion par ce jeu futile à de vagues idées qui lui gonflaient le cerveau et battaient ses tempes sans pouvoir se faire jour.

Claire, un peu pâle, n'osant se demander si c'était bien elle qui retenait son vainqueur, tirait silencieusement l'aiguille, comptant les points de sa tapisserie avec une application exagérée, et affectant trop de ne pas penser au colonel pour n'en être pas entièrement occupée.

Lucie, cachant ses regards sous leur voile habituel, contemplait ses deux victimes et souriait. Elle jouait avec ces deux âmes comme le guerrier jouait avec le peloton et l'étui. Le colonel était cet écheveau épais qu'elle lançait dans l'espace et qu'elle pouvait faire retomber à ses pieds. Claire était pour elle cette enveloppe transparente et fragile dans laquelle s'agitaient mille aiguilles acérées et étincelantes. Parce qu'elle l'avait voulu, par un seul effort de sa volonté, ces deux amoureux si fiers l'un de l'autre, huit jours auparavant, commençaient à se boudier. De ce bonheur insolent, dont son amie l'avait si imprudemment blessée, elle avait fait en huit jours un bonheur timide, honteux, hésitant, qui n'osait plus s'avouer et qu'un souffle pouvait disperser à jamais.

Comme elle savourait son triomphe ! avec quelle ivresse féline elle passait doucement la langue sur ses lèvres, comme pour ne rien perdre du miel qu'elle semblait y goûter ! Une fanfare éclatait dans son cœur. La conscience de sa force la dilatait intérieurement. Tandis qu'on la croyait uniquement occupée à mettre de niveau des fils autour d'un dessin de mouchoir ; tandis qu'elle symbolisait la pudeur recueillie brochant un voile de plus pour elle, Lucie envoyait son cœur à la recherche de son futur époux. Et pourtant, à peine si, en posant la main sur son cœur, on eût senti des battements plus rapides, et peut-être bien eût-on seulement constaté, en l'effleurant, un peu de moiteur à son front.

Mais qui donc eût été assez impie pour oser cette épreuve ? Lucie était de ces femmes qu'on encadre toujours dans des nimbes et qui savent se rendre impalpables ; qui ne mangent pas, qui grignotent, pour qui les repas sont des communions, et toutes les fonctions de la vie, des actes mystiques. Elle semblait travailler comme d'autres prient ; et le colonel, qui avait fait bivouaquer des soldats dans des couvents, se serait attendu à la punition des sacrilèges, si la pensée lui était venue de toucher à cette vision.

Le silence durait depuis longtemps et gênait les deux fiancés. Claire n'y pouvant plus tenir, prit héroïquement son parti et réveilla la conversation.

— Colonel, dit-elle, en arrachant avec une gaîté un peu forcée le peloton de laine à Arthur, un boulet de canon est-il de cette grosseur ?

Arthur était à cent lieues de cette question. Il était en train de cueillir des myosotis au bord d'un lac dont chaque flot reproduisait et multipliait les charmants visages des deux amies. Il lui fallut toute une minute pour revenir à la réalité.

— Un boulet, répondit-il, est un peu plus gros ; et il se remit à jouer avec l'étui.

Lucie sentit flotter autour de sa bouche un sourire moqueur qu'elle eut l'énergie de dissimuler. Elle continua de broder sans lever la tête, mais attentive à ce petit duel dont elle voulait juger les coups.

Claire ne lâcha pas prise.

— Aurons-nous la guerre, colonel ?

— Nous l'avons toujours, en Afrique, mademoiselle.

Et le silence recommença. Lucie jouissait trop profondément de cette petite bataille pour ne pas l'exciter. Elle arrêta l'aiguille, releva le front, regarda Claire avec pitié et lui dit :

— Si nous avons la guerre, que deviendrais-tu, ma pauvre amie ?

Claire, dans son innocence, s'imagina que Lucie lui fournissait une occasion de prouver son courage ; elle secoua bravement la tête, ferma ses jolies mains avec résolution autour de sa tapisserie enroulée, ainsi que devait faire Jeanne d'Arc en plantant sa bannière, s'illumina d'une clarté que l'amour, le dépit et la crainte faisaient rayonner comme l'héroïsme, et répondit avec un air de défi :

— Si nous avons la guerre, je suivrais le colonel à l'armée !

Arthur sourit sans répondre. Lucie reprit d'un ton admiratif qui cachait soigneusement son ironie :

— Tu as plus de force que moi, et je fais bien d'épouser un avocat. On ne risque pas de se faire tuer au palais !

Claire, enchantée de cet aveu qui mettait évidemment son amie à un degré d'infériorité notoire dans l'estime du soldat, voulut renchérir encore.

— Moi, dit-elle, j'aimerais le bruit, l'activité des camps. L'odeur de la poudre ne me déplairait pas, et quand le vainqueur reviendrait blessé, je me ferais raconter ses dangers, ses périls, et je jouirais de sa gloire.

Il se passa quelque chose d'étrange dans le cœur d'Arthur. Au lieu de tomber aux genoux de cette jeune fille si fière, si noble, si brave, qui acceptait si résolument d'avance sa part de cette vie de fatigue, il se tourna vers Lucie et lui demanda d'une voix qui trahissait quelque anxiété :

— Et vous, mademoiselle, que feriez-vous ?

Lucie parut troublée, honteuse de ce qu'elle allait dire. Le sentiment de sa pusillanimité parut violemment à son front et à ses joues. Claire la regardait avec orgueil. Entre la femme au cœur viril et la vestale tremblante, le colonel ne pouvait évidemment pas hésiter.

— Oh ! moi, murmura la dangereuse ingénue, de cette voix mélodieuse qui s'insinuait jusqu'au cœur, j'aurais horreur du, sang, du bruit, de la fusillade. Je crois que je resterais seule à prier pour celui qui penserait peut-être à moi en combattant. Je ne voudrais pas le gêner de ma présence, l'embarrasser de mon amour, le troubler dans le sacrifice qu'il devrait à la patrie, par le spectacle de mes terreurs. Je l'attendrais.

— Et s'il était blessé, s'il était tué, seul, loin de toi ? dit Claire avec une vivacité sublime et une dilatation de joie et de triomphe.

Lucie, avec cette implacable douceur qui s'infiltrait profondément, répondit sans faire attention au ton un peu moqueur de la question :

— S'il était blessé, des mains plus habiles sauraient nie le conserver ; s'il était tué, — et la sirène mit un *trémolo* sur cette note, — s'il était tué, je mourrais !

Le colonel pâlit. Entre l'héroïne qui posait un hausse-col sur son cœur et la vierge effarouchée du carnage, le soldat, par une tendance illogique en apparence, mais qui tient aux contradictions les plus ordinaires du cœur humain, n'hésita plus. Claire lui parut usurper un peu trop ; mais cette image de la faiblesse chaste, naïve, s'épouvantant de la bacchanale soldatesque et se réfugiant dans son amour et dans sa prière, le séduisait par sa soumission même, par cet abîme qu'elle établissait d'un mot entre le courage de l'homme et la timidité dévouée de la femme. Il ne se représentait qu'avec une médiocre satisfaction sa femme, son idole, au bivouac, entre la pipe et le fusil, tandis qu'il eût été flatté de se savoir aimé de loin, par une recluse toute pantelante, l'adorant avec des larmes et des prières et lui jurant de mourir de sa mort. Ce dernier trait surtout flattait sa vanité. Les amoureux de la trempe du colonel sont égoïstes comme les époux indiens ; ils se complaisent dans la pensée que leurs tombeaux seront les bûchers de leurs veuves. Le premier mot de Claire, ce cri du cœur si naïf, si plein de bonne volonté et de la passion du sacrifice, l'avait assurément flatté. Il en avait fait son profit. Mais, en y réfléchissant, il préférerait de beaucoup cette peur naïve qui tenait trop à la pudeur de l'âme pour n'être pas encore une séduction. Il avait rencontré dans les garnisons bien des épouses à la façon de Claire, et celles-là finissaient toujours par devenir sèches, hâlées, brûlées, comme des cantinières ; mais il n'avait jamais rencontré d'épouses de soldats comme Lucie lui en révélait une ; et celles là, on devait les retrouver au retour si belles, si douces, si blanches, si

ardentes des anxiétés de l'absence, si débordantes de larmes chaudes, qu'il y avait dans cette pensée toute une vision, adorable dont il fut ébloui.

Claire, qui ne se doutait pas des profondeurs vers lesquelles son angélique amie la poussait, était calme et fière comme une Pallas. Que devint-elle quand elle entendit le colonel, entraîné par un charme invincible, dire à Lucie :

— Vous avez raison, mademoiselle, la place d'une femme n'est pas derrière les caissons. Nous avons besoin de toute notre liberté devant l'ennemi, et un peu de prière dite de loin, à travers les pleurs de deux beaux yeux, nous fait plus que tous les témoignages de tendresse débités à côté de la cantine. Vous avez bien compris la dignité de votre rôle et du nôtre ; je vous remercie.

La pauvre Claire faillit s'évanouir. Il lui sembla que les clairons du jugement dernier lui retentissaient à l'oreille. Une âpre douleur la mordit au sein. Elle regarda Lucie avec colère ; mais en voyant ce front si limpide, qui s'était incliné de nouveau sur la broderie, elle n'accusa plus que l'horrible inconstance de son fiancé, et se sentit d'autant plus malheureuse qu'elle n'osait en vouloir à la cause de son mal, à son innocente amie.

— Quoi ! se dit-elle, c'est moi qui offre ma jeunesse et ma vie, et c'est elle qu'il remercie !

La pauvre enfant, on le voit, à la veille du mariage, était encore bien loin de connaître le monde. Par un geste de colombe blessée qui laisse tomber languissamment ses ailes, elle s'inclina sur son ouvrage et but avec désespoir deux larmes qui coulèrent de ses beaux yeux jusqu'à ses lèvres. Lucie en avait assez. Il lui sembla inutile de prolonger cette lutte ; elle voulut refermer la plaie de son amie sur le fiel qui l'avait empoisonnée ; alors, avec cette mansuétude de sœur de Charité qui la faisait bénir, elle dit au colonel :

— Tenez, monsieur le comte, Claire est moins brave qu'elle veut le paraître, et vous venez de l'attrister avec ces idées de guerre et de combats.

En parlant ainsi, elle courut embrasser celle dont elle était devenue, par caprice, l'implacable rivale. Claire lui serra les mains avec une effusion reconnaissante. Le colonel, rappelé au sentiment de son rôle, balbutia quelques excuses insignifiantes ; mais se sentant au dépourvu et agité par des idées contradictoires, il prit son chapeau, salua les deux jeunes filles, et sortit dans un trouble qu'il avait beaucoup de peine à dissimuler. Sa préoccupation était telle qu'il oublia de rendre à M^{lle} de Beaulieu l'étui

d'ivoire. Lucie ne parut pas s'apercevoir de cette distraction. Claire la remarqua sans oser rien dire.

A peine, la porte du salon se fut-elle refermée, que Claire se leva tout éperdue et vint se jeter en sanglotant dans les bras de Lucie.

— Il ne m'aime plus, s'écriait-elle, et c'est toi qu'il aime !

Un incarnat, qui pouvait tout aussi bien être la joie que la confusion, se répandit sur le visage de M^{lle} de Beaulieu.

— Tu es folle, dit-elle, puisque c'est toi qu'il épouse !

— Oh ! non ; je le sens bien, il ne m'aime plus !

— A quoi le vois-tu ?

— A ses regards, à ses paroles, à son silence. Jure-moi que tu ne l'aimes pas, que tu ne l'aimeras jamais.

— Enfant, dit Lucie avec un accent de mère câline et en essuyant du bout de ses doigts les larmes de Claire, à quoi songes tu ? Est-ce que je suis faite pour des colonels, moi ? N'ai-je pas mon petit mouton ?

Il y avait sous les caresses de sa voix une raillerie qui se trahissait. Claire en eut comme le soupçon. Elle considéra fixement Lucie. Mais celle-ci la couvrait avec une compassion si visible, si dévouée, que la pauvre martyre s'en voulut de cet éclair de pensée mauvaise.

— Oh ! je ne t'accuse pas, reprit-elle avec abandon. Ce n'est pas ta faute, je le sais bien, situ es si belle et si douce ; mais je suis bien malheureuse !

Et la triste fiancée se renversa sur son fauteuil en pleurant.

— Du courage, ma bonne Claire, il n'y a peut-être pas tant de mal que tu le crois.

— J'avais trop d'orgueil, continuait Claire, je ne craignais personne. C'est Dieu qui me punit.

— Eh bien ! puisque, sans le vouloir, j'ai fait le mal, dit Lucie avec un inimitable accent de bonté résolue, je le réparerai. Mais, en vérité, tu exagères. Je ne crois pas qu'entre nous deux le colonel puisse hésiter.

— Oh ! va, je l'ai bien observé : il ne vient plus ici que pour toi !

— Alors il faut du courage, reprit Lucie avec une sorte d'énergie d'autant plus éclatante qu'elle ne lui semblait pas familière. Je ne viendrai plus te voir, et je persuaderai à mes parents de ne plus recevoir le colonel. Il sera bien forcée de comprendre ses torts et de t'en demander pardon.

— Tu ferais cela ! s'écria Claire avec un égoïsme ingénu.

— Oui, je le ferai ; et quand tu seras mariée et que je serai la femme de M. Mouton, il n'y aura plus rien à craindre, et nous nous reverrons comme

autrefois.

— Oh ! tu es la meilleure de nous deux ! Et Claire pleurait de reconnaissance et baisait les deux mains blanches de son amie.

L'ange eut un tressaillement d'orgueil diabolique ; mais, semblant déployer ses longues ailes et rouvrir les plaies qu'elle avait faites, elle répondit :

— Je t'aime, voilà tout, et je veux te savoir heureuse. D'ailleurs, ajouta-t-elle en lissant les cheveux blonds de sa victime, tes larmes me porteraient malheur à la veille de mon mariage. Ainsi donc, ne pleurez pas, mademoiselle et riez à votre tour. Je vous l'ordonne.

Claire, persuadée par cette amitié qui parlait avec une bonne foi si apparente de la sauver, posa sa tête sur l'épaule de sa compagne, comme sur un oreiller divin, pour y trouver la foi et l'oubli.

Une heure après, Lucie quittait Claire. Sur le seuil de l'appartement, M^{lle} de Beaulieu poussa un cri.

— J'ai perdu mon étui !

— Je te le rendrai, répondit mélancoliquement M^{lle} d'Albingen, sans s'expliquer.

Lucie jugea superflu d'enfoncer plus profondément cette petite flèche décochée à la façon des Parthes, et, satisfaite de voir que la distraction du colonel n'avait pas échappé à son amie, elle l'embrassa une dernière fois et partit.

En route, elle redisait tout bas avec des soulèvements convulsifs :

— Enfin, je les tiens tous les deux ! Claire, pendant ce temps, meurtrie et pourtant un peu consolée, maudissait le colonel, bénissait son amie, et se reprenait à espérer.

IV — A quoi servent les notaires.

Le colonel s'étonna et s'attrista, au bout de quelques jours, de ne plus rencontrer Lucie chez M^{lle} d'Albingen. Il associait avec trop de complaisance les deux amies dans son cœur, pour ne pas se laisser voir inquiet, préoccupé, mal à l'aise de cette absence. Après plusieurs tête-à-tête entre coupés de longs silences, il s'informa des raisons de cet éloignement. Son embarras, sa rougeur d'écolier en défaut, l'eussent trahi, "si la pauvre

Claire avait eu encore quelque chose à apprendre ; peu rompu avec les diplomaties de l'amour, ayant toujours conduit les sentiments à la hussarde, Arthur était englué dans ces délicatesses, dans ces minauderies mondaines. Cet Hercule embrouillait toujours les écheveaux qu'on lui donnait à dévider ; mais il se rendait bien compte de son embarras et à chaque expérience nouvelle qu'il en faisait, il prenait un peu plus d'humeur contre lui-même et contre Claire.

Celle-ci alla donner tête baissée dans le piège si admirablement tendu par Lucie. Maîtresse du terrain, elle ne sut pas manœuvrer et suivit l'impulsion de son pauvre petit cœur froissé, meurtri. Elle répondit froidement au colonel, parut scandalisée de sa question et ne sut trouver aucune raison plausible. Arthur insista. Le dépit conseilla alors à Claire une bien maladroite résolution : elle réclama brusquement l'étui de son amie.

Le colonel eut tout à coup une révélation de ce qui s'était passé, et cette lueur lui permit aussi de distinguer ce qui s'agitait dans son âme. Il tressaillit à cette demande ; mais non moins maladroit que sa fiancée, au lieu d'avouer ingénument sa distraction et de restituer avec une plaisanterie l'objet qu'il avait soigneusement gardé dans son secrétaire, il nia-effrontément, s'étonna de cette réclamation et demanda en ricanant si les colonels de hussards avaient pour habitude de se servir d'étuis et de dérober des aiguilles.

Un nuage voila les yeux de Claire, épouvantée de la trahison du colonel. Le vertige la fit chanceler ; les pleurs s'échappèrent en abondance. Elle se sentit perdue, et fit céder son orgueil en montrant sa douleur.

Arthur eut quelque remords ; mais le point d'honneur, qui est le buse intérieur de tous les uniformes français, lui défendait de s'incliner, d'avouer sa faute, de reconnaître son mensonge. Où le point d'honneur va-t-il se nicher ! Comme s'il avait jamais quelque chose à démêler avec l'amour, et comme si dans la circonstance il ne devait pas consister pour le colonel à rendre heureuse celle qu'il avait enlevée au repos paisible delà jeunesse ! Arthur croyait devoir à ses épaulettes et à ses moustaches de ne point s'humilier par un aveu. Il voulut donc rester digne et tendre ; mais il fut seulement froid, guindé et banal. Il prodigua ces consolations impuissantes qui irritent les douleurs vraies. Parce qu'il parla longtemps et qu'il se sentit plus verbeux que d'habitude, il crut avoir fait les choses en conscience et pensa être en droit de regarder l'heure à la pendule. On a dit quelquefois des larmes qu'elles étaient la pluie du cœur. Cela signifie peut-être qu'elles

finissent par devenir ennuyeuses comme la pluie. Le colonel parut du moins de cette opinion, car, après une heure d'averse subie stoïquement, il arrangea un compliment pour couvrir sa retraite, et sortit en poussant un soupir de soulagement.

Il se rendit chez M^{me} de Beaulieu ; mais il ne fut pas reçu. Le lendemain, il revit Claire avec les paupières rougies, les yeux gonflés, et crut faire beaucoup en lui disant avec galanterie :

— Je vous ai fait de la peine, pardonnez moi.

Claire le regarda, attendit ; et comme il ne rapportait pas l'étui en question et ne faisait pas son *mea culpa*, elle conserva la tristesse de son visage et ses douleurs. L'entrevue ne fut pas plus gaie que celle de la veille, mais elle fut plus silencieuse, chacun des deux jugeant inutile de dépenser de vaines paroles.

Arthur se disait tout bas, en contemplant sa fiancée immobile et boudeuse : — Voilà le mariage ! et il se sentait refroidi jusqu'à la moelle par un frisson qui faisait trop bien les affaires de son nouvel amour pour n'être pas accueilli avec joie. Il retourna tenter l'aventure à la porte de la famille de Beaulieu ; on lui fit la même réponse, et comme il insistait, le trouble de la femme de chambre lui apprit que c'était une consigne. Arthur descendit l'escalier en grommelant :

— Ah ! l'on me ferme la porte ! ah ! l'on a peur de moi ! Eh bien ! morbleu, je n'en aurai pas le démenti. Je franchirai ce seuil, ou je ne remettrai jamais le pied chez M^{me} d'Albingen.

Dans la rue, il marchait en sifflant une fanfare, et tordait ses moustaches, en pensant, à part lui :

— C'est un complot, un duel. Je l'accepte. Mon honneur y est engagé. Je ne me laisserai pas mener par ces petites filles, et parce que M^{lle} Claire est jalouse, je ne me priverai pas du plaisir fort innocent de rencontrer cette charmante enfant. Diable ! il paraît que ma future se croit déjà des titres à me violenter ; mais j'y mettrai bon ordre !

Et le colonel renflait sa poitrine en regardant devant lui d'un air de provocation et de menace, comme s'il se fût trouvé devant un poste d'Autrichiens.

— Après tout, continuait-il, rien n'est encore fait, et si M^{lle} Claire est une sotte et une coquette, ma foi, je ferai aussi bien de la laisser à un autre.

En règle générale, celles que nous aimons deviennent toujours sottes et coquettes quand elles ne nous permettent pas de leur être infidèles.

Il ne vint pas une seule fois à l'esprit d'Arthur qu'il avait eu tort de ne pas rendre l'étui d'ivoire. Il professait pour tous les actes émanés de lui ce principe commode : Un militaire français, quoi qu'il fasse, n'a jamais et surtout ne doit jamais avoir tort !

Disons encore qu'à ce critérium de sa conduite le colonel ajoutait une dose assez considérable d'estime personnelle. Il lui était donc impossible de ne pas se sentir la conscience à l'aise.

Quand, après quelques jours de bouderie, il daigna venir chez M. d'Albingen, la pâleur de Claire, l'abattement de ses traits, l'émurent involontairement. Il eût suffi alors d'un intermédiaire habile pour lui faire solliciter humblement son pardon. Par malheur, Claire était trop franche pour minauder et trop agitée pour avoir d'heureuses inspirations. Elle fut d'une mélancolie froide, d'une douleur monotone, et subit la profanation d'un bâillement échappé à la patience d'Arthur.

Cependant, ce calme plein de torpeur contenait l'orage. Un éclair trouvrit la nue. M. d'Albingen, dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici, et qui n'aurait été qu'un personnage inutile et pesant, crut devoir intervenir avec la solennité d'un père millionnaire, et osa demander au colonel, quand il s'apprêtait à sortir, pourquoi ses visites devenaient plus rares et pourquoi elles se faisaient si tristes.

Le comte de Corval se cabra devant la hardiesse du bourgeois enrichi qui osait lui glisser un mors entre les dents. Il effila sa moustache et cravacha l'ancien manufacturier d'un regard superbe ; puis, décidé à rompre, il sortit majestueusement d'une maison où il avait la vaniteuse conviction de laisser des regrets et des larmes.

Par un de ces hasards que Lucie espérait trop pour qu'il n'arrivât pas, Arthur rencontra M^{me} de Beaulieu. Il s'avança précipitamment au-devant de la jeune fille et de la mère pour se plaindre de la rigueur qui l'avait privé si longtemps du bonheur de cette vue. Lucie fut implacable de sérénité, de pudeur, de majesté. Sa mère put, au besoin, témoigner de la réserve absolue, invincible, avec laquelle elle avait reçu le colonel. Comme celui-ci faisait une allusion trop pressante au parti pris par les jeunes filles, Lucie fit un effort et daigna laisser tomber quelques paroles qui s'abattirent comme une volée de colombes, invoqua le bonheur de Claire, son amitié, acheva d'entortiller et d'étrangler le cœur d'Arthur dans les fils de la Vierge, et

faisant une révérence qui semblait mettre des lueurs, aux pavés, elle continua sa route, laissant le guerrier dans l'immobilité de la femme de Loth.

Quand il revint à lui, le comte proféra le plus étincelant juron qui ait jamais brillé sur des lèvres martiales, et fit le serment d'Annibal contre son union avec M^{lle} d'Albingen. Il ne rêvait plus, ce hussard ossianique, que de s'envoler avec cette mystérieuse amie dans les régions sidérales d'où elle semblait descendue, et il se demandait quels pouvaient être les moyens de se faire aimer de ce marbre sublime. Son expérience habituelle lui devenait inutile, ses souvenirs de garnison l'embarrassaient. Aussi regardait-il fréquemment au ciel, comme un homme qui chercherait le chemin de la lune. C'était pour lui à peu près la même chose.

Lucie, s'était convaincue que son œuvre était achevée : il ne lui restait plus qu'à cueillir la palme, qu'à monter sur le char et qu'à triompher. Elle courut chez M. d'Albingen, trouva la famille en grand émoi et Claire plus pâle et plus-désolée que jamais. On l'accueillit avec confiance. On la savait si innocente, si pure du forfait du colonel !

— Je n'y pouvais plus tenir, dit-elle à sa victime, dont elle étudiait avec une avidité secrète le profond abattement. Je te savais malheureuse. J'avais besoin de t'embrasser.

— Sauve-moi, ma bonne Lucie ! s'écria Claire, qui l'enlaça de ses deux bras.

— Que puis-je faire ?

— Donne-moi un conseil, un avis !

— Y songes-tu ? est-ce que j'entends quelque chose à la façon de traiter les hussards ? est-ce que j'ai un conseil à donner à une coquette comme toi ? Cependant...

Elle parut se recueillir, prolongeant des angoisses qu'elle savourait du coin de l'œil.

Toute la famille l'entoura.

— Je crois qu'il faut recourir aux grands moyens, dit l'oracle. Le colonel, au fond, est plein d'estime pour toi.

Ce mot *estime* fut prononcé avec l'accentuation d'une chanoinesse qui a peur de se brûler au mot amour.

— Hélas ! interrompit Claire, il ne craint pas de me faire mourir.

— Tu as toujours le temps de ressusciter, reprit en souriant Lucie ; mais pour le moment, voici ma prescription : M. de Corval a engagé sa parole, il

faut le prendre par l'honneur.

— Le ramener de force ? Jamais ! D'ailleurs, il m'échapperait toujours. Ne serais-tu pas toujours belle ?

— D'abord, je ne suis pas belle, répliqua modestement Lucie en baissant les yeux ; et puis, quand je serai M^{me} Mouton, le colonel m'enverra paître, ajouta-t-elle en souriant. Je ne me connais pas beaucoup à ces matières ; mais ma raison me dit qu'il ne faut pas avoir d'orgueil, de dépit exagéré. Sois M^{me} de Corval d'abord ; tu t'arrangeras fort bien ensuite de toi même pour que ton époux te reste.

— Je ne puis pourtant pas courir après lui.

— Non ; mais M. Germanet est l'ami de sa famille et son notaire ; c'est lui qui a arrangé le procès, c'est lui qui au besoin peut le rallumer comme un moyen énergique. Que M. Germanet invoque la foi jurée, fasse appel à la loyauté de son client, et celui-ci t'épouse.

— Oui, comme on acquitte une dette, pour faire honneur à sa signature ; voilà tout, dit Claire avec un soupir.

— N'aie pas peur, ma belle reine. Tu te rappelles ici, au bal, avec quelle certitude tu défiais toutes tes amies ; eh bien ! reprends cette résolution, cette foi, et espère !

— Mademoiselle de Beaulieu a raison, s'écria M. d'Albingen. Je cours chez Germanet.

Les deux amis promirent de ne plus cesser de se voir, puisqu'on ne rencontrait plus le colonel, et Lucie revint chez elle, dévorée d'une joie intérieure qui envoyait des éclairs à ses yeux et concertant les dernières scènes de sa comédie.

A deux jours de là Arthur reçut de la part de son notaire une invitation à dîner. Il songeait précisément à aller confier ses angoisses à son confesseur habituel, qu'il ne croyait pas instruit d'autre, part.

Le dîner fut un trio. Arthur, placé entre Zénobie et son époux, mangea discrètement, parla peu, comme un homme qui réserve ses moyens oratoires. Arrivé au dessert, il cherchait son préambule dans les dernières gouttes d'un verre de vin de Bordeaux, quand maître Germanet, passant la serviette sur ses lèvres, rectifiant le nœud de sa cravate blanche, alignant son couteau, entama brusquement la discussion.

— Eh bien ! qu'est-ce que j'apprends, mon cher colonel, ce mariage est rompu !

— Ah ! vous le savez, dit Arthur, qui n'était pas fâché d'entendre attester une rupture pour laquelle il n'avait pas encore pris définitivement son parti.

— Ne suis-je pas l'ami de d'Albingen ? dit avec une rondeur un peu sérieuse l'excellent notaire. N'est-ce pas moi qui ai mis les choses entrain ? N'ai-je pas essuyé les pleurs que vous faites verser ? Aussi, je me suis chargé...

— De me rendre-ma parole, interrompit le colonel avec une certaine hauteur.

— Non, mais d'en réclamer l'exécution.

— Ah ! des menaces ?

— Non, colonel, des prières, de la raison.

— Il fallait me dire, mon cher, que votre dîner était un sermon. Moi qui n'en entends plus, je me serais fait Inviter ailleurs.

Il y avait dans cette réponse une impertinence que Germanet subit patiemment, en homme d'affaires qui dédaigne les mots et pèse seulement les choses. Mais Zénobie, qui n'était pas le premier clerc de son époux, et qui par conséquent n'avait pas ses raisons d'être patiente, tressaillit sous l'épigramme et se tint droite sur sa chaise, prête à se venger à la première occasion.

— Oui, colonel, reprit en riant le notaire, je suis chargé de vous faire les sommations respectueuses.

— J'écoute.

Alors M. Germanet entama une démonstration magistrale en trois points, qui avait la prétention malheureuse de vouloir ramener l'infidèle. Mêlant les raisons de sentiment aux arguments plus positifs, le notaire parla des beaux yeux, de la forêt en litige et des hautes futaies de M^{me} d'Albingen. L'éthos et le pathos s'amalgamèrent fort agréablement sous cette manipulation calme et audacieuse.

Il fut si pressant, si tenace, que le colonel eut plusieurs fois la tentation de le bâillonner avec sa serviette ou de décamper.

Zénobie, dont le sang s'était allumé à la pensée de l'injure faite au sexe dont elle croyait faire partie, attendait une éclaircie dans les palissades épaisses de l'argumentation de son mari pour s'élancer son tour sur le chevalier félon. Elle lui jetait des regards féroces qui semblaient avoir des griffes, et battait le parquet du pied.

Toutes les choses de ce monde ont leur terme, même les plaidoiries des avocats et les discours des notaires. M Germanet, après avoir recommencé

dix fois la même chose, se sentit essoufflé et s'interrompit pour respirer. Zénobie prit la course pour fournir le relais. Si elle avait été susceptible d'une comparaison guerrière, elle se fût dit sans doute qu'après la canonnade soutenue de son vaillant époux, il fallait une charge à fond de train de la cavalerie légère pour disperser les dernières troupes de l'ennemi. Malheureusement, les canons de M. Germanet ressemblaient à l'artillerie chinoise, qui tue les artilleurs et n'est inoffensive que pour l'ennemi. Quant à la cavalerie de Zénobie, elle rappelait les chevaux de carton qu'on s'attache à la ceinture.

Détruisant dans sa pétulance l'ordonnance parfaite de la consultation de son mari, essayant de transpercer en tous sens le cœur parjure du colonel, elle psalmodia d'une, voix de crécelle les litanies de l'amour méconnu, et débita contre la perfidie et la lâcheté des hommes une tirade frémissante dont la pudeur de M. Germanet fut vivement effarouchée.

Arthur n'y tint plus. Ces avocats grotesques le rendaient honteux de sa patience. S'il avait eu quelques remords en se mettant à table, il se sentit durci par ces langues de feu qui voulaient l'attendrir et qui le séchaient. Lucie avait-elle dans son génie calculé ce résultat ? S'était-elle demandé s'il ne fallait pas exaspérer le dépit, la vanité du colonel ? Et ne s'était-elle pas fait une joie malicieuse de déchaîner contre lui, dans cette intention, ce couple ridicule, d'autant plus acharné qu'il avait solennellement arrangé l'union de M^{lle} d'Albingen ? Nous avons quelque raison de le croire, et le succès répondit à cette combinaison.

— Voilà bien du bruit pour une chose toute simple, dit avec roideur le colonel, qui s'efforçait de rester poli. Je n'aime pas M^{lle} d'Albingen, et j'aime M^{lle} de Beaulieu. C'est un malheur que je n'aggraverai pas en me mariant, comme vous l'entendez.

— Mais Lucie de Beaulieu ne vous aime pas, glapit M^{me} Germanet.

— Qu'en savez-vous ? répliqua Arthur.

— Elle me l'a dit ! s'écria triomphalement l'intrépide amazone.

— Bah ! que ne dit-on pas pour plaire à ses amis ?

— Mais elle va épouser M. Jules Mouton !

— Ne suis-je pas, pour tout le monde, à la veille d'épouser M^{lle} d'Albingen ?

— Ainsi, vous persistez ? dirent en chœur les deux époux.

— Plus que jamais.

— Alors, le procès recommencera.

— Il recommencera !

— Vous perdrez !

— Non, je gagnerai... ma liberté.

— Colonel, c'est une lutte à mort !

— La guerre, c'est mon état.

— Vous êtes indigne...

— D'épouser M^{lle} d'Albingen ; je le crois. Aussi, mon cher Germanet, j'ai compté sur vous pour aller, de ma part, demander la main de M^{lle} de Beaulieu.

— Jamais ! s'écria Zénobie, cramoisie d'indignation.

Germanet n'avait rien répondu.

Le colonel salua, prit congé du notaire et de sa femme et partit furieux contre lui-même pour s'être exposé volontairement à cette soirée.

Quand la porte se fut refermée, Zénobie interpella son mari.

— Ah ça ! me diras-tu pourquoi tu n'as rien dit au colonel quand il a eu l'impudence de te demander d'être son intermédiaire auprès de la famille de Beaulieu.

— Dame ! ma chère, répondit Germanet avec le sourire expressif d'un diplomate en fonction, j'ai fait tout ce que je devais à mon amitié pour d'Albingen. Il s'agit maintenant de ne pas trop mécontenter un client.

— Ainsi, tu servirais au besoin les intérêts de cet homme ?

Germanet haussa les épaules.

— Est-ce que j'ai d'autres intérêts que ceux de mon étude ?

Zénobie parut convaincue. Son époux se révélait parfois à elle avec la profondeur d'un Talleyrand.

Ce fut un grand chagrin dans la famille d'Albingen, quand M. Germanet vint le lendemain raconter la fâcheuse issue de sa mercuriale. Lucie était là, par hasard probablement. Elle parut vivement affectée, et montrant une chaleur qu'on ne lui soupçonnait pas, elle déclara qu'elle répondait de la victoire, si on ne lâchait pas pied, et si, au lieu de supplier, on menaçait, on en venait aux hostilités.

Que voulait-elle ? Espérait-elle abuser de tous ces pantins au point d'en faire les instruments de quelque visée ambitieuse ? Songeait-elle à s'arrêter enfin dans sa vengeance, et pensait-elle sérieusement réduire Arthur de Corval à merci, en le pourchassant à travers les broussailles d'un procès ? C'était un moyen bien chanceux. Ou plutôt songeait-elle à aigrir à ce point

les choses, que la balance penchât invariablement de son côté, et sacrifiait-elle, avec le bonheur de Claire, son propre amour à elle pour devenir l'épouse du comte Arthur-Sigismond de Corval ? Mais alors, c'était compter sur un aveuglement bien épais de la part des d'Albingen. Il serait difficile de lire ce qui se passait dans cette âme pleine de mystérieuses profondeurs, qui voyait de loin et de haut sur l'échiquier qu'elle s'était fait.

Peut-être Lucie voulait-elle simplement rendre impossible tout autre dénouaient que celui de sa fantaisie, et ne trouvait-elle pas encore les cartes assez embrouillées, pour qu'elle se reconnût quelque mérite à faire le jeu et à terminer la partie.

Quoi qu'il en fût, elle avait une façon si simple, si correcte, si sûre d'elle-même, de donner son avis, qu'on l'écoutait comme une petite prophétesse. Il fut donc résolu d'un commun accord qu'on réduirait le colonel aux abois et que le fameux procès de la succession, interrompu, deviendrait une torche avec laquelle l'ombre éplorée de l'hymen rompu poursuivrait l'infidèle. Le notaire promit son dossier.

Quand Lucie vit tout le monde de son avis.

— Je me charge de l'avocat, dit-elle. M. Germanet, vous préviendrez maître Jules Mouton.

— Bravo ! s'écria le papa d'Albingen, si notre défenseur n'est pas éloquent !...

— Je réglerai les honoraires, reprit Lucie en souriant.

— Oh ! je ne t'aimerai jamais assez ! s'écria Claire. Une coquette m'aurait perdue, et toi tu me sauves.

Lucie lui murmura à l'oreille :

— Ne sais-je pas bien tout ce que tu souffres ? Crois-tu que je serais plus calme que toi si je perdais mon petit mouton ?

V — Les remords d'un ange.

Jusqu'ici, nous n'avons dit que peu de mots de M. Jules Mouton, le fiancé de M^{lle} Lucie de Beaulieu. C'était un jeune homme maigri par l'étude, pâli par les austères excès de la science, qui portait au fond de l'âme une ambition gigantesque. Il voulait la gloire pour Lucie, qu'il aimait de l'ardeur d'un premier, d'un unique amour. La pauvreté l'avait maintenu candide et la passion l'avait rendu religieux. Il attendait, sans oser

demander qu'on le hâtât, le jour béni qui devait lui faire épouser l'ange de ses nuits, la madone de ses jours. Lucie l'avait bien jugé. Elle se sentait véritablement aimée, comme une femme ne l'est jamais et croit toujours l'être. Aussi concevait-elle de ce triomphe une joie céleste et faisait-elle tout bas des rêves plus audacieux encore que ceux de son fiancé. Les grands yeux mélancoliques et fatigués de Jules laissaient lire son cœur. L'intelligence et la fierté rayonnaient doucement sur la pâleur de son front. C'était un de ces sublimes utopistes qui croient à la loyauté de la parole, à la sainteté d'une promesse, et qui, génies supérieurs, dupés constamment par des imbéciles, se complaisent à plaindre ceux-ci sans vouloir jamais les haïr. C'était un de ces héros modestes de la génération actuelle qui fait une chevalerie des hommes d'intelligence, aussi noble et plus pure que la chevalerie brutale des vieilles aristocraties guerrières. Avec du talent et une conscience infaillible, Jules Mouton était dans des conditions défavorables pour se produire et faire son chemin. Aussi travaillait-il beaucoup plus qu'un homme médiocre.

Maître Germanet, qui l'estimait beaucoup et qui, avec sa nature suffisamment probe, le comprenait et l'enviait, tout en le plaignant, le fit venir, lui raconta sommairement l'infidélité du colonel, en omettant toutefois ce qui concernait Lucie, et lui remit le dossier de l'affaire. Jules compulsait les pièces avec ardeur, se forma une opinion qui se trouva heureusement, sans qu'il y eût rien de sa faute, favorable à la famille d'Albingen, et vint un soir, avec ses paperasses sous le bras, se concerter avec les parents de Claire sur la marche particulière à donner au procès. M. Germanet se trouvait là ; il écouta, avec l'attention d'un connaisseur, l'exposition chaleureuse faite par le jeune avocat, hocha la tête en signe d'assentiment, et lui frappant l'épaule,

— Bravo ! s'écria-t-il ; nous irons vous entendre, si d'ici là le colonel, mieux conseillé, ne met les pouces et ne s'avoue vaincu.

— Oh ! monsieur, dit avec componction le millionnaire d'Albingen, je tiens peu au gain du procès ; mais que ma fille soit heureuse, et j'abandonne cette succession.

Jules regarda Claire avec une pitié attendrie. Cet amoureux, qui priait toutes les nuits pour sa fiancée, comprit les angoisses de ce cœur pur.

— Ah ! mademoiselle, lui dit-il avec grâce, comment peut-on vous oublier quand on vous a aimée ?

— Hélas ! monsieur, répondit-elle naïvement, se peut-il qu'on ne me préfère pas Lucie, quand on l'a vue une seule fois !

— Comment ? que voulez-vous dire ? balbutia Jules, qui sentit un frisson courir dans ses cheveux.

Germanet toussa pour avertir Claire et lui recommander le silence ; mais elle n'entendit rien, et ce fut Mouton qui s'aperçut de cet avertissement télégraphique. Il se tourna vers le notaire, qui avait rougi et qui se sentait embarrassé.

— Ne savez-vous donc pas que c'est aussi votre bonheur que vous défendez, continua M^{lle} d'Albingen, et que M. de Corval ne m'aime plus, depuis qu'il aime votre fiancée !

Jules pâlit ; une main de fer lui tordit le cœur. Il lâcha quelques-uns des papiers qu'il tenait à la main.

— Lucie ! balbutia-t-il involontairement, laissant fuir à travers ses lèvres décolorées la peur qui lui brûlait la poitrine.

— Oh ! Lucie est un ange, ajouta précipitamment Claire, en se servant, pour qualifier son amie, du terme qui lui paraissait décidément consacré ; Lucie est un ange, mais le colonel veut l'épouser.

Germanet haussa les épaules, en homme qui voit perdre le temps et méprise les bavardages. M. d'Albingen écoutait comme un confident de tragédie, sans se mêler à l'action autrement que par les répliques.

Jules parvint à dominer l'émotion violente à laquelle il avait cédé. Un peu de rougeur revint à ses joues ; il déposa le dossier devant ses clients, et leur dit :

Qu'avez-vous fait, messieurs ? pourquoi ne m'avoir pas averti ? Croyez-vous donc que ce soit ainsi que je veuille défendre et disputer celle que j'aime ?

Il prononça ces dernières paroles avec le regard fier et le mouvement de tête d'un Tancrède. Germanet crut lui voir flamboyer une épée dans la main.

— Mais, mon cher ami... murmura le notaire.

— Mais, monsieur, vous me déshonoriez dans ma profession, reprit Jules avec fermeté. J'aurais été la risée du barreau. Me faire adjuger Lucie à la suite d'une sentence du tribunal ! Quelle horreur ! Adieu, messieurs. Soyez tranquille, monsieur d'Albingen, vous trouverez sans peine un avocat pour gagner votre procès : on ne peut le perdre. Quant à vous, mademoiselle, ayez confiance. Je vous jure que M. de Corval n'épousera pas, moi vivant, M^{lle} Lucie de Beaulieu.

Et saluant avec solennité, Jules sortit.

— Vous avez fait là un chef-d'œuvre ! s'écria Germanet en s'adressant à Claire, dès que la porte se fut refermée. Le pauvre garçon va se faire tuer par le colonel.

— Le croyez-vous ? fit Claire avec une terreur véritable.

— Parbleu ! j'ai bien lu dans ses grands yeux. Mais je cours faire entendre raison au colonel.

— Et moi j'écris à Lucie.

Une demi-heure après, Lucie, assise dans un coin du salon de sa mère, rêvait doucement, avec la complaisance d'un artiste qui connaît d'avance la décision du jury, au succès de son œuvre, quand on lui remit un petit billet de son amie Claire. Le salon était obscur, la nuit était venue. En attendant qu'on allumât une bougie, Lucie retournait le papier dans sa main, se demandant avec malice ce que son amie réclamait encore. A peine eut-on apporté de la lumière, qu'elle brisa l'enveloppe, lut avidement, avec le cœur plus encore qu'avec les yeux, les deux lignes suivantes :

« Ma chère amie,

Monsieur Jules nous quitte à l'instant pour aller provoquer le colonel ; mon indiscretion lui a appris qu'il avait un rival. Sauve-le, il en est temps encore. »

Lucie ne poussa qu'un cri et tomba évanouie.

D'un seul coup, d'un seul trait de plume, sans le vouloir, sans s'en douter, Claire s'était vengée.

Quand elle revint à elle, Lucie versa des larmes abondantes et sincères. Elle s'effraya du châtiment qui fondait sur elle. Elle admira le doigt de Dieu qui la blessait à ses propres embûches. Que faire ? Sauver Jules d'abord à tout prix. Mais comment ? Rejeter cette pudeur dont elle avait fait sa vie, sa loi ; déchirer une bonne fois ces voiles menteurs qui étouffaient son âme et faisaient d'une amante affolée une sorte d'Isis impénétrable ; courir vers Jules, se jeter dans ses bras et lui crier jusqu'au fond du cœur : « Je t'aime je n'aime que toi ! » le retenir, le garder, l'enfermer, l'emprisonner, et, si le colonel osait venir, insulter, bafouer, chasser ce présomptueux vainqueur. Ce fut là l'idée soudaine, instantanée, qui jaillit de son esprit.

Mais oserait-elle ? mais pourrait-elle faire ce qu'elle rêvait ? Il y a dans certaines habitudes du monde des murailles épaisses contre lesquelles s'écrasent, en s'y heurtant, les volontés les plus robustes. Comment aller, seule, la nuit, chez son fiancé ? Elle qui se complaisait dans cette adoration

de madone, qui respirait avec des enivrements si délicats ces fleurs charmantes, déposées avec une piété si absolue aux bords de son sanctuaire, lui fallait-il donc abjurer son rôle, et, comme une amante vulgaire, se compromettre ? Se compromettre ! c'était là le grand fossé à franchir. Sa coquetterie tenait en échec sa passion et lui disputait cette preuve.

Comme elle s'en voulait de cette glace qu'elle posait avec tant d'art sur son front et sur ses lèvres ! Mais, après tout, honnie, calomniée, méconnue, démasquée, pourvu qu'elle sauvât Jules et que cet affreux hussard ne lui fît pas un cadavre de ce beau jeune homme au tendre cœur, aux yeux profonds, peu lui importait ! Elle allait par le salon, haletante, secouée, par la fièvre, mordant ses poings, déchirant son mouchoir, mais silencieuse, agitant en elle-même toutes les terreurs, toutes les épouvantes, et ne laissant échapper que de petits cris, que des soupirs étranglés. Sa mère s'étonnait, s'effrayait, et l'interrogeait vainement.

Au milieu de cette agonie, M. Germanet parut. Lucie n'osa pas aller au-devant de lui : ses jambes fléchirent ; mais sa volonté reprenant son empire, elle dissimula dans une révérence cette défaillance de son courage.

— J'ai vu le colonel, se hâta de dire le bon notaire ; il m'a juré sa parole d'honneur d'être calme et de ne point répondre à M. Mouton avant d'avoir eu l'honneur d'un entretien avec vous.

— Avec moi ! Que me veut-il ?

— Dame, répondit Germanet, un peu honteux de mêler une nouvelle qui ressemblait presque à une plaisanterie aux émotions sérieuses qui dominaient la circonstance, vous faire sa déclaration et sa demande.

Un sourire parut en dépit d'elle sur les lèvres de Lucie. La coquette renaissait. Le triomphe promena quelques lueurs sous ses paupières.

— Monsieur Germanet, répondit-elle avec sa majesté habituelle, dites au colonel que ma mère l'attendra demain matin. Mais prévenez Claire et ses parents pour qu'ils aient soin d'être ici d'avance ; et vous aussi, monsieur, n'oubliez pas de venir.

Germanet salua en homme qui flaire partout des contrats, et alla prévenir la famille d'Albingen.

Lucie, un peu rassurée, écrivit à Jules :

« Venez ce soir, à quelque heure que ce soit : j'ai besoin de vous parler. Il s'agit de votre bonheur et de ma vie. »

Puis, ce billet parti, elle put songer, en attendant son fiancé, au dénotaient prochain qu'elle avait si laborieusement préparé.

Deux heures après la visite de M. Germanet, Jules n'était pas encore arrivé, et Lucie attendait, reprise de ses craintes, de ses terreurs. Onze heures, minuit sonnèrent, et personne ne venait. Que faisait-il ? Pourquoi n'accourait-il pas ? Lui en voulait-il ? La croyait-il coupable ? Retirée dans sa chambre, elle écoutait, épiait le moindre bruit, sentant son cœur s'élancer de sa poitrine chaque fois qu'une voiture ébranlait les vitres. Elle ne voulut pas se coucher, ne se lassant pas d'attendre ? de compter les minutes.

— Ah ! se disait-elle, vous m'avez punie, mon Dieu ! J'ai voulu jouer avec le bonheur d'une amie, et voilà que vous me frappez dans le mien. Pauvre Jules ! pourquoi ai je eu la pensée de le mêler à cette comédie ! Si le colonel allait manquer à sa parole, répondre à la provocation ! Si ce n'était qu'un piège pour cacher l'heure et le lieu du combat ! Ne pouvaient-ils se battre la nuit, au flambeau ! Si Jules était blessé, tué peut-être ! Quelle raison pouvait-il avoir pour différer ?

Il prenait à Lucie des tentations violentes de fuir, de courir à la rencontre de Jules, de le ramener, de le barricader dans sa propre chambre, de le retenir par tous les moyens.

Elle pleura dans cette, nuit fatale toutes les larmes que Claire avait répandues en un mois. Elle pria sincèrement, non pas des lèvres, mais du cœur, levant ses mains vers le plafond, en suppliante, se dressant vers le crucifix de son alcôve, appelant, se tordant et s'interrompant pour aller écouter aux fenêtres et à la porte.

La nuit se passa dans ces souffrances. Vers le matin, la fatigue mit du plomb à ses paupières et les ferma. Elle s'assoupit quelques heures, mais pour avoir un cauchemar horrible, dans lequel Claire se penchait furieuse sur le cadavre de Jules, en disant à son amie :

— Tu m'as pris le cœur du colonel ; j'ai fait percer celui de ton avocat ; nous sommes quittes !

On l'éveilla pour lui annoncer que M. Jules Mouton était au salon. Un rayon d'orgueil et de joie ranima ses traits. Elle s'habilla à la hâte, puis, avant de quitter sa chambre, se regarda dans la glace pour s'assurer qu'elle était bien redevenue la jeune fille modeste que Claire appelait un ange ; elle descendit lentement, gravement, sûre désormais d'elle-même et de sa destinée, sentant les remords de la veille s'évanouir avec le sentiment de ses terreurs.

Jules était bien pâle. Il s'excusa de n'être pas venu. Il avait passé la nuit chez un ami et n'avait reçu le billet que le matin même en rentrant.

Lucie comprit la douleur de ce noble cœur. Elle se reprocha d'avoir eu l'imprudence de le mettre en jeu. Il était évident que, décidé à tuer ou à mourir, il avait eu besoin des confidences et du sein d'un ami pour passer sa veillée des armes. Lucie se sentit jalouse de cette nuit-là et de cet heureux ami. Elle dévora par le regard, dans les beaux yeux de son fiancé, les dernières traces de ses pleurs, et d'un ton rasséréné, mais plein de tendresse, elle lui dit :

— Êtes-vous insensé, monsieur Jules, de vouloir tuer les maris de mes amies !

— Mademoiselle... balbutia Jules, prêt à tomber aux pieds de sa sainte Vierge.

— Écoutez, mon ami, continua Lucie en lui tendant la main, j'ai eu tort de ne pas vous confier plus tôt les chagrins de Claire ; mais cette discrétion de ma part ne vous autorisait pas à douter de moi.

— Douter de vous ? Jamais !

— Alors, pourquoi vous battre ?

Jules ne répondit rien. Lucie lui raconta alors ingénument, chastement, avec une modestie enchanteresse, tout ce qui s'était passé. Cet entretien fit descendre des neiges divines sur le feu qui consumait le cœur de Jules. Une heure après, Claire arrivait avec son père et M. Germanet.

— J'attends le colonel, dit Lucie avec la simplicité héroïque de sainte Geneviève disant : « J'attends Attila ! » Je crois que je lui ferai entendre raison. Je ne veux pas qu'il fasse pleurer les beaux yeux de Claire, ajouta-t-elle en embrassant son amie ; je ne veux pas non plus qu'il me tue mon mari. Et elle salua M. Mouton d'un geste de la tête.

— Allons, mademoiselle, faites que je n'aie pas préparé vainement mes deux contrats, dit en plaisantant M. Germanet.

— Je le veux bien, répondit Lucie ; mais promettez-moi de ne plus donner de causes à mon avocat.

— Au contraire, je lui promets toutes celles que vous ne voudrez pas plaider, repartit galamment l'époux de Zénobie.

— Voici M. de Corval ! s'écria M. d'Albingen qui s'était approché de la fenêtre.

— Disparaissez alors, je l'ordonne, dit avec une gravité comique l'enchanteresse Lucie ; mais il vous est permis d'écouter.

Tout le monde alla attendre l'issue de l'entretien dans une chambre voisine. Il est inutile d'ajouter que chacun faisait de son mieux pour entendre. Cette histoire, qui a commencé comme une intrigue du Gymnase, finira de même. Ce n'est pas notre faute : c'est, l'influence de notre héros.

Le colonel s'était mis d'une façon conquérante. Ses moustaches étaient adorablement frisées ; son buste était dessiné avec une correction irréprochable. Il était ganté frais et s'était étudié aux sourires les plus confits. Lucie eut un soupir de soulagement en le voyant entrer. Depuis qu'elle avait eu peur, la comédie l'ennuyait ; elle avait hâte de toucher au dénotaient. Cependant, pour rester digne d'elle-même, elle voulut se surpasser. Aussi attendit-elle Arthur du haut de trois cents pieds de nuages dérobés aux sommets les plus hyperboréens. Cependant elle lui délia la langue.

— Monsieur, commença-t-elle en lui montrant un fauteuil, j'ai voulu vous parler seule. Ma mère a consenti. J'ai compris que cet entretien détruirait des espérances que je n'avais pas autorisées et que c'était déjà trop de ma présence pour l'embarras qu'un refus cause toujours à celui qui le reçoit.

Elle acheva avec un sourire et étudia du coin de l'œil l'effet de ce début délicatement brutal. Le colonel fit bonne contenance. C'était un brave, et il savait que l'ennemi n'offre jamais les clefs sans être un peu menacé. Il s'apprêta donc à faire un siège en règle et commença vivement la tranchée.

Lucie le vit venir sans l'interrompre, et à mesure qu'il se développait, qu'il s'épanouissait, qu'il mettait de la chaleur dans son débit, elle se faisait glaciale, presque hautaine, offensée d'avoir inspiré tant d'amour sans l'avoir voulu. A sa péroraison, le colonel ne fit pas comme l'orateur antique et ne découvrit pas son cœur pour en faire palper les blessures ; mais il se mit à genou, selon la méthode en usage parmi les Alcibiades de sa trempe, et leva au plafond l'œil le plus langoureux qui ait jamais roulé sous des paupières de hussard.

Lucie le laissa quelque temps ainsi pour mieux constater son succès, puis elle répliqua. Son homélie, lente, uniforme, coula d'abord comme un sorbet, froide et douce. Elle remercia le colonel de son amour, de l'offre qu'il lui faisait de son nom, de sa main ; puis, par une brusque transition, elle se compara à Claire, et se répandit alors, avec une chaleur d'expression qui visait au contraste, sur la beauté, sur les charmes de son amie ; elle dérouta, hallucina, égara le colonel dans le dédale de ses phrases sinueuses ; fit un

appel à sa loyauté, à son amour trompé, mais non égaré, perdu ; lui prouva qu'il se déshonorerait par cette rupture ; le prit par l'amour-propre, par le dépit, par la gloriole, par la raison. Enfin, après trois quarts d'heure au plus, cette jeune fille de génie avait battu, roulé, entortillé, garrotté, pour ainsi dire, ce conquérant désarmé, et lui avait fait comprendre, que le seul moyen de n'être pas ridicule, c'était d'épouser Claire, qui l'aimait et qui était digne de lui.

Elle fut sublime et réellement inspirée. Le colonel abasourdi, voyant trouble dans son cœur, persuadé, mais non convaincu, s'en tira galamment, s'excusa le mieux qu'il put, demanda l'oubli, promit d'aller solliciter son pardon de M^{lle} d'Albingen, et se retira, stupide comme un buveur d'opium, enivré par Lucie, quoique au fond il se dît (tant la fatuité nous console vite) qu'après tout Claire était un pis-aller magnifique, et qu'elle n'avait pas au moins cette incroyable froideur de mademoiselle de Beaulieu, qui devait finir par bien gêner un mari.

Comme il quittait le salon, Lucie le suivit d'un regard railleur, au fond duquel on sentait un immense dédain.

Dieu, qui seul pouvait lire en elle, dut y trouver cette phrase triviale, mais significative :

— Voilà pourtant ce qu'on appelle un homme !

A peine la porte de sortie se refermait-elle, qu'une autre s'ouvrait. Claire se précipita dans les bras de Lucie.

— Tu es mon ange sauveur ! Oh ! merci !

Germanet et M. d'Albingen faisaient chorus. Jules ne disait rien : il attendait son tour.

— Ne perdons pas de temps, interrompit gaiement Lucie. Cours chez toi, le colonel va s'y rendre. Achève mon ouvrage et faites publier les bans dimanche.

Comme M. d'Albingen ravi d'aise emmenait sa fille, Lucie la retint un instant pour lui dire à l'oreille :

— Je n'ai pas de mérite à te rendre ton colonel : je ne l'aime pas, je ne pourrais pas l'aimer. Je les aime plus constants. Mais une autre aurait peut-être profité de l'occasion pour se venger ! Te rappelles-tu ce bal où tu semblais défier tout le monde et nous humilier toutes de ton mariage ? Moi, qui t'aimais, je t'ai pardonnée ; mais une autre peut-être eût risqué son bonheur pour punir ton orgueil.

Claire regarda son amie dans les deux yeux. Mais c'était bien la simple et douce Lucie qui parlait, l'âme incapable de vengeance et de calcul. C'était un conseil désintéressé qu'elle lui donnait, et non un aveu qu'elle révélait. Claire l'embrassa avec effusion.

— Je serai plus modeste, mon ange, et je te bénis, pour ta bonté, pour ton dévouement.

Quand tout le monde fut parti, Jules vint s'agenouiller à la place où le colonel s'était mis et baisa avec des larmes la main de Lucie.

— Ils disent vrai, murmura-t-il, vous êtes un ange !

Lucie tressaillit comme à une morsure.

— Oh ! ne m'appellez pas ainsi, vous, dit-elle en pâlisant un peu ; laissez-leur ce nom que je ne mérite pas. Je ne suis qu'une jeune fille qui vous aime et qui veut être une femme dévouée.

Elle avait honte devant l'autre moitié de son cœur du mensonge de sa coquetterie. Elle commençait à se repentir des ailes qu'on lui trouvait à l'épaule, et pour Jules au moins elle voulait prendre terre.

Le lendemain, Claire écrivit à son amie une bonne lettre de tendre bavardage, dans laquelle elle racontait en quatre pages la soumission du colonel. A la lettre était joint l'étui.

Lucie le replaça en riant dans sa boîte à ouvrage et se dit : « Pourvu que le colonel n'ait pas gardé d'aiguilles ! »

Quelque temps après, on célébra l'union du comte Arthur-Sigismond de Corval et de M^{lle} Claire d'Albingen. La messe fut splendide. La mariée avait pour dix mille francs de dentelles ; le colonel portait toutes ses décorations. Le ministre assistait à la cérémonie. Quand le cortège défila, Lucie, qui s'était agenouillée dans la foule avec Jules Mouton, regarda ce luxe, cette pompe, avec un dédain sublime, semblant se dire :

— J'aurais pu avoir tout cela ; je n'avais qu'à tendre la main ; je n'ai pas voulu, et j'ai préféré l'amour avec la pauvreté et le travail.

Une larme, non pas de regret, mais de joie, une larme pure jaillit de ses yeux levés à la voûte de l'église.

Jules se pencha vers elle.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il.

— Je pense à Dieu, qui, dans huit jours, nous bénira aussi, répondit-elle.

En effet, huit jours après, M. de Corval et son épouse, tout rayonnants d'amour, et les lèvres pleines du miel des premiers mois, assistaient à la bénédiction nuptiale de Lucie de Beaulieu et Jules Mouton. L'autel était

simple. La mariée était ensevelie dans son voile ; mais chacun admira sa pudeur, sa grâce, son maintien recueilli.

Cette histoire peut finir ici ; mais qui donc ne comprend qu'avec des femmes comme Lucie il n'est pas de dénoûment véritable ? Contentons-nous de dire que le soir, quand les jeunes mariés se trouvèrent seuls, libres, unis, Lucie, ne pouvant se refuser la joie d'être naturelle au moins une fois dans sa vie, se jeta au cou de son mari, qu'elle étreignit avec passion, en lui disant :

— Mon Jules bien-aimé, va, prends courage ! Tu seras grand, illustre, parce que je le veux et que tu es saintement aimé ! Je t'aiderai, je te conseillerai. Il n'est pas si difficile de remuer les hommes, défaire mouvoir les intérêts, je le sais bien. Nous jouerons ensemble avec ces marionnettes pour que tu arrives promptement à la fortune et à la gloire !

— Je ne veux rien que ton amour, répondit Jules, ébloui de cette révélation.

Lucie n'eut que cet éclair, dont pourtant elle ne se repentit pas. Elle redevint bientôt la figure modeste, voilée, mystique, cachant une volonté ferme sous une candeur de séraphin. Je ne sais pas si elle eut d'autre occasion de se venger ; mais ce que je sais, c'est que, quelques années après, on la voyait au bras de son mari, toujours belle, toujours sereine, ayant peur de montrer l'ivresse d'un bonheur sans nuage et la satisfaction d'une ambition réalisée.

Jules Mouton, selon l'horoscope de sa femme, est devenu riche, célèbre ; tout le monde dit et lui-même croit que c'est seulement à force de travail ; mais sa femme sait bien qu'une volonté adroite lui a soufflé tout bas, sans qu'il s'en doutât et qu'il pût s'en choquer, les inspirations heureuses et décisives ; lui est venue en aide, et a su fort à propos, sans rien ébrécher de l'honneur ni du repos conjugal, adoucir une difficulté par un sourire, faire fondre et disparaître un obstacle aux molles lueurs de son regard.

Lucie est plusieurs fois mère, mais il semble que chaque enfant lui apporte une grâce virginale de plus, et elle aurait les cinquante filles de Danaüs qu'on éprouverait encore en sa présence cette émotion de respect que l'innocence inspire. Elle garde toujours ce voile épais qui lui sert aujourd'hui à assurer la gloire de sa maison. C'est une femme qui a la pudeur de son génie. Pourquoi ne pas avouer que c'est presque une exception ? Par elle son mari est devenu heureux et illustre ; mais si elle eût épousé le colonel, je ne saurais trop dire ce qu'elle en eût fait. Chose

merveilleuse ! dans les épanchements les plus vifs, dans les plus rapides entraînements de sa tendresse, elle n'a jamais livré son secret à son mari ; et celui-ci mourra sans avoir jamais su qu'il avait épousé une coquette.

DEUXIÈME PARTIE. — LES DEUX MÉDECINS.

I — La carriole.

M. le docteur Céret était un de ces médecins à canne, à jabot et à manchettes, dont la race disparaît. Quoique exerçant dans un chef-lieu de canton du département de l'Aube, il avait les allures propres d'un homme qui estimait en lui le commensal habituel de quelques châteaux du voisinage, et il eût fait bonne figure à Paris. Grand, maigre, et entièrement chauve, il avait sur son visage, d'une pâleur terrible, un sourire bonhomme qui lui donnait un reflet fantastique. Galant avec les dames, dont il ne tâtait jamais le pouls sans leur baiser le bout des doigts, il était d'une dignité comique, d'une roideur grotesque avec les hommes ; il affectionnait les gens d'Église et les magistrats, se faisant volontiers une place entre eux et comparant son ministère au leur. Il répétait souvent que, dépositaire des secrets des familles, il connaissait l'humanité aussi bien que le juge et le confesseur. Cette connaissance paraissait, au surplus, ne lui avoir laissé que peu d'illusions. Doucereusement railleur, il cachait une insensibilité effroyable sous des formes polies et sentimentales. Il y avait en lui quelque chose de cette urbanité payée d'un employé de pompes funèbres ; quand il saluait avec un sourire, on croyait qu'il annonçait le départ du convoi. Il était aussi difficile d'aimer ou de haïr cet homme, qu'il m'est difficile de le peindre.

M. Céret ne racontait jamais sa vie. Il avait perdu sa femme après dix années de mariage, et était resté père d'un fils qu'il destinait à la médecine. À l'époque de notre récit, Louis Céret venait de passer à Paris ses premiers examens et était interne dans un hôpital. Nous reviendrons sur son compte. Achéons l'ébauche de son père. Le docteur, tour à tour gourmé, affable et sinistre, avait de petits yeux gris qui pénétraient au cœur comme des vrilles. Ces yeux-là étaient à la fois des espions et des indiscrets : ils fouillaient, mais ils laissaient voir. Sans des yeux pareils, M. Céret n'eût été qu'un pédant ; avec ses prunelles, il donnait le soupçon d'une vivacité

d'imagination et d'une ardeur d'ambition qui devaient le faire galoper diaboliquement au-dessus de la sphère modeste de ses clients. Le docteur Céret avait habité longtemps Paris. On ignorait les motifs de sa désertion d'un théâtre si complaisamment ouvert. Quelque déception avait chassé sans doute des Hespérides cet ambitieux, qui se bornait maintenant aux pommes de son verger ; mais jamais une confidence, un mot n'avait jeté la moindre lueur sur ce sujet. On sentait vaguement que le docteur, s'il eût écrit ses mémoires, eût fait frissonner par le récit de quelques-unes de ces abominables histoires que les sages-femmes savent si bien ; mais le docteur n'était point tenté d'écrire, et c'était à peine s'il faisait grincer le papier sous la plume pour tracer deux lignes d'ordonnance. Quant à sa conversation, discrète, insinuante, elle coulait par échappées de robinet, pendant des intervalles qui semblaient convenus entre le docteur et je ne sais quelle loi d'étiquette. Ce qui l'avait surtout chassé de Paris, cet homme habile, c'était probablement son regard qu'il ne pouvait cacher ni dissimuler assez. En province, dans un village, il était plus sûr de lui, moins défiant des autres. C'était un homme grave pour qui rien n'était futile ; sentant sa force, et craignant qu'elle ne se révélât mal à propos au dehors, il jouait, pour ne pas faire peur, la comédie de la canne à pomme d'ivoire, des manchettes et du jabot. Émoussé par l'usage du bistouri contre les susceptibilités de la chair, croyant peu à la douleur, ne croyant pas à l'âme, fort réservé sur le chapitre du bon Dieu, qu'il tolérait comme un préjugé, il ne heurtait de front aucune convenance sociale, mais affectait une courtoisie perfide. Hâtons nous d'ajouter, pour conclure sur ce premier point, que M. Céret ne laissait distinctement deviner que deux faiblesses : il aimait l'argent et chérissait son fils.

L'avarice est une excellente excuse. Elle portait le-poids des répulsions dont M. Ceret n'osait s'affranchir. La grande habileté, dans la cohue des hypocrisies humaines, n'est pas tant de cacher ses défauts que d'en mettre un en évidence, auquel tout le monde s'attache et qui permet d'introduire les autres en fraude. Le docteur se savait avare, aimait à le paraître, et s'efforçait de perfectionner ce vice en relief, auquel les gens à psychologie indolente s'arrêtaient. On expliquait la pâleur étrange, le regard importun, les habitudes précautionneuses du médecin, par ce seul mot : l'avarice. Et l'affabilité décommande qu'il répandait parfois comme une crème douce et froide sur la pâte acidulée de son caractère, semblait à tous un effort de sa tendresse paternelle. Quand ce vieillard méconnu contractait ses sourcils

grisonnants, pinçait ses lèvres et laissait échapper un sarcasme un peu trop amer, on murmurait derrière lui : « Voilà M. Céret qui pense à ses écus. » Quand il souriait, quand il affectait la belle humeur, quand il se risquait sur le gazon fleuri des conversations innocentes et banales, on le regardait avec une sorte d'attendrissement, et chacun de dire : « Le pauvre homme ! il pense à son fils. » Mais il n'était personne qui prît pour argent comptant son rire ou son ironie. Sans pénétrer son masque, chacun s'y heurtait et devinait une arrière-pensée. En somme, et pour tout le pays, à dix lieues à la ronde, M. Céret avait la réputation d'un très-habile médecin, d'un sang-froid infailible, travaillant pour thésauriser et pour doter son fils ; mais, sous cape, ce renard frotté de neige riait et se moquait du public en exagérant son rôle.

Quand les paysans venaient le consulter, il leur criait de loin : — Otez vos souliers ! et nul ne se hasardait sur le seuil de son cabinet sans avoir préalablement laissé ses chaussures à la porte. Il traitait ses clients comme des Turcs et sa maison comme une mosquée. On eût sali, égratigné son parquet, et le docteur estimait que chaque empreinte de clous dans les planches eût ôté de la valeur à sa maison. Si on l'invitait, dans une visite, à quelque libation de café, il faisait emplir le sucrier et prenait soin de le laisser vide, mettant le surplus de sa tasse dans sa poche et dans ses goussets. Les paysans se jouaient de sa manie, et les plus fins, les plus osés, c'est-à-dire les mieux approvisionnés de santé, ne craignaient pas de tenir bon, en lui présentant un seul morceau de sucre dans un sucrier vide. M. Céret était le premier à ricaner de ces facéties. Dans le monde des châteaux, son avarice était plus finement mise en œuvre. Il avait des façons de maniaque, et caressait l'or de certains meubles, de certaines pièces d'orfèvrerie, avec un magnétisme si ardent, qu'il semblait que le métal dût lui rester aux doigts. C'était lui qui dressait, dans les conversations, le bilan des fortunes discutées, avec les termes d'une convoitise bonhomme.

Parlait-on politique, il disséquait le budget avec la friandise d'un gourmet de chiffres qui pour lèche les grosses sommes. A l'écarté, au wisth, au boston, il se lamentait pour une fiche perdue et savait, avec une maladresse fort ingénieuse, augmenter, dans ses regrets exubérants, le total de ses pertes.

Le docteur retirait un double profit de ce manège. Gomme, après tout, il était réellement avare, il pouvait se livrer sans contrainte à sa manie

d'acquérir, et il détournait de cette façon les curiosités malavisées qui auraient pu scruter trop profondément.

M. Céret était un personnage dans le canton. Il avait la clientèle des hobereaux du voisinage ; et une carriole d'assez piètre apparence, qu'il crottait les jours de boue et qu'il décrottait les jours de grande pluie, servait à ses petites tournées quotidiennes. Il va sans dire que la jument du docteur mangeait à tous les râteliers, mais jeûnait chez elle.

Un jour d'automne, après-midi, le docteur revenait d'une tournée, quand, à l'angle d'un petit bois qui domine le village de***, l'aboiement d'un chien et son nom prononcé à voix haute le tirèrent de la méditation profonde à laquelle, en dépit de son humeur positive, il avait succombé. Un mouvement sec et nerveux arrêta la jument ; et le docteur vit, près du marchepied, un chasseur de haute taille, qui, le cigare dans les dents et le front couvert, lui souhaitait le bonjour avec une familiarité qui sentait le gentilhomme insolent.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur de Solignac ! fit le médecin.

— Moi-même, cher docteur ; comment vont les malades ?

— Assez bien ; et les perdrix ?

— Mais, vous voyez, comme vos clients ! répliqua le chasseur en entrouvrant sa carnassière suffisamment garnie de victimes.

Le docteur ne dédaigna pas de sourire à cette plaisanterie.

— Vous êtes un grand tueur, M. de Solignac !

— Après vous, s'il vous plaît, M. Céret.

Cette réponse, brutale et vulgaire, ne parut pas telle au docteur. Il pointa pendant une seconde le double éclair de ses petits yeux gris sur la figure de son interlocuteur, et, entre ces deux hommes, il y eut un muet échange de pensées, comme entre deux complices.

— Comment se porte ma chère cousine ? demanda le chasseur en secouant la cendre de son cigare sur les roues de la carriole.

— Mais assez bien, répondit M. Céret avec une certaine provocation dans la voix.

Le chasseur fit un geste de colère à demi réprimé.

— Vous vous moquez de moi, docteur !

— Je ne me moque jamais des gens qui manient le fusil comme vous.

— Bah ! ma poudre ne vaut pas les vôtres. Ainsi ma cousine est guérie ?...

— Je ne dis pas cela. Il lui faudra bien du temps et bien des soins.

— Ne craignez-vous pas pour elle la chute des feuilles ?

— Peuh ! l'automne est bien loin, et je ne suis pas de l'école de Millevoye !

— Je crois parbleu bien : vous êtes de celle de Castaing !

Le docteur ne sourcilla pas ; il étendit seulement une main au-dessus de ses yeux pour mieux voir dans la campagne et promena autour de lui un regard soupçonneux.

— Personne ne nous écoute, reprit M. de Solignac en haussant les épaules ; parlez sans crainte.

— Je ne crains rien, et je n'ai rien à dire qui ne puisse être entendu, répondit le médecin avec un ton pédantesque.

— Ah ! ah ! vous êtes superbe, mon cher docteur, répliqua de Solignac en riant aux éclats. Je parie que vous vous défiez de votre cheval et que vous prenez mon chien pour un juge d'instruction.

— Vous êtes bien gai, M. de Solignac !

— Vous êtes bien lugubre, M. Céret !

— Il vous est facile, à vous autres gentilshommes chasseurs, viveurs, de vivre insoucieux ; mais un pauvre diable de médecin comme moi, l'ami des pauvres, le confesseur des riches, qui reçoit tant de secrets pénibles, n'a pas lieu de rire. Ma besace est lourde, et si je trébuche en la portant, il y a toujours des envieux pour se moquer ou des méchants pour m'accuser. Ah ! l'humanité n'est pas belle à voir !

— C'est que vous ne la regardez que dans votre glace ! Allons, trêve de propos inutiles, mon cher Céret. Vous qui économisez toute chose, soyez donc au moins avare de vos paroles. Où en est notre affaire ?

Le médecin était bien résolu au silence. Il fit mine de saluer son interlocuteur, et secoua la bride de la jument pour lui donner le signal du départ. Mais de Solignac n'était pas homme, non plus, à renoncer à son idée. Il retint la jument par la bride, et mettant le pied sur un des rais de la roue :

— Sacrebleu ! docteur, s'écria-t-il, vous ne me quitterez pas ainsi ! voilà huit jours que je suis revenu dans ce pays, et voilà huit jours que vous prenez plaisir à m'éviter. Je comprends que vous refusiez mes visites. Comme je me porte bien et que je n'ai pas envie de me faire empoisonner par vos drogues, on pourrait se demander ce que je vais faire dans votre officine ; mais quand je vous vois par hasard, quand j'ai le bonheur de vous rencontrer, seul, en plein champ ; quand nous pouvons causer à cœur

ouvert, voilà que vous prenez vos airs importants, mystérieux, et que vous vous refusez à me dire un mot, un seul qui me rassure ! C'est, en vérité, par trop de précautions.

— L'homme sage, M. de Solignac, répondit avec le même sang-froid imperturbable le docteur, ne se découvre jamais en plein air ; les secrets peuvent s'enrhumer.

— Mais, encore une fois, nous sommes seuls, absolument seuls, à moins que vous ne redoutiez cette compagnie de perdreaux qui passe là-bas et que vous m'aurez fait manquer.

— On a vu des oiseaux déposer en justice, dit M. Céret avec un sourire étrange.

— Oui, dans le temps sans doute où les bêtes parlaient. Voyons, à votre tour, parlerez-vous ? Est-ce que vous reviendriez de confesse ? ou bien avez-vous peur que le bon Dieu ne vous foudroie à travers le cuir de votre cariole.

M. Céret ne put s'empêcher de regarder le ciel qui était alors d'un bleu profond et presque obscur, avec un sourire de dédain suprême et d'orgueilleux défi. Il avait plus peur des hommes que de Dieu. Ce regard fut compris de Solignac, qui, rassuré par cette provocation impie, commença à espérer.

— Je me suis juré, dit-il, en vous apercevant, docteur, que vous me donneriez des nouvelles exactes et précises de ma chère cousine ; et vous passerez plutôt sur mon corps que de me faire manquer à mon serment. J'ai lâché le mot de Cambronne, et on ne revient pas sur ces mots là. Exécutez-vous donc de bonne grâce, et dites-moi, mais, là, la main sur votre gilet, comment se porte véritablement M^{me} de Fouchy.

— Je vous l'ai dit, assez bien !

— Pas d'ambages, docteur ! et, en parlant ainsi, de Solignac se croisa les bras et regarda cyniquement le médecin : — Est-ce *bien* pour elle ou *bien* pour moi ?

— *Bien* pour elle et *Bien* pour vous !

— Qu'entendez-vous, par là, mauvais plaisant ?

— J'entends, mon cher monsieur, que la vie des femmes est fragile, mais que la nature a des secrets qu'elle ne nous a pas encore dits.

— Bah ! un homme comme vous a dévalisé la science et n'a plus guère d'occasions de douter.

— Vous me flattez, monsieur ; votre cousine est bien chancelante ; un mal mystérieux et qui, je le crains, restera un problème pour tout le monde, l'entraîne, la pauvre femme, vers un endroit frais et obscur qu'elle voudrait bien ne pas visiter de sitôt. Mais, puisqu'il faut vous le dire, ses petites mains se cramponnent vainement à la vie. Vous serez en deuil cet hiver, monsieur de Solignac.

— Et vous, en gaieté pour longtemps, habile docteur, si vous dites vrai.

Le docteur ne broncha pas. Ses yeux, insensibles en apparence à la flatterie comme à la crainte, ne se voilèrent ni ne s'allumèrent. Ils conservèrent leur fixité. De Solignac, radouci par cette confidence, jeta le débris de son cigare et avant d'en allumer un autre, reprit en scandant ses paroles :

— Et si ma chère cousine appelait un médecin de Paris, que dirait le confrère ? Pourrait-il vous convaincre d'erreur ?

Céret eut un mouvement de pitié si visible que son complice rougit de honte.

— Toute la Faculté viendrait au château, qu'elle s'inclinerait devant la sagacité de mon diagnostic et l'infailibilité de mes ordonnances.

— Et... si l'on examinait vos fioles !

— Je ne les cache pas. On peut les analyser ; je ne crains rien ; je suis en mesure envers tout le monde, entendez-vous, M. de Solignac.

— Peste ! vous êtes un habile homme, docteur.

— Prouvez-moi que vous êtes un aussi habile chasseur, car voici un lièvre qui écoute tranquillement notre conversation.

Le docteur désignait l'entrée du petit bois. Solignac se retourna, vit, ou crut voir la bête, mit son fusil à l'épaule ; mais il n'avait pas tiré, que la carriole roulait déjà sur le chemin.

— Diable d'homme ! hypocrite infernal, murmura le chasseur, qui avait manqué le gibier et qui voyait fuir le médecin, il m'échappe toujours. Il se défierait de son oreiller. J'ai pris là un associé dangereux. Il a mon secret ; je n'aurai jamais le sien. Bah ! qu'importe ? son avarice me garantit le succès. Oui, pourvu qu'au moment de la victoire il ne machine pas quelque sorcellerie pour m'escroquer ! Si je le savais !

Et achevant sa pensée dans son esprit, de Solignac rentra brusquement dans le fourré en rechargeant son fusil.

Pendant ce temps, le docteur trotta vers le village de***, et voici ce qu'il se disait intérieurement :

— Ah ! ah ! coquin ! tu crois que je te ferai millionnaire et que je te donnerai ma tête par-dessus le marché. Point ! point ! ce qui est convenu est convenu. Mais tu ne sauras rien, ni toi, ni personne. S'il te prend fantaisie de me dénoncer, de me vendre, ce n'est pas moi du moins qui te fournirai des preuves ! Ah ! ah ! ces beaux gentilshommes ruinés, cela s'imagine qu'il suffit de chuchoter à l'oreille d'un bonhomme de médecin quelque belle promesse pour que leur rêve s'accomplisse ; et, le fruit cueilli, ils voudraient peut-être mordre tout seuls à la pomme. Nenni ! M. de Solignac ! Moquez-vous ; appelez-moi Castaing ! je vous défie de trouver de moi les quatre lignes qui suffisaient à Talleyrand pour faire pendre un homme ; et vous n'êtes pas un Talleyrand, mon pauvre benêt de scélérat ! Hue, cocotte ! tu portes un million, ma bête ! attends ! attends ! je te ferai bâtir une belle écurie ; tu auras de l'avoine fraîche et tu traîneras une carriole repeinte à neuf ; et si mon fils te trouve un peu coriace pour le galop, je te donnerai un beau petit cheval pour compagnon, et Louis caracolera à la barbe de M. de Solignac. Pauvre Louis ! comme je l'aimerai bien alors quand il ne coûtera pas si cher ! Les enfants, quels ingrats ! ils ne savent jamais tout ce que nous faisons pour eux. Ah ! ah ! la bonne petite vie que nous mènerons alors !... Il faudra que je me fasse nommer conseiller d'arrondissement. M. de Solignac voudra être député un jour, je lui ferai de l'opposition ; je l'empêcherai d'être nommé ; je ferai nommer, si je veux, mon garçon à sa place ; je serai riche ; il écumera de colère, ce Solignac. Ah ! tu m'appelles Castaing ? Tueur ! va ! va ! je rirai bien ; et tu te mordras les ongles d'avoir eu recours à moi. Il y avait peut-être quelqu'un de couché à plat ventre derrière le buisson, quand il m'a parlé. Peut-être était-on venu se poster derrière ma voiture. C'est un si grand scélérat ! Biais je n'ai rien dit ; je pourrais répéter ce que j'ai dit devant un tribunal, la tête haute. Tandis que, au contraire, c'est lui qui a parlé ! oui, il a parlé, comme si on avait besoin de causer pour s'entendre ! Hue, cocotte !

Et le docteur fouettait la jument, mais par des coups si discrets, qu'on eût dit qu'il voulait à la fois ménager la bête et le fouet ; puis, les yeux illuminés, la lèvre remuée par un sourire diabolique, il sautait sur sa banquette ; et s'il eût su un seul refrain de chanson, nul doute que cet homme funèbre n'eût chanté. Ses idées dansaient une sarabande macabre dans sa tête. Les cailloux de la route lui semblaient des pièces d'or ; il sentait sur sa tête son pot-au-lait bien disposé sur un coussinet infailible, et ne craignant ni les faux pas, ni la culbute, il déroulait ses rêves qui s'en

allaient par bouffées de chaque côté de sa voiture. Cet homme sardonique jetait à travers ses méditations des regards de dominateur sur la nature. Il se sentait puissant, et sa carriole, qui sautait, rebondissait sur les cailloux et dans les ornières avec un cliquetis de ferraille, semblait renfermer quelque trousse gigantesque et infernale, ou bien un sac d'écus et de têtes de morts se heurtant et se brisant dans un bruit formidable. Ce vacarme était une douce harmonie aux oreilles du docteur. Il distinguait des hymnes à son génie, à sa force, à sa richesse dans ce charivari de sa vieille carriole ; et quand il cessait de retourner sa pensée pour se reposer dans l'absence de réflexions, il laissait mollement aller sa tête maigre et pâle selon le rythme barbare de ce bruit qui le berçait.

Le docteur, en arrivant, trouva sur le seuil de sa porte sa vieille servante qui guettait son retour.

— Allez vite au château, lui cria-t-elle avant qu'il fût descendu, M^{me} la comtesse vous a envoyé chercher trois fois.

Le docteur ne répondit pas. Il fit entrer sa carriole dans la petite cour, détela lui même sa jument qu'il attacha avec précaution à sa mangeoire, tira d'un coffre soigneusement cadenassé une demi-mesure d'avoine qu'il répandit fastueusement devant les naseaux fumants de la pauvre bête ravie de cette prodigalité ; puis, secouant la poussière et les quelques débris de paille qui pouvaient compromettre la dignité de son costume, il alla préparer dans son cabinet la potion qu'il avait coutume de porter à son affectionnée cliente, M^{me} la comtesse de Fouchy. Un quart d'heure après cette opération, faite à huis clos, M. Céret, le chapeau soigneusement brossé, marchait d'un pied ferme et tranquille vers le château, où sa présence était si impatiemment attendue.

II — Un coucher de soleil.

— Ah ! docteur, vous me faites mourir ! s'écria faiblement et avec un sourire Olympe de Fouchy, quand M. Céret parut dans sa chambre. Si maître qu'il fût de lui, le docteur ressentit une secousse intérieure qui fit tressaillir les deux coins de sa bouche. La parole a des hasards étranges. Il n'y avait qu'à supprimer le doux et pâle sourire de la malade pour donner à son ironie la force formidable d'une accusation. M. Céret vint prendre la

main que lui tendait la comtesse, et, tout en consultant le pouls, répondit en hochant la tête d'une façon grondeuse et paternelle :

— Jamais raisonnable !... Nous avons encore aujourd'hui de vilaines idées ! Voyons, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Il y a, répliqua Olympe en laissant retomber sa tête sur le dos de son grand fauteuil, que j'ai peur quand vous n'êtes pas là ; que je sens bien votre science inutile, mais que j'ai besoin de vous voir, de vous entendre, et que, si vous devenez si rare, vous me trouverez morte un beau soir.

— Sur quel roman lugubre avons-nous dormi aujourd'hui ? Voilà une petite main qui est pourtant bien fraîche et bien calme ! Ce n'est pas le cœur qui souffre, mais la tête. Je vois bien qu'il me faudra encore vous gronder. Et, en parlant ainsi, le docteur posait son chapeau en équilibre sur sa canne, à l'angle de la cheminée, et roulait un siège à côté de celui de sa malade.

— Oui, grondez-moi ; dites-moi que je suis folle ! trompez-moi, s'il le faut ; mais, je vous en supplie, venez plus souvent. Votre présence me rend la raison. Ah ! mon bon docteur, ne m'abandonnez jamais ! Vous êtes mon seul ami. Quand vous n'êtes plus là, je m'imagine toujours que vous êtes allé chercher M. le curé et que tout est fini !

— Racontez-moi votre journée : est-ce que vous avez bien souffert ?

— Ah ! j'aimerais mieux souffrir ! La douleur, c'est la lutte, c'est la vie ; mais la faiblesse, l'épuisement, le calme qui m'accable est bien plus terrible. Dites-moi la vérité, j'aurai le courage de l'entendre.

— La vérité, c'est que l'imagination fait tort à mes potions et que je ne puis rien tant que vous ne voudrez pas guérir.

— Mais, je ne demande pas mieux, pourtant ! Croyez-vous donc, impitoyable ami, que je me résigne à cette lente agonie ? Je n'ai que vingt ans ; je n'ai fait aucun mal sur la terre, et il me semble qu'il y aurait encore du bonheur pour moi ! J'ai voulu sortir tantôt ; je me suis traînée jusqu'au jardin. J'ai cru que le soleil me ferait du bien. Mais j'ai vu tomber tant de feuilles, la nature m'a paru si belle et si triste, que je me suis évanouie en pleurant et qu'on m'a rapportée toute glacée près de ce feu.

— Il ne faut plus sortir ; les journées commencent à devenir froides ; le vent était du nord.

— Déjà ! mais l'hiver n'est pas encore venu ! J'ai des fleurs à regarder, à respirer !

— Il vaut mieux vous priver un peu trop tôt des fleurs qui finissent que de risquer de jouir trop tard du printemps prochain.

— Le printemps ? le verrai-je ! où serai-je alors ?

— A moins que vous ne couriez l'Italie, j'espère bien que vous serez ici, belle, remise, et que nous irons ensemble faire de longues promenades.

— Ah ! docteur ! c'est vous qui avez de l'imagination.

— Non, je n'ai que du calme et un peu d'expérience !

— Ainsi, vous croyez que je puis guérir ?

— Si je le crois ! nous autres, médecins, nous sommes un peu sorciers : nous prédisons l'avenir, et je vois dans les lignes de cette petite main-là que vous vous remarierez, que vous serez bisaïeule et que vous vivrez cent ans !

— Ah ! ne plaisantez pas ainsi, mon bon docteur !

Et, cédant, en dépit de sa langueur, à l'autorité doucement railleuse du médecin, Olympe souriait. Ses joues pâles se coloraient faiblement. Elle se sentait intérieurement ravie de cette contradiction. Elle voulait être grondée encore. Son âme, ensevelie dans les liens d'une tristesse pesante, remuait et s'agitait ; elle aspirait toutes ces flatteries avec la convoitise d'un enfant. Quant au docteur, il se disait que la visite devait durer une heure ; qu'il fallait l'employer, et il faisait jouer les eaux ; il ouvrait le robinet des paroles doucereuses, caressantes, des flatteries paternelles, des galanteries de vieillard ; il faisait perler doucement chaque petit flot de son discours ; il distillait avec une gravité courtoise les enfantillages, les niaiseries de ses consolations.

Il avait apprêté en route toutes ces sucreries, et maintenant il les donnait une à une et les faisait croquer à cette enfant gâtée jusqu'à ce que l'heure de se retirer fût venue. Mais cette comédie répandait autour d'Olympe une atmosphère embaumée. Elle bénissait cet homme qui consentait à se moquer d'elle ; elle avait des tentations de tomber dans ses bras, de pleurer, ou de rire, avec des sanglots sur son sein ; mais retenue sur son faute il par une faiblesse énervante, elle se contentait d'alimenter par de timides objections ce discours calmant dont elle buvait chaque parole.

La conversation se continua ainsi, toujours la même, revenant aux mêmes idées, repassant par les mêmes sentiers, s'amusant aux mêmes bagatelles ; et cette heure valait mieux pour la santé de la malade que toutes les drogues du formulaire. Il est juste de remarquer que la solitude devait paraître plus pesante et plus lugubre à M^{me} de Fouchy après cet intervalle de résurrection, et qu'elle ne pouvait que se sentir plus malade en se retrouvant seule et faible après le départ du docteur.

Olympe de Fouchy était veuve et avait vingt ans. Orpheline et sans fortune, elle avait été élevée par M. de Fouchy, qui, vieux et infirme, s'était accoutumé à son doux visage, à la fraîche influence de sa jeunesse et de sa beauté ; aussi, l'égoïste vieillard, mettant aisément d'accord les intérêts de sa pupille et les siens, se persuada-t-il qu'Olympe ne devait pas le quitter pour courir les hasards d'un mariage ; il se dit que son devoir lui prescrivait de garder chez lui, à ses côtés, dans l'ombre de sa vie, ce parfum et ce rayon qu'il défendrait ainsi beaucoup mieux et qui semblaient lui infuser la vie par émanations. D'ailleurs, Olympe ne pouvait prétendre qu'à une union hasardeuse. Ne valait-il pas mieux lui faire partager des millions et lui imposer quelques années d'un célibat claustral en l'épousant ?

Ce raisonnement ne fut pas présenté dans sa nudité ; mais le vieillard fut si paternel dans sa demande, que la pupille consentit à cet inceste innocent. Le monde l'effrayait ; elle se sentait les ailes fragiles. L'hospitalité tendre de ce vieillard était triste mais douce. Peu lui importaient à elle qui n'osait jeter un regard au delà de la vie présente, les ambitions et les rêves des autres jeunes filles ! Si elle sentait au plus profond de son cœur s'éveiller une tentation, un désir vague et confus de tendresse, d'affection, jeune et active, l'orpheline refoulait cette protestation inquiète de son innocence et de sa jeunesse sous les fardeaux de son obéissance et de sa raison. Elle déganta sa pauvre petite main blanche qu'elle plaça en tremblant dans la main de son tuteur, et M. de Fouchy, ému, troublé, jusqu'au repentir, jusqu'à la honte, par cet acte de soumission, jura de tout arranger pour le bonheur d'Olympe et déposa le plus paternel de tous les baisers sur le front de sa femme. Ce fut là toute la joie des noces. Olympe devint comtesse. Mais rien ne fut changé dans sa vie ; elle garda sa petite chambre virginale, et son mari fut toujours son tuteur.

Olympe était délicate, blonde jusqu'aux dernières limites du possible. Elle avait dans ses cheveux, toujours relevés en larges bandeaux épanouis, des reflets dorés qui mettaient comme un nimbe autour de ses joues pâles. Sa peau transparente laissait voir le tissu des veines. Ses grands yeux bleus faisaient deviner l'ennui de son âme et regardaient avec lenteur, comme s'ils étaient certains de ne jamais rencontrer le bonheur vaguement attendu. Ses premiers habits d'enfant avaient été des vêtements noirs, et le deuil qu'elle ne portait plus extérieurement était resté en elle. M. de Fouchy soupçonnait cette mélancolie, ce vide d'espoir qui ressemblait à du découragement, et il essayait de faire fleurir sous sa froide et chétive

haleine cette fleur de serre, qui avait surtout besoin d'air et de soleil. Mais il ne pouvait lui donner les brises tièdes que répand l'amour, et ses galanteries compatissantes épaississaient, loin de la dissiper, cette atmosphère de tristesse dont Olympe se sentait accablée. Ce vieillard joua toutefois son rôle d'époux avec à-propos. Il pouvait vivre quelques années encore ; mais il eut le bon esprit de mourir un an après le sacrifice funèbre de son union. Par testament, il laissait à sa veuve l'usufruit de son immense fortune, qui ne devait retourner à sa famille qu'au décès de la comtesse. Une clause spéciale déclarait pourtant que si Olympe se remariait, elle devenait alors nu-propriétaire. M. de Fouchy avait voulu concilier les droits des siens avec sa dette personnelle, et il pensait qu'un souvenir reconnaissant du jeune mari que pourrait espérer la comtesse valait à coup sûr la satisfaction de ses héritiers directs ; d'ailleurs, il entrevoyait dans l'avenir de jolies têtes d'enfants entourant la robe d'Olympe, et il se disait qu'on viendrait peut-être prier et pleurer sur sa tombe avec ces petits anges qui le vénéreraient comme un aïeul. En somme, on le voit, cet égoïste était un sage. Il s'était fait sa part de son vivant et voulait qu'on lui pardonnât après sa mort les quelques mois d'inoffensive intimité qu'il avait prélevés sur l'avenir de sa pupille.

Olympe le pleura sincèrement, comme un père, et, dans le premier épanchement d'une douleur filiale, voulut lui rester fidèle. Elle se confina dans le château de***, résista aux avances d'un monde qui avait dédaigné les vertus de la jeune fille pauvre et qui semblait tout disposé à ouvrir ses portes à la veuve riche et belle. Elle ignorait la vie ; mais sa candeur la devinait. Les quelques lectures qui avaient été la rosée de son intelligence avaient déposé en elle des germes de défiance. Elle avait peur maintenant des hommages qu'elle avait pu rêver autrefois, et cet amour auquel elle avait cru jadis sans oser l'espérer, elle le redoutait maintenant sans y croire. Sa solitude se fit donc plus complète et plus morne. Fiancée à la douleur, elle avait fait de son château une sorte de cloître où elle trouvait une amère jouissance à souffrir seule, à se laisser dévorer par la lente consommation des âmes inoccupées.

M. de Solignac était pour la plus grosse part l'héritier de M. de Fouchy. Son désappointement s'exhala tout d'abord en formidables imprécations. Dans les soupers de condoléance que ses bons amis du café de Paris et de son cercle lui donnèrent, il ne jura rien moins que de tordre le cou à cette péronnelle qui, après avoir eu la finesse de se faire épouser par son tuteur,

avait su se faire adjuger l'usufruit, et, le cas échéant, la propriété d'une si belle fortune. M. de Solignac avait escompté depuis longtemps M. de Fouchy, et il se trouvait fort embarrassé du mauvais tour que lui jouait le défunt. Beau garçon, ne croyant à rien, ne sachant rien, n'aimant, rien, dépensant toute son énergie dans des intrigues banales, insolent envers les femmes du monde que sa naissance le contraignait de fréquenter un peu, et galant jusqu'à la platitude envers des filles de portiers qu'un peu de savon et de satin avait transfigurées en femmes élégantes pour les besoins de l'Opéra et du cœur des gentilshommes français, de Solignac n'était ni meilleur., ni pire qu'un tas d'Alcibiades de pacotille qui écorchent tous les jours, sur les boulevards, les queues de leurs chiens pour faire parler d'eux, et qui sont partout trop nombreux, excepté pourtant où ils auraient quelque raison de l'être, c'est-à-dire dans les antichambres de la police correctionnelle.

De Solignac appartenait à cette génération qui, Dieu merci, tend à disparaître sous le ridicule, pour laquelle la vie est une cohue, une sorte de lansquenet, et qui, ayant reçu de maîtres sans idées, de philosophes sans principes, une éducation sans but, entre dans le monde sans foi, et n'estime pour rien tout ce qui ne satisfait pas sa vanité ou son plaisir. De Solignac s'était trouvé un beau jour, sur l'asphalte du boulevard, avec un nom considérable, une belle mine et quelques revenus. Il s'était rangé immédiatement en politique parmi les conservateurs, et, pour le reste, il avait payé sa dette au pays en faisant courir des chevaux maigres et entretenant des danseuses de même acabit. Je ne sais trop si la noblesse de sa race était ancienne, s'il datait du roi Jean, ou de l'Empire, ou de la Restauration ; ce que je puis affirmer, c'est qu'il lui suffisait d'avoir une particule devant son nom pour mépriser les honnêtes gens, et de quelques armoiries pour en orner ses breloques et ses têtes de lettres. Étranger à tout ce qu'on écrit, il n'ouvrait de livres que ceux qui lui étaient recommandés par son valet de chambre et qui offraient à son goût blasé les mémoires de quelque actrice retirée des affaires, ou les confessions équivoques de quelque lorette devenue célèbre.

Contemporain de Werther et de Péné, M. Jules de Solignac avait aussi un grand vide à combler dans son cœur ; mais, confondant son cœur avec son estomac, il s'attablait au festin et mangeait et jouissait au lieu de rêver et de désespérer. Il se pouvait qu'il ne fût pas un descendant des croisés, car il ne songeait guère à conquérir Jérusalem, et les juifs lui semblaient

d'estimables prêteurs auxquels il fallait dresser un temple et ne jamais les en chasser.

A la mort de M. de Fouchy, le vicomte de Solignac était ruiné et se trouvait dans cette position critique d'être obligé, pour vivre, d'épouser quelque vieille femme riche, à moins qu'il ne se sentît assez habile pour rendre les cartes intelligentes. Le vicomte était d'humeur à tricher à tous les jeux. Il savait fort bien que ses meilleurs amis avaient autour du tapis vert une probité relative des plus commodes, et il n'était pas inouï d'entendre parler de quelques gentilshommes de la chevalerie de 1830 surpris à faire sauter la coupe. En somme, de Solignac était effrontément de son époque ; il n'avait d'autre préjugé que celui de n'en vouloir aucun. Il se garant d'une croyance ou d'une apparence de vertu, comme d'un ridicule, et s'efforçait, étant mauvais sujet, de devenir coquin.

Épouser Olympe et rattraper les millions avec le surplus d'une charmante veuve plus jeune fille qu'une pensionnaire, ce fut la première tentative de revanche dans la partie perdue par de Solignac. Mais M^{me} de Fouchy ne se méprit pas à cette galanterie qui la circonvenait tout à coup. Elle avait fait volontiers l'aumône de sa jeunesse à son vieux tuteur ; elle eut peur de rembourser ce jeune élégant si fier de lui, si blasé. La pauvre enfant ne comptait pour rien l'amour : elle n'osait y songer, et si un secret instinct ne se fût révolté en elle contre M. de Solignac, elle se fût résignée, par ennui de la terre, à satisfaire cet héritier désappointé. Mais cette répulsion secrète la sauva. De Solignac poliment, mais impitoyablement congédié, rencontra M. Céret. Il y eut entre ces deux hommes peu enthousiastes une rigoureuse estimation des chances que la santé débile de M^{me} de Fouchy laissait au vicomte. Le médecin assura que la jeune veuve allait être probablement atteinte d'une maladie de cœur qui devait infailliblement la tuer. L'héritier ne dissimula pas ce qu'un pareil événement aurait pour lui d'heureux, et il s'engagea cyniquement à détacher quelque chose comme un million de la magnifique fortune que la mort prématurée de sa jeune tante lui mettrait entre les mains, pour récompenser l'esprit d'à-propos du médecin, qui ne contrarierait en rien les aspirations de M^{me} de Fouchy vers la tombe. Ce sont là de ces vœux qu'il est toujours imprudent d'émettre devant un médecin. M. Céret le remarqua plaisamment, et, pour punir M. de Solignac, qui se laissa faire, il le mit au défi de lui souscrire une obligation d'un million à toucher sur la succession de la comtesse. De Solignac sentit du premier coup qu'il avait affaire à un partner habile. Il libella l'obligation la

plus correcte, et tout fut dit entre ces deux hommes, qui se comprirent et s'estimèrent suffisamment pour ne pas se donner la main. Aucun pacte diabolique ne fut conclu ; aucune conjuration, aucune scène dramatique n'évoqua le cortège des serments antiques. M. Céret commença le traitement de la comtesse ; M. de Solignac loua une bicoque et un droit de chasse dans les environs, et quand, par hasard, ils se rencontraient, ces deux ambitieux se saluaient et se disaient tout dans la façon de soulever leur chapeau.

Le plus discret était à coup sûr le docteur. Lui, qui n'avait peur de rien, se défiait de tout. Il avait surtout une crainte terrible de rencontrer de Solignac. Ce fat était pris d'accès de langue qui exaspéraient le méthodique médecin. Cet homme se ruinera toujours, marmottait M. Céret quand l'héritier surnuméraire voulait aborder avec lui la question de la succession ; et nous avons vu avec quelle réserve le docteur avait accueilli ce jour-là les provocations de son complice sur ce sujet. En somme, Olympe de Fouchy avait à sa droite et à sa gauche deux larrons d'une trempe solide, d'une audace sans remords ; et serrée dans ce terrible étau, la pauvre âme achevait de vivre, sans se douter que l'œil du médecin cherchait chaque matin sur son front l'heure probable de l'échéance, et qu'à sa porte M. de Solignac attendait en sifflotant et en tuant des perdreaux, qu'on eût remué pour elle un peu de terre dans le champ immortel de la mort.

Olympe avait bien réellement une maladie de cœur. Que ce fût un vice organique ou le résultat de cette jeunesse étouffée dans l'ennui, c'est ce que nous ne saurions préciser maintenant. Le fait essentiel pour le couple avide et silencieux qui la gardait avec soin et la défendait de la vie, c'était son épuisement qui s'augmentait, c'était ce ralentissement graduel du pouls, c'était cette lourdeur du front qui renversait sa tête sur le dos du fauteuil, c'était cette annonce visible du terrible visiteur qu'on ne reçoit qu'une fois et qui emporte son hôte. Combien de temps encore le souffle pouvait-il haleter dans cette faible poitrine ? C'est ce que de Solignac ne pouvait apprendre du docteur, qui ne voulait, ni peut-être bien ne pouvait non plus le dire.

Le jour où commence notre récit, Olympe s'était sentie plus faible encore que la veille. Elle avait envoyé chercher plusieurs fois M. Céret ; et maintenant qu'il était là, près d'elle, qu'il la grondait doucement, qu'il lui parlait avec cette autorité paternelle qu'elle était heureuse d'attribuer à quelqu'un, elle souffrait moins et écoutait une petite voix lointaine qui

chantait l'espoir au fond de son cœur. La visite dura plus d'une heure. Quand la pendule avertit le docteur que son dîner devait être servi, il ferma la rigole aux discours câlins, se résuma en un mot caressant et tout à la fois sévère, baisa avec friandise et respect la main de la comtesse, et tira de sa poche une petite fiole qu'il déposa sur la cheminée,

— Vous partez déjà ? dit en soupirant Olympe.

— Maintenant que vous voilà raisonnable, je n'ai plus affaire ici, répliqua le docteur, qui remettait ses gants,

— Et si je souffre dès que vous serez dehors ?

— Voici qui me remplacera.

— Toujours des fioles ! toujours des potions !

— Dame ! je ne puis donner que cela, moi, repartit un peu brutalement M. Céret ; si vous voulez essayer du plaisir, de la distraction, adressez-vous ailleurs. Faut-il que je vous envoie votre beau neveu, M. de Solignac ? Et en parlant ainsi, le malin vieillard regardait la malade avec des yeux implacables et goguenards.

— Non, non, j'aime mieux vos ordonnances.

— C'est pourtant un joli cavalier que M. de Solignac ! Je suis certain qu'il saurait des formules plus puissantes que les miennes !

— Taisez-vous, taisez-vous, méchant docteur. Allez-vous-en bien vite, dit la malade avec un sourire mêlé d'un peu d'effroi.

Le docteur salua et prit le bouton de la porte.

— Eh bien ! vous partez ainsi ? Allons, donnez-moi votre bras, je veux vous reconduire au moins jusqu'au perron.

M. Céret arrondit son grand bras osseux ; Olympe s'y appuya, et tous deux allèrent ainsi, à pas comptés, jusqu'au seuil d'un grand vestibule pavé de marbre. Là, M^{me} de Fouchy ne put retenir une exclamation. La nuit venait. Le couchant faisait resplendir les arbres du parc et allongeait de grandes lames de cuivre le long de l'avenue.

— Regardez, docteur, le beau ciel !

— Oui ; nous aurons du vent demain.

— Ah ! que c'est donc bon, le soleil ! Je sens bien que si nous avions toujours l'été, je me guérirais, je vivrais ! mais l'hiver me fait peur.

— Et à moi donc ! s'écria M. Céret en se dégageant doucement du bras de la comtesse qui s'accouda sur la balustrade du perron ; croyez-vous que je voie arriver avec plaisir la saison des neiges, des boues ? Quant à vous, belle dame, si vous êtes bien sage, bien raisonnable, si vous suivez

exactement mes prescriptions, je vous promets d'intriguer auprès du bon Dieu, avec qui je fais pas mal d'affaires par l'entremise de M. le curé, pour qu'il vous donne des roses en janvier, des lilas en décembre.

— Taisez-vous, impie !

— Moi, un impie, dit le docteur en élevant sa canne à la hauteur de son chapeau et en souriant d'un singulier sourire ; peut-on me calomnier ainsi ! Je crois trop au diable pour ne pas croire au bon Dieu.

Et, saluant profondément la comtesse qui l'avait à peine écouté, absorbée qu'elle était par une rêverie naissante, le médecin s'éloigna.

Olympe, appuyée sur la grille du perron, arrachait distraitement les feuilles d'arbustes qui montaient jusqu'à elle, et plongeait de tous ses yeux, de toute sa pensée, dans ce gouffre flamboyant que le coucher du soleil allumait devant elle.

— Ah ! se disait tout bas, du fond du cœur, cette pauvre victime, que je voudrais m'envoler et me brûler, disparaître dans cette grande lumière ! Mon Dieu ! pourquoi vous montrer si visiblement pour donner des regrets de la terre et des envies du ciel ? C'est vous, n'est-ce pas, qui me regardez, qui souriez ? Je suis votre orpheline, votre enfant abandonnée. Reprenez-moi, rappelez-moi, puisque personne ne m'aime et ne me retient ici. Ah ! mon Dieu ! où est le temps où vous envoyiez des anges aux cœurs affligés ! J'aurais pu espérer alors voir ce nuage de feu s'entrouvrir et un messager céleste venir à moi, m'apportant une parole de paix et d'amour !...

Comme elle se parlait ainsi avec cette exaltation poétique des cœurs solitaires, Olympe vit distinctement une forme humaine qui se découpait sur le fond d'or du ciel et qui s'avavançait vers elle. Était-ce une illusion ? Son âme avait-elle trompé ses yeux ? Émue, la poitrine soulevée par une anxiété pleine de terreur et de joie, M^{me} de Fouchy dévorait l'étendue, et l'ombre s'approchait toujours. Les mains crispées autour du fer de la balustrade, la pauvre femme, partagée entre la tentation de crier, d'appeler à elle, et la crainte de voir évanouir son rêve, attendait. Quand l'apparition ne fut plus qu'à quelques pas, elle s'arrêta ; et la comtesse put distinguer un jeune homme à la taille élégante, au front découvert, qui la saluait avec respect.

— Qui est là ? murmura doucement la malade.

— M. le docteur Céret est-il encore au château ? demanda-t-on pour toute réponse.

— Quoi ! c'est vous, monsieur Louis !... vous m'avez fait bien peur.

— Pardonnez-moi, madame la comtesse, j'arrive et je suis impatient d'embrasser mon père.

— Il sort d'ici et sera bien heureux de vous voir. Je n'ose vous retenir ; mais vous reviendrez, n'est-ce pas ? Vous me devez une visite et des excuses.

Louis Céret balbutia quelques mots.

M^{me} de Fouchy, troublée et se sentant défaillir, lui fit un geste d'adieu un peu plus expressif qu'elle n'eût consenti à le faire dans tout autre moment, et rentra, en posant la main sur sa poitrine et en disant :

— Suis-je folle ! comme ce bon docteur me gronderait s'il savait que j'ai pris son fils pour une apparition céleste !

La comtesse voulait se moquer d'elle même, mais elle n'en eut pas la force, et, ce soir-là, avant de s'endormir, moins souffrante et plus agitée, elle pensa longtemps à ce beau jeune homme dont la tête intelligente lui avait semblé transfigurée par la lumière qui l'enveloppait.

Quant au jeune médecin, il se disait, en reprenant le chemin du village :

— Comme elle est changée ! Mon père, dans ses lettres, né m'a jamais parlé de sa maladie. Pauvre femme ! si belle ! si riche et si malheureuse !

III — Où peut-on être mieux ?...

Le docteur remarqua en rentrant que l'âtre de la cuisine faisait merveille et que sa ménagère l'induisait en festin.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il en frappant le sol de sa canne.

— Il y a, monsieur, qu'il vous est arrivé un convive.

Le front du docteur se rembrunit : il pensa à M. de Solignac.

— Je n'attends personne.

— Pas même un voyageur de Paris ?

— Louis est ici ?

— Oui, monsieur, et, dans son impatience, il est allé vous chercher au château.

— Pourquoi s'est-il permis ? Je ne veux pas qu'on me poursuive jusque chez mes malades.

— Grondez-le donc vous-même, car le voilà.

En effet, Louis Céret arrivait en courant : il tomba dans les bras de son père qu'il étreignit avec force.

— Ah ! mon père, que je suis heureux de vous voir, de vous embrasser ! Je m'ennuyais trop à Paris ; vous répondiez à peine à mes lettres ; j'étais inquiet de vous, de votre santé ;... j'ai-mieux aimé me mettre moi-même à la poste.

— Enfant, répondit le docteur, qui voulait conserver toute sa dignité et qui se sentait ému, pourquoi interrompre ainsi tes études, tes travaux, dépenser de l'argent ? Tu feras un mauvais médecin, mon garçon ; tu es trop sensible !

— Ne dites pas cela, mon père : plus j'étudie, plus je crois à la science, et plus je vous aime. Chaque aliment nouveau donné à mon esprit me creuse le cœur.

— Ta ! ta ! ta ! qu'est-ce que c'est que tout ce bavardage-là ? Marguerite, sers la soupe ; Louis est à jeun depuis trop longtemps, il déraisonne.

Quand on fut à table M. Céret regarda son fils de son œil le plus fin et lui dit :

— Ah ça ! me diras-tu maintenant, mon garçon, pourquoi tu as quitté Paris si brusquement ?

— Mais je vous l'ai dit, mon père, le désir de vous voir.

— Hum ! ce désir-là me paraît bien brutal.

— Ah ! mon père, ne savez-vous pas que je n'ai d'ambition et d'amour que pour vous !

— Laissez-moi donc tranquille ! est-ce qu'un vieux bonhomme de père, avare et quinteux comme moi, est aimé ? C'est le sac aux écus ; on le serre fort de temps en temps, mais pour l'éventrer un peu.

— Mon père, vous me faites mal ! Qui a pu vous faire douter de mon affection ?

— Douter ! mon fils ; je ne doute jamais, moi ; je crois ou je ne crois pas.

— Ainsi, vous ne croyez pas que je vous aime !

— Si, parbleu ! mais je crois aussi que tu es assez beau garçon, que tu es jeune...

Une rougeur fière et pudique couvrit les joues du jeune médecin.

— Je vous jure, mon père...

— Que tu n'as pas d'amourette à me raconter peut-être, ni de dettes à m'avouer, interrompit l'impitoyable vieillard en hochant la tête.

— Je vous atteste, par le souvenir de ma mère, reprit un peu solennellement Louis, que mon âme est-vierge et que le travail me préserve des dettes et du plaisir.

— Oh ! oh ! tu m'as l'air d'aller au sermon plus souvent qu'à la clinique ; tu parles comme un homme qui lit plutôt la Bible que Broussais. Ah ! tu soignes ton âme ! ah ! tu veux en faire une rosière ! tu veux, pauvre nigaud, tenir le bistouri, et tu crois à l'âme !

— C'est précisément, mon père, parce que j'ai l'orgueil de guérir la chair, que je crois à l'intelligence immortelle ! Dans le pauvre malade que je retourne sur un lit de l'hôpital, je sens autre chose qu'un paquet de muscles et d'os, et je me dis toujours que ce n'est pas un homme que je soigne, mais que c'est Dieu.

— Donne-moi la main, fit ironiquement le père Céret, en tâtant le pouls de son fils ; tu n'as pourtant pas la fièvre. Ah ! voilà les médecins qu'on nous fait maintenant ! Eh bien, merci ! vous devez débiter plus d'exorcismes que d'ordonnances, et vous devez remettre les fractures avec des paroles magiques.

— Nous appliquons tout comme vous, mon père, reprit en souriant le jeune homme, des substances végétales et minérales sur la substance animale ; mais nous ne considérons pas notre tâche comme remplie, et nous sommes encore jaloux des prêtres qui ont le traitement mystérieux de la confession.

— C'est cela ! prend la soutane, le goupillon ! Eh bien ! on en fait de belles là bas ! Tu as eu raison de venir, mon garçon. Je te dégriserai ; je te ferai voir si nos paysans ont plus besoin d'être confessés que pansés quand ils se sont brisé une côte en tombant d'une meule ; et si tu me montres une seule âme dans toutes les plaies que je te ferai résoudre, je m'engage à ne plus traiter mes malades que par des somnambules et à ne donner des consultations qu'en tirant les cartes.

— Tenez, mon père, nous ne nous entendrons jamais sur ce sujet. N'en parlons plus. Vous êtes instruit ; vous seriez un savant parmi les savants ; mais vous avez reçu la science à une époque où on ne voulait pas croire à l'esprit. Le monde extérieur suffisait ; on s'en tenait à la matière. On hachait tant de membres sur les champs de bataille de l'Europe, qu'on suffisait à peine à la charpie et qu'on ne croyait forcément qu'à la réalité du sang et des plaies. Mais nous, mon père, nous vivons dans des combats différents. Les blessures sont cachées et ne saignent pas. Le médecin qui s'en tient à l'épiderme est un myope. Presque toujours le mal est une fièvre de la pensée plutôt qu'une altération des tissus. L'Évangile dit que la Verbe

s'est fait chair : je le crois, car je sens tous les jours que, pour répondre à ce miracle, la chair se fait Verbe.

— Et toi, tu te fais verbeux, mon fils ; trinquons, et laissons là ces billevesées. Puisque tu m'affirmes que tu ne viens que pour jouir du bonheur de me contempler, regarde-moi à ton aise, mon garçon. Seulement, je t'avertis que tu resteras souvent seul. La besogne va assez fort par ici. *Les âmes* de ce canton ont assez de fluxions de poitrine ; et comme je n'entends pas que tu les guérisses à ta manière, tu me laisseras les visiter sans toi. Herborise, fais la cour à nos fillettes ; et quand tu auras assez de verdure, de nourriture, et de monsieur ton père, repars à ton aise, mon garçon, pour ce pays de la lune où l'on t'apprend de si jolies choses.

— Vous raillez, mon père ; mais j'espère vous convaincre et vous ramener à mon idée.

— Ne t'en avise pas, morbleu ! s'écria le père Céret en se versant discrètement à boire ; je m'accommode très-bien de ma lanterne : je n'ai pas besoin qu'on en change le verre ni la lumière. Quand elle fume, je la mouche moi-même ; quand elle sera éteinte, tu seras bien malin si tu y remets de l'huile.

Un silence suivit ce dialogue. Louis souriait avec tristesse. Au fond des plaisanteries de son père il sentait un germe de désunion. Il avait quitté Paris avec une sorte d'angoisse filiale ; il s'était dit que depuis longtemps il n'avait pas embrassé ce vieux médecin, si froid et si sévère, dont la figure s'attendrissait pour lui à distance ; il avait éprouvé la tentation de se faire bénir et consacrer par son père avant de commencer l'apostolat. Dans sa petite chambre du quartier latin, il se livrait à ces monologues passionnés de tous les ambitieux naïfs. Il rêvait la guérison du monde entier ; il avait pour la science cet amour chevaleresque et virginal, si sublime et si niais, qui fait les hommes de génie ou les impuissants ; et à l'heure où ses espérances, ses enthousiasmes, ses ardeurs de conquérir l'avaient le plus vivement agité, il avait senti une des dernières larmes de la jeunesse passer devant ses yeux ; il s'était retrouvé tout faible et tout petit enfant, en pensant à son père, et il avait fui Paris pour quelques jours d'effusion, de chaude étreinte dans la maison paternelle. Hélas ! hélas ! il y a dans les rapports des fils avec les pères une heure fatale et périlleuse qui veut beaucoup de courage et de raison de la part de ceux-ci, beaucoup de virilité de la part de ceux-là ! Quand le jeune homme, émancipé par les livres, vient, conscrit de l'avenir, serrer la main de celui qui prend ce jour-là la route du passé, presque

toujours, les yeux du premier, dessillés par la science, ne retrouvent plus les mêmes motifs de soumission intellectuelle. Le père était jusque-là un oracle ; à partir de ce moment, il est un vieillard, et en souriant de ses opinions incomplètes qu'on juge et qu'on pèse, on éprouve un désappointement, une désillusion dégénérant parfois en une moquerie intérieure que le respect seul enferme et dissimule. Se sentir tout à coup, non plus l'élève, l'auditeur docile, mais l'égal, mais le maître railleur et invincible de son premier maître, c'est là une crise qui n'est pas sans danger. Les âmes pures et ferventes acceptent ce triomphe avec résignation. Elles voient dans cette substitution l'œuvre incessante, la marche continue du progrès, et en prenant les outils qui tombent des mains plus débiles, elles continuent à aimer pour ses leçons passées, pour son affection, pour son applaudissement futur, ce générateur selon la chair, qui devient à son tour, de parle droit de la science, un pupille selon l'esprit.

Les orgueilleux, au contraire, tombent dans le piège de cette tentation satanique. Ils sont heureux de n'avoir plus à respecter leur père qu'en vertu de leur propre bon plaisir. Ils croient faire acte d'indépendance en haussant les épaules à l'audition de conseils qui les inclinaient autrefois. Fiers de parler, ils sont ravis de racheter leur silencieuse attitude de jadis en traitant de radotage la parole qui n'est plus pour eux un Évangile.

Ah ! le besoin du mépris ! c'est là la montagne où le vieux démon nous attend pour nous faire mesurer le monde ! Heureux ceux qui, se sentant jeunes, instruits, intrépides, pleins de ressources et de vaillance, veulent aider à tous et ne songent à mépriser personne, pas même leur père !

Le lien de beaucoup de familles s'est rompu à cette épreuve. Le fils des preux ricane au nez de son dernier aïeul, parce qu'il sait mieux l'orthographe, et tel marchand aux mains ennoblies par les engelures du travail, fait rougir de honte le fils pour lequel il a sué vingt ans de labeur, s'il lui arrive d'aborder cet espoir futur de la basoche ou de la clinique avec une familiarité de trop mauvais style. Sans descendre à ces lâchetés, bien des enfants s'attristent de l'abîme que le collège a creusé entre l'ignorance paternelle et leur science frelatée. Il en est peu qui récompensent l'amour par l'indulgence. Ces crimes trop fréquents sont le résultat bien moins de la perversité humaine que de la détestable éducation reçue par tous ces ingrats. Aune époque où l'enseignement n'a pour moyen d'action et pour but que la vanité ; quand depuis les premières années du collège jusqu'à celles qui ouvrent le monde, l'écolier s'est vu encouragé, échauffé dans son orgueil ;

quand ces fanfares des concours sont les prédictions impies faites à son ambition par la cupidité ; quand on lui répète que chaque bribe de grec ou de latin qu'on a pu lui arracher servira à lui faire cueillir le rameau d'or, que veut-on qu'il devienne au moment où il se mesure avec la rudesse mortifiante de son père ? Il ne trouve plus au seuil de la famille la réplique dont il a besoin ; il craint que ses ascendants ne gâtent la réputation prétentieuse à laquelle il aspire, et il rit tout le premier des inconvenances ingénues de son père, pour ne point en entendre rire ses rivaux. Il en sera ainsi tant que l'instruction sera une officine de parleurs, tant qu'on apprendra moins pour comprendre et pour aimer que pour paraître et pour haïr.

Louis Céret était un noble cœur. Il aimait son père en dépit de tout, et le docteur ne pouvait d'ailleurs s'amoindrir à ses yeux que sur le terrain tout spécial de la médecine. Mais Louis souffrait de ne plus trouver dans l'ami de toute sa vie cette supériorité dont sa tendresse avait besoin. Il comprenait que ses façons d'aimer la science lui resteraient personnelles. A l'âge où la lutte commence, et dans une carrière où la responsabilité pèse si lourde, il se voyait seul, il rapportait un trésor de confidences amassées, de questions, de doutes, de croyances, et, à la première tentative, on lui riait cyniquement au nez, et l'être qu'il chérissait avant tous, celui de qui il attendait l'encouragement et le conseil, le forçait à se taire, à se défier, à refouler toutes ses sources centuplées d'expansion.

Louis garda quelque temps le silence. Il pensait tout bas cette première blessure qui l'avait atteint en plein cœur ; le docteur faisait le bonhomme, et, tout en grignotant, il examinait du coin de l'œil son fils dont il n'était pas fâché d'avoir réprimé un peu la fougue ; car c'est là encore un des traits de ces malentendus de famille, que le chef veut se tirer d'un mauvais pas par l'abus de son autorité compromise.

— A quoi penses-tu, mon garçon ? dit, après quelques instants, le vieux médecin qui ne voulait pas que son fils eût la joie de le boudier à l'aise !

Louis ne pouvait avouer sa préoccupation. Il répondit pour répondre, sans presque avoir conscience de ce qu'il disait.

— Je pensais à M^{me} de Fouchy, que j'ai trouvée bien pâle et bien languissante. C'est vous qui la soignez régulièrement ; quelle est sa maladie ?

L'œil du docteur brilla tout à coup, puis s'éteignit comme une flamme soigneusement cachée qu'un vent indiscret vient fouetter par mégarde.

— Est ce qu'elle t'a appelé en consultation, la charmante comtesse, pour que tu m'interrogues ainsi ? Ne veux-tu pas me faire concurrence ? reprit ironiquement M. Céret.

— Je veux tout simplement savoir ce qui menace cette pauvre femme, que j'ai laissée rose et souriante, et que je retrouve pâle et affaiblie.

— Oh ! oh ! affaiblie ! pas autant que je le voudrais, dit le docteur en hochant la tête.

— Qu'entendez-vous parla, mon père ?

— Qu'il y a là un cas d'hypertrophie très prononcé ; que les cavités du cœur sont horriblement dilatées, que cette frêle veuve cache la foudre sous ses poumons, que l'anévrisme me la tuera.

— Depuis combien de temps la maladie a-t-elle pris ce caractère sérieux ?

— Depuis un an bientôt. C'est à grand-peine que je modère, que j'apaise ce cœur turbulent. Aujourd'hui encore, elle a eu d'horribles palpitations.

— Et quel traitement lui imposez-vous ?

— Ah ça ! c'est un interrogatoire et un examen que tu me fais subir ! Louis, tu es un pédant. Je suis désolé de te le dire. Voilà une heure que nous sommes ensemble, et tu ne m'as encore parlé que médecine et malade. Que diable ! mon fils, il y a temps pour tout !

Louis se tint pour battu, et le dîner s'acheva silencieusement, sans qu'aucun des deux fût à même de dire pourquoi il y avait entre le père et le fils le pressentiment d'un conflit possible. Louis s'était attendu à moins d'aigreur, à un accueil plus chaleureux, à une affinité plus complète. Le père Céret était blessé des idées, des questions, de l'ambition de son fils. L'embarras, la contrainte faisaient grimacer leur affection si réelle au fond, et leur mettaient sur les lèvres de ces vaines paroles qu'ils défilaient, machinalement, sans qu'ils y prissent garde, pour passer les heures, ces premières heures autrefois si douces et si chaudes du retour de l'enfant bien-aimé au logis paternel.

Louis alléguait un peu de fatigue et se retira dans sa chambre. Quand il fut seul et qu'il eut fermé sa porte, le pauvre enfant tomba sur une chaise et se mit à pleurer. Ah ! les larmes de vingt ans ! les plus pénibles et les plus douces ! celles qui font honte à l'âge, à la raison de celui qui les verse, et qui le consolent pourtant de quitter l'enfance et de devenir un homme ; les larmes de vingt ans, ces grosses larmes, brûlantes, pleines de colère toujours, et qu'on essuie avec la main crispée, qui donc ne les regrette plus

tard et ne voudrait repasser par les nobles chagrins qui les ont taries ! Louis était une de ces natures que rien ne rebute d'aimer et qui emportent, à travers la vie, les illusions, les besoins enfantins de câlinerie, les avidités de démonstration affectueuse qui signalent la première jeunesse. Fier et glacial en apparence, il fondait au premier sourire d'une lèvre amie. Stoïque contre les injures de la foule, il se sentait faiblir dans les luttes où le cœur se mettait de la partie. Il eût tenu sans trembler un pistolet dans un duel banal, et il pleurait de la dureté d'un ami ; médecin par raison, il était brave devant les hideurs de l'infirmité humaine ; mais si son malade, après la potion ou le pansement, lui faisait une confiance, il s'abandonnait à son émotion et rêvait aux moyens de guérir le mal moral invisible. Esprit ardent dans des enveloppes de marbre, il eût fait des hymnes s'il n'eût songé à être médecin. La science, loin de refroidir son exaltation, le ravit du premier coup à des hauteurs qu'il n'abandonna plus.

Ayant perdu de bonne heure sa mère, qui lui avait légué toutes ses vertus, il aimait son père avec une sorte de piété androgyne. Le docteur Céret avait été jusqu'à ce moment l'objet d'un culte sévère. Nul homme n'eût autrefois semblé à Louis supérieur à ce vieux médecin de campagne, en science, en affection, en honnêteté. Ce retour était plein de symptômes alarmants. Il retrouvait, non plus un maître indulgent et infaillible ; mais un bonhomme très-gonflé de sa routine, dédaigneux jusqu'à la dureté, niant l'affection, brutalisant les rêves de ce cœur enthousiaste et se vantant d'une sécheresse qui pouvait être autre chose qu'un jeu.

Louis pleura amèrement, et pourtant il lui eût été bien difficile de formuler un grief. Mais il se désespérait par avance, en vertu d'un instinct infaillible. C'était la prescience de son amour filial qui lui révélait un abîme. Par un phénomène bizarre, le souvenir de M^{me} de Fouchy se mêlait à ses rêveries, et de même qu'il était apparu à la comtesse dans la pourpre d'un coucher de soleil, il la voyait, comme une vision de jeunesse languissante, d'amour séraphique, appuyée sur son balcon et interrogeant le ciel d'un regard d'exilée.

Quant au docteur, il ne fit pas de rêves. Avant de s'endormir, il se posa deux questions : Qu'est-ce que Louis, vient faire ici ? et comment s'en débarrasser ?

Après avoir retourné ce problème dans son esprit sans trouver de solution qui le satisfît complètement, il se disposa à jouir de ce repos absolu qui passe pour le sommeil du juste, comme si les trois quarts de l'humanité

avaient des insomnies ! Nous devons faire remarquer, toutefois, que, pour une raison ou pour une autre, le docteur se mettait en garde contre les longues veillées. Ce soir-là, ainsi qu'il le faisait d'habitude, il se prépara certain breuvage opiacé, et, tout en le délayant, il disait, se regardant audacieusement dans la glace, avec son vrai regard, ne craignant pas de se faire peur à lui-même, et ne se dissimulant plus :

— De Solignac d'un côté, Louis de l'autre, la haine par là, l'affection par ici, je suis un peu gêné. Voilà deux témoins, bien incommodes. Peste soit de ce benêt d'enfant, qui ne peut pas différer de trois mois le plaisir de m'embrasser ! Pauvre garçon, il n'entend rien au métier. Un médecin élégiaque ! quelle rêverie ! Moi, je ne veux pas rêver, et voici qui me préserve des incartades de l'imagination.

Ce disant, le docteur avala d'un trait la prudente boisson ; puis il se mit au lit, et posant avec soin sa tête sur le duvet d'un oreiller, attendit le sommeil. M. Céret n'eût pas été complet, si à toutes ses défiances il n'eût joint celle de lui-même ; aussi, cet homme qui ne croyait qu'à lui, et qui niait le remords, prenait-il toutes les précautions pour n'avoir ni insomnies, ni cauchemar, ni rêves. C'était là, en apparence, une contradiction ; c'était, au fond, de la logique.

IV — Inconvénient de donner aux enfants l'état de leur père.

Le lendemain, en s'éveillant, M. Céret reprit ses réflexions interrompues par le sommeil, et le résultat en fut celui-ci :

— Louis ne voudra jamais retourner à Paris ; en cédant, il emporterait un soupçon. S'il reste, il ira au château, et peut-être bien que mon gaillard s'avisera de contrôler les ordonnances paternelles. Il y a là un pas équivoque à franchir. N'hésitons point ; mettons-lui une planche, tenons-le par le bras, et faisons ensemble cette enjambée périlleuse.

De son côté, Louis, qui avait plus rêvé que dormi, se demandait intérieurement sous quel prétexte il pourrait aller chez M^{me} de Fouchy. Le pâle visage de la comtesse avait veillé sur son chevet, et sa curiosité de médecin était en jeu. Le père et le fils avaient donc la même préoccupation, et dès qu'il eut serré la main de Louis, le docteur, en s'installant pour se raser, s'empressa de dire :

— Sais-tu, mon garçon, que tu dois une visite à M^{me} de Fouchy ?

Louis rougit et répondit :

— J'y songeais précisément, mon père.

— Comme cela se trouve ! Eh bien ! nous irons ensemble.

Jusqu'au déjeuner, Louis se promena silencieusement dans le petit jardin de son père. Par une obstination de son esprit, dont il cherchait vainement à se rendre compte, il pensait à la comtesse ; il se voyait chargé de la guérir, de la sauver, et il se mettait à l'œuvre avec une dévotion ardente ; il feuilletait les livres, il triomphait de cette mort sacrilège ; il rendait à la vie, aux rêves souriants, aux enchantements du luxe et peut-être aux espérances de l'amour, cette pauvre femme si digne de pitié. Louis connaissait M^{me} de Fouchy depuis l'enfance. Il avait joué d'abord avec elle ; puis il avait compris, plus tard, la réserve imposée par l'âge et les différences sociales. Il se croyait donc le droit de s'intéresser à cette cliente du docteur avec plus d'attention que s'il se fût agi d'une connaissance banale ; et puis, s'il faut descendre tout au fond du cœur du jeune médecin, il y avait une secrète pensée d'avoir raison de son père, de faire triompher par la démonstration ses théories spiritualistes sur les théories paternelles ; il trouvait là pour l'expérimentation un sujet doublement précieux. D'ailleurs, les jeunes savants qui sortent à peine de leurs vingt ans ne sont-ils pas destinés à être les confesseurs naturels de toutes les âmes endolories qui ont vingt ans ? Roméo, docteur en médecine, n'eût-il pas été le médecin providentiel de Juliette ?

Louis attendait donc avec une impatience éveillée par mille sentiments confus l'heure de la visite au château. Quand il partit avec son père, le vieux médecin prit son air le plus solennel pour lui dire :

— Louis, je te recommande d'observer attentivement M^{me} de Fouchy. Si elle le permet, tu sentiras comme moi sous ta main ce cœur bondissant qui m'alarme. Mais, surtout, pas un mot, pas un geste qui te trahisse ! Commence ta mission ! Sois muet et impassible. Nous sommes toujours espionnés par ceux que nous surveillons, et souvent un regard maladroit peut compromettre l'effet de toutes nos drogues.

— Ne craignez rien, mon père, je connais mon devoir.

Olympe était persuadée que M. Céret viendrait avec son fils. Bien qu'aucune parole n'eût été échangée à cet égard, elle sentait que la logique des convenances lui vaudrait cette double visite, et elle l'attendait avec une inquiétude fébrile. Un peu confuse de son mouvement lyrique de la veille, qui lui avait montré un séraphin dans le fils du docteur, elle se disait qu'elle

avait besoin d'excuser l'accueil étrange qu'elle lui avait fait. Elle ne se dissimulait, pas, d'ailleurs, le plaisir franc et loyal avec lequel serait reçu le premier compagnon de sa jeunesse. Dans ce château si triste, si morne, le visage d'un visiteur de son âge était une distraction délicieuse, et la pauvre enfant se tenait dans son salon, suivant sur la pendule le mouvement de l'aiguille, écoutant si, par la fenêtre entr'ouverte, elle n'entendrait point le bruit des pas sur le sable du jardin.

Enfin le docteur fut annoncé. Il entra, suivi de son fils. La comtesse essaya de se soulever de son fauteuil. Ses joues se colorèrent d'une rougeur rapide. Mais une faiblesse la fit se rasseoir, et elle ne put que montrer des sièges aux arrivants. Après un silencieux échange de saluts, M. Céret demanda des nouvelles de la nuit et s'informa de l'effet de sa potion.

— J'ai mal dormi, docteur, et je me sens de plus en plus faible. Ne craignez-vous pas que je devienne aveugle ? Je vous affirme que j'y vois à peine, et hier, je n'ai pas reconnu tout d'abord M. Louis.

— Tout cela n'est rien, reprit le docteur.

— Ce n'est rien que de désespérer ! Vous êtes un homme terrible. Tenez, M. Louis, dit avec une grâce tout enfantine la pauvre femme en retirant son poignet des mains du docteur, venez à mon aide, et dites à monsieur votre père qu'il se trompe.

Et elle soulevait son bras languissant, que Louis Céret vint prendre avec empressement.

— C'est cela ! vous voulez vous faire un allié démon fils, l'exciter à l'insubordination scientifique !

Cependant Louis sentait battre le pouls de la comtesse sous son doigt, et son propre cœur bondissait dans sa poitrine. Gravement recueilli, il se demandait si c'était bien une menace terrible et permanente qu'il surprenait dans les soubresauts de ces veines délicates qui semblaient devoir se rompre sous l'effort du sang. Il questionnait les souvenirs de la clinique, ses études, les leçons de ses maîtres ; il voulait ne juger qu'avec, la science cette situation dont son père désespérait ; et, malgré lui, en plongeant dans les yeux voilés de M^{me} de Fouchy, en écoutant sa respiration, il songeait qu'Olympe avait vingt ans, qu'elle était belle, intelligente, et que, jusque-là, sa vie s'était écoulée sans amour. Il comptait les pulsations en médecin qui va rendre un oracle, et il semblait interroger avec toute l'anxiété muette d'un ami, d'un frère, cette âme comprimée. Son apostolat devenait double. Il gardait une figure impassible, comme celle d'un juge qui combine des

formules de lois pour rendre un arrêt, et intérieurement il s'attendrissait et jurait avec sa pitié de sauver celle que sa raison condamnait.

Le père Céret ne quittait pas son fils du regard. Ses petits yeux dévoraient cette noble et belle figure qu'ils fouillaient jusque dans ses moindres replis. Après quelques minutes de silence, le vieux docteur demanda avec une inflexion railleuse et provocante si le diagnostic de son jeune confrère s'accordait avec le sien.

Louis jeta à son père un coup d'œil navré qui valait un aveu, et dit :

— Je crois comme vous, mon père, qu'il y a là une turbulence excessive et que du calme, beaucoup de repos, de la glace, des saignées...

— Oh ! les bourreaux ! s'écria faiblement Olympe en faisant un mouvement pour retirer sa main, que Louis retint dans la sienne ; lui aussi me commande du calme, et il ajoute de la glace pour que ce soit plus tôt fini ! Mais vous ne devinez pas, vous aussi, que c'est précisément de calme, de repos, d'ennui enfin, que je souffre et que je meurs !

Louis tressaillit. Il y avait dans la voix de la malade un poignant accent de vérité. Quant au docteur, il hochait la tête et semblait dire : — Nous y voilà ! c'est le moment d'ouvrir le réservoir aux consolations ; — et, se mettant à l'œuvre, il entama le chapitre des conseils paternels, des petites gronderies.

Louis laissait parler son père. Il semblait approuver d'un sourire ; mais, en réalité, il songeait que cette femme avait été une enfant rose et rieuse, avec laquelle il avait joué dans le parc. Il entendait les éclats de rire d'autrefois, et, sur la psalmodie monotone du docteur, il déroulait toutes les poésies du printemps et de la jeunesse. Par intervalles, il interrogeait le pouls de la malade. Tout à coup, il sortit de son rêve. Quelque chose d'inouï venait dérouter les élégies. Ce pouls, si violent et si troublé, s'était peu à peu calmé dans sa main et c'était à peine maintenant s'il en discernait les pulsations.

Le père Céret soupçonna ce quelque chose et jugea à propos de lever la séance. Il recula son siège avec un geste significatif ; mais Louis n'entendit pas et ne vit rien. Il regardait la petite main fluette et maigrie de la comtesse ; il semblait interroger les lignes et chercher dans les hiéroglyphes des tissus le secret qui lui échappait ailleurs.

— Eh bien ! dit le docteur, en frappant légèrement le parquet de sa canne, est-ce que tu vas emporter le bras de madame, pour dissenter tout à ton aise sur les battements du pouls ?

Olympe rougit et retira sa main. Louis, trop préoccupé pour ressentir de l'embarras, salua gravement la malade.

— Ainsi, vous partez déjà ? dit M^{me} de Fouchy.

— Ma journée commence, répondit le docteur.

Mais... et la comtesse hésita.

— Que voulez-vous dire ?

— M. Céret, nous ne sommes pas ici à Paris, reprit Olympe avec une sorte de résolution mutine ; par conséquent, pas d'étiquette, point de prétendues convenances qui nous isolent ou nous torturent. Voici donc ce que je vous propose : allez voir vos malades, et laissez ici M. Louis.

— Un tête-à-tête ! s'écria le vieux médecin que cette proposition alarmait.

— Pourquoi pas ? répliqua M^{me} de Fouchy avec ingénuité et sans baisser les yeux. M. Louis ne vient pas à la campagne pour étudier. J'ai peur d'être seule. Nous causerons, nous nous promènerons, nous parlerons d'autrefois, car nous sommes de bien vieux camarades ; et si, pendant votre absence, je me sens plus mal, j'aurai là un appui, un conseil, un savant... non, mieux que cela, un ami !

Le docteur fit une grimace. Il semblait trouver l'invitation choquante, tandis qu'en réalité il ne la trouvait que menaçante pour lui.

— Hum ! hum ! se crut-il obligé de dire en hochant la tête, ceci est grave.

— Oh ! ne refusez pas, répliqua Olympe, et vous, monsieur Louis, dites donc que vous n'avez pas eu le temps de vous former une opinion sur ma santé. Je suis bien malade, allez ! plus malade que vous ne le croyez tous les deux. Ainsi, c'est convenu, vous restez : quant à vous, vilain docteur, qui voulez que je meure seule et abandonnée, partez bien vite... mais revenez nous joindre à l'heure du dîner.

— Vous êtes cruelle, dit avec componction le père Céret, et je vois bien qu'il faut vous céder. Surtout pas de folie, peu de promenades et peu de causerie. Louis, ajouta-t-il en regardant son fils avec des yeux si ardents, si impérieux, que le jeune homme en fut troublé, je te rends responsable de tout. Tu n'es plus un enfant !

— Ne craignez rien, mon père, répondit Louis avec une fermeté respectueuse.

Le docteur oublia de baiser la main de la comtesse, et ouvrit brusquement la porte. Sur le seuil, il se retourna.

— Je serai ici à six heures moins un quart, dit-il, comme s'il eût proféré une menace.

Olympe et Louis avaient toute une longue et belle journée d'automne devant eux, elle pour aspirer les derniers parfums, lui pour étudier sa malade. Qu'on ne s'imagine pas qu'il suffit à ces deux êtres, magnétiquement attirés l'un vers l'autre par leurs vingt ans, de se trouver seuls, pour que l'amour vînt troubler leurs paroles et faire trembler leurs deux bras chastement rapprochés. En racontant ce tête-à-tête, nous ne ménageons pas l'occasion d'un tableau tant de fois peint par l'élégie et tant de fois retouché par le roman.

Ce chapitre n'est point un piège. Olympe n'a revu dans Louis Céret qu'un jeune médecin à l'œil franc, au sourire loyal, fils d'un homme qu'elle aime avec une sorte de peur attendrie. Peut-être bien une superstition dont elle ne calcule pas les dangers, lui fait-elle voir, dans ce beau néophyte de la science, le messenger providentiel qu'elle a rêvé en regardant le ciel enflammé. Louis a conservé un peu de l'auréole que le soleil lui a mise au front. Elle se souvient d'ailleurs de sa naïve intimité d'autrefois, et aussi pure à vingt ans qu'elle l'était dans sa première enfance, sans calcul, sans coquetterie, voulant avant tout rejeter ce pesant cilice de l'ennui et de la douleur qu'elle sent blanchir sur ses épaules comme un suaire, elle s'appuie, confiante, au bras de Louis, et lui demande, par la caresse de sa voix, de la guérir, de la sauver, autant par l'effort de sa jeunesse et de son amitié que, par le secours de la science.

Quant à Louis Céret, il se sent chargé d'âme et il porte sur son front et dans ses yeux la préoccupation ardente du héros qui voit l'ennemi pour la première fois, du prêtre devant son premier pénitent. Ce jeune médecin, tout grisé d'érudition, qui ne peut observer de sang-froid sa malade sans que les préoccupations de l'école, sans que le souvenir des textes ; des livres, des aphorismes des maîtres, interviennent et ouvrent une issue fatale à ses conjectures, ce jeune poète de Clamart, qui se sent une pitié passionnée pour les souffrances humaines et qui craint d'étrangler une âme dans ses pansements, touche, avec une émotion pure, la main qui lui est offerte. Quand il approche son oreille de ce cœur dont les battements sont le glas de la mort, il est pâle, et pleure, pour ainsi dire, au dedans de lui les larmes que le devoir sèche dans ses yeux. Quand ce couple, si jeune, si beau, si triste, descend lentement le perron du château et s'avance dans les allées jaunies du parc, ne croyez pas qu'un amour invisible, comme dans les tableaux de

Prudhon, les attire, les pousse l'un vers l'autre. Ce n'est pas Roméo, ce n'est pas Juliette ; c'est la douleur, c'est la consolation. Olympe ne veut pas mourir, et voudrait être sauvée par un ami d'enfance, par un jeune homme qui aurait ainsi raison d'un vieillard. Louis veut que sa première cure soit éclatante, et il étudie, et sa curiosité sévère interroge la comtesse. Il lui demande compte, à la pauvre femme, de toutes ses larmes secrètes, de tous ses ennuis.

Un soupçon poignant a mordu Louis au sein et ne le quitte plus. Son père est un bien habile médecin ; mais le matérialisme de celui-ci, son mépris pour l'intervention d'agents intellectuels, son ironie sacrilège, ont laissé dans l'esprit du fils une sainte rancune qui profite de la première occasion pour se satisfaire. Dans cette jeune femme, le vieux docteur n'a vu qu'une anévrismatique dont le cœur s'épaissit, dont le sang circule avec trop de violence et qui doit mourir un jour foudroyée. Louis, au contraire, ne veut voir dans les désordres de l'organisme qu'un contrecoup des douleurs morales. Il interroge anxieusement l'âme qui se lamente dans ce corps fragile, dans cette transparente prison, et il se répète, à chaque symptôme, que si le cœur a des mouvements désordonnés, c'est qu'il proteste contre cette vie de réclusion et d'inactivité, c'est qu'il veut battre librement dans la joie ; et, partant de cette pensée, Louis scrute tous les indices au point de vue d'une consommation morale. S'il parle de son enfance, de ses premiers jeux, à Olympe, s'il fait doucement rougir celle-ci au souvenir de ces naïves folies, c'est pour la surprendre en flagrant délit, de désespoir, c'est pour faire jaillir le cri suprême qui doit l'éclairer ; et son cœur, à lui, ne bat que de la généreuse émotion d'un devoir difficile à accomplir, mais saint à entreprendre.

La journée se passa ainsi. Ce fut une douce fatigue pour M^{me} de Fouchy ; ce fut une initiation pénible et charmante pour Louis Céret. Le pauvre jeune homme en était venu à se demander s'il ne suffisait point de ne pas toucher par les traitements thérapeutiques à la santé d'Olympe pour qu'elle fût sauvée. Il redoutait les prescriptions brutales de son père, qui s'obstinait à calmer quand il fallait, au contraire, exciter, précipiter vers la vie bruyante, aimante. Louis, qui avait été épouvanté tout d'abord, avait fini par sentir que les veines de la malade se pacifiaient peu à peu, et cette journée de causerie intime avait rendu à une sérénité parfaite cette fiévreuse jeune femme qu'il eût condamnée sur une première et superficielle auscultation.

L'habile docteur n'avait pas prévu ce résultat. Quand il défiait les investigations de ses collègues de Paris, il s'en tenait aux effets apparents et à la logique usuelle de son traitement. Pouvait-il croire qu'une intuition merveilleuse, qu'une sorte de révélation, livrerait tout à coup à son propre fils des secrets si invisibles ? Il se croyait plus que suffisamment en mesure à l'égard des tâtements du poulx ; mais il n'avait pu se prémunir contre les confidences, contre les affinités intellectuelles. Par un de ces jeux éclatants de la Providence qui confondent l'orgueil humain, il avait déployé le génie le plus complet à cacher les traces de son œuvre, et il suffisait de quelques heures de tête-à-tête entre ces deux enfants pour qu'il fût soupçonné d'erreur, d'ignorance et d'entêtement ; car Louis sentait se formuler en lui cette accusation : le prestige paternel diminuait en lui laissant un vide. Il ne prévoyait pas seulement un désaccord, mais une lutte sérieuse. Hélas ! il ignorait pourtant jusqu'à quel point il devrait pousser l'héroïsme de l'insubordination.

A six heures, le docteur ouvrit la porte du salon. Louis et Olympe étaient rentrés. Le jeune médecin avait l'œil rempli des clartés que la conviction et le dévouement allumaient dans son cœur. M^{me} de Fouchy, un peu moins pâle, était étendue dans son fauteuil et se reposait avec un sourire. Le vieillard comprit ce qui s'était passé ; mais rien de son effroyable colère ne parut au dehors. Il fut un peu plus ironique : voilà tout. On se mit à table, et la première partie du dîner fut silencieuse.

Louis remarqua que, sur les ordonnances rigoureuses de son père, on ne laissait à la disposition de la comtesse que les eaux, gommées, que toutes les fadeurs des régimes antiphlogistiques. Sans vouloir entrer ouvertement en lutte avec le docteur, surtout en présence d'Olympe, le jeune homme s'efforça d'écarter, de détourner ces breuvages odieux, et remuant les montagnes que la timidité entassait sur son esprit, il voulut distraire la malade, et se mit tout à coup à parler, à raconter sa vie, ses études, ses plaisirs. Le père Céret n'était pas dupe. Il voyait son fils verser furtivement du vin dans le verre de la comtesse avec le tressaillement d'un criminel qui verse le poison. Il assistait aux manœuvres qui devaient faire arriver dans l'assiette toujours vide quelque morceau un peu substantiel. Louis faisait, en règle, le siège de la diète si rigoureusement prescrite, et Olympe l'écoutait avec ravissement et enfreignait, sans y songer, toutes les lois qui la tenaient asservie depuis si longtemps.

Le vieux Céret avait peur d'éclater ; il redoutait sa colère. Quand il fut bien sûr de l'accent de sa voix et de l'impassibilité de son visage, il jugea à propos de ne plus paraître dupe.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il, on boit ! on mange ! Bon appétit, madame ; je suis votre serviteur, si c'est ainsi qu'on respecte mes ordonnances !

Olympe rougit, et, repoussant vivement son assiette et son verre :

— Je vous demande bien pardon, docteur, c'était par oubli. Je ne le ferai plus.

Et, de ses beaux yeux alanguis, elle demandait grâce pour cet effort involontaire vers la vie et la santé.

— C'est monsieur mon fils qui a fait cette belle équipée ! Voilà la science nouvelle : boire ! manger ! Toujours, quand même ! Oh ! les matérialistes !

Le reproche était plaisant.

Le père Céret continua :

— Je pardonne pour aujourd'hui, et je fermerai les yeux pendant que vous achèverez de croquer toutes ces folies que Louis a eu l'imprudence d'amonceler. — Olympe allait découper une imperceptible aiguillette de volaille ; — mais si, demain, on souffre, on se plaint, j'aurai le droit de gronder tout à mon aise ; et j'y tiens, entendez-vous ? — J'accepte la responsabilité de mes actes, dit avec gaîté Louis Céret ; je réponds démon traitement, et si demain madame est souffrante, c'est moi qu'on soignera.

— Ah ! ah ! tu te moques de ton père ? reprit le docteur en fouettant de son regard le plus rapide et le plus railleur le visage souriant de son fils. A votre tour, madame, je vous félicite. Vous lui avez donc bien dit du mal de moi pendant cette longue consultation ?

— Allons, docteur, ne vous fâchez pas. J'ai été imprudente ; mais, si vous ne m'en voulez pas beaucoup, je n'aurai pas de repentir, car il me semble, en vérité, que je suis mieux, plus vaillante ; notre promenade m'a mise en appétit. Et puis, je n'étais plus seule ; et c'est si bon de retrouver un ami !

— Je le savais bien ! s'écria Louis, fier et rayonnant.

— Que savais-tu ? interrompit le docteur qui luttait contre l'envahissement de sa fureur.

— Je savais, mon père, répondit Louis, qui se sentait devenir habile et dissimulé, que l'effet de vos soins éclairés serait d'amener M^{me} la comtesse à cet état de calme et de repos que nous admirons ce soir. La belle journée

que nous avons passée est votre ouvrage, et c'est par modestie que vous n'osez avouer votre succès.

— Ah ! c'est là tout ce que tu savais ? répliqua le vieillard qui tambourinait fiévreusement sur son assiette ; très-bien avisé, mon garçon.

— Oui, je devine souvent beaucoup de choses.

— Ah bah ! Qu'aurais tu donc deviné encore ?

— Mais, par exemple, que notre controverse peut fatiguer madame.

— Oh ! oh ! quel docteur tu fais, tu supposes une controverse. Est-ce que tu crois, par hasard, que j'ai vieilli dans le métier pour en venir sur mes vieux jours à défendre mon front chauve contre la vanité de tes grands cheveux noirs ? Tu n'es pas encore sevré de la science, et tu as du lait plein les lèvres. Va téter, mon garçon !

— Mon vieil ami, dit avec une inflexion de voix caressante la comtesse, qui prenait plaisir à ce débat engagé sur sa santé, je ne sais pas si M. Louis est un savant et s'il a besoin de retourner en nourrice à Paris ; mais ce que je sais, c'est qu'il est digne de vous et qu'il aura votre gravité, votre pénétration. Acceptez-le pour complice de vos mauvais traitements à mon égard, et, s'il faut lui donner le baptême à ce jeune nourrisson de la Faculté, eh bien ! je serai sa marraine.

— C'est cela, repartit avec une gaîté nerveuse le vieux médecin, qui mordait son fils de ses regards les plus féroces, voici les fonts baptismaux, et le vin de Bordeaux sera l'eau lustrale. Courbe la tête, Sicambre.

— Docteur ! docteur ! vous êtes un sacrilège, murmura Olympe.

— Faut-il brûler les ordonnances que j'ai rêvées, et réhabiliter celles que je voudrais brûler ? demanda, en souriant avec effort, Louis Céret qui se sentait devenir triste.

— Voyez-vous le Clovis ! le conquérant ! fit le docteur qui se montrait d'une hilarité extrême et qui accompagnait chaque bouffonnerie d'un grand geste et d'un grand éclat.

La conversation continua quelque temps ainsi, railleuse, mais provocante. Louis se sentait alarmé de la lutte qu'il prévoyait contre la routine paternelle ; mais il avait une foi trop héroïque pour ne pas se roidir et s'exciter au combat. Il répétait tout bas les plus solennelles formules et s'armait en secret de toute sa loyauté. Cependant, il riait, se permettait des plaisanteries dont il eût eu pitié en toute autre circonstance, et mettait au dehors autant de joie et d'entrain qu'il éprouvait d'angoisse, intérieure.

Le père Céret était dans la plus violente et tout à la fois dans la plus froide exaspération. Tous ses calculs étaient en déroute, toutes les menées si habiles, si impénétrables de son génie étaient stérilisées par son fils. Convertir Louis à sa prétendue doctrine ; lui persuader que le régime imposé à M^{me} de Fouchy était conseillé par la raison et l'expérience ; détourner ce jeune médecin spiritualiste de ses fatales intuitions, c'était difficile ; s'en tirer par l'autorité, par la rudesse, c'était scabreux. Le père sentait dans son fils une fermeté qui pouvait devenir de la révolte. Il se savait tendrement aimé, mais il se savait soupçonné, questionné, interrogé, et il rugissait au dedans de ces étreintes délicates qu'il n'osait briser et qu'il lui fallait habilement délier. Quant à Olympe, elle faisait un beau songe. La pauvre jeune femme croyait à la vie ; elle avait gardé dans son front et dans sa poitrine un peu du soleil aspiré pendant la journée, et sans se rendre compte de l'influence subie, elle redevenait jeune et souriante en face de ce jeune homme qui lui souriait. La santé lui avait fait presque peur jusque-là, entrevue dans les ordonnances rigides et dans les yeux caves du docteur. Elle lui semblait maintenant engageante et jolie. Ce n'était plus ce spectre blême, aux longs vêtements, qui la promenait silencieusement dans les allées du parc ; c'était une troupe joyeuse et folâtre de gais chérubins, pétrissant des roses, qui l'entraînait sous de frais ombrages à des fiançailles avec le bonheur. Aussi était-ce dans tout l'épanouissement de la reconnaissance qu'elle se reposait, laissant venir à ses lèvres pâles ces rayons d'espoir que les murmures du docteur ternissaient bien par intervalles, mais qui reparaissaient toujours de par l'autorité de la jeunesse et d'un ardent désir de résurrection.

La soirée ne se prolongea pas après le dîner. Chacun avait besoin de se retrouver seul, M^{me} de Fouchy pour se reposer du premier accablement de l'espoir, Louis pour penser à sa cliente, le père Céret pour ruminer de nouveaux plans. Mais avant de laisser partir ses hôtes, M^{me} de Fouchy leur tendit ses deux mains, l'une au père, l'autre au fils.

— Au revoir, messieurs, leur dit-elle, vous reviendrez demain tous les deux. Vous savez, M. Louis, que le château a une assez belle bibliothèque ; ne craignez pas d'en remuer la poussière.

— C'est cela ! qu'il s'installe ici, interrompit brutalement le docteur ; et que dira-t-on dans le pays ?

Olympe ne rougit pas à cette grossière boutade.

— Quant à vous, mon vieil ami, reprit-elle, si vous me boudez, si vous m’abandonnez, je jette au feu vos ordonnances et je brise vos fioles.

— Faites cela, repartit le docteur en la menaçant comiquement de sa canne, et je vous abandonne aux soins de ce carabin.

Une pensée de provocation malicieuse traversa furtivement l’esprit d’Olympe.

— J’ai bien envie de vous mettre au défi !

— Vous auriez tort, madame, dit gravement Louis Céret, qui ne voulait pas que, même en plaisantant, l’infailibilité de son père, plus que contestable pour lui, fût mise en doute par les étrangers.

— Et pourquoi aurais-je tort ?

— Parce que je ne sais pas encore guérir, moi, madame. Je ne sais qu’apprendre et étudier.

— Bien dit ! mon garçon, fit le père Céret, qui jugea cette réponse bonne à couvrir la retraite.

On se sépara donc sur ce mot, et Olympe reçut la promesse d’une double visite pour le lendemain.

Louis et son père descendirent silencieusement au village. Pas une parole ne fut échangée. Le jeune homme regardait les étoiles et paraissait absorbé dans leur contemplation. Le docteur sifflait en frappant de son bâton les cailloux de la route. Avant de rentrer, Louis, qui avait été tenté plusieurs fois de se trahir, se hasarda à dire :

— Êtes-vous bien certain, mon père, que M^{me} de Fouchy ait un anévrisme ?

Le vieux Céret, qui attendait cette question, haussa les épaules et regarda son fils en croisant ses deux mains sur sa canne :

— Et toi, que penses-tu ? savant docteur !

— Moi, je crois, mon père, que la comtesse est seulement malade d’ennui et de jeunesse inutile.

— Ainsi, je suis un âne !

— Oh ! mon père ! vous ne jugez qu’avec la science, et vous ne voyez que les désordres apparents.

— Je vois ce qu’il faut voir, et tu n’es qu’un étourdi. Encore quelques journées comme celle-ci, et tu m’auras donné de la besogne.

— Ainsi, vous persisterez dans ce régime rigoureux, dans cette diète impitoyable ?

— J’y perdrais plutôt mon nom !

— Dieu m'est témoin, mon père, que je ne voudrais pas vous offenser ; mais pourquoi m'avoir donné les moyens de m'instruire et de juger, si vous n'opposez que le respect et l'obligation de l'obéissance k mes questions ?

— Tu as raison. J'ai fait là une belle sottise de te faire étudier !

— Je tâcherai pourtant que vous n'ayez pas lieu de vous en repentir.

— A ton aise ! mais ne t'avise pas d'aller contre mes ordonnances ! tu n'es pas venu ici en consultation. Dors, lis, promène-toi, et laisse-moi tranquille !

On était arrivé. Pour la première fois de leur vie, ces deux hommes, qui s'aimaient tendrement, se séparèrent sans s'embrasser, sans même se serrer la main.

Louis courut à sa chambre et passa une partie de la nuit dans une agitation extrême. Vers le matin, il s'endormit de fatigue sur deux larmes qu'avait bues son livre de médecine.

Le docteur fut d'une humeur terrible à son coucher ; il jura, blasphéma, et, tout en préparant cette potion quotidienne destinée à prévenir les incartades de son imagination, il dit à haute voix :

— Quelle idée ai-je eue de faire de Louis un médecin ! C'est égal, le pauvre enfant n'est pas trop bête, et je m'amuserais bien de ses Observations, si je n'en étais pas si furieux ! Le malheureux ! il va tout gâter !

V — To be or not to be.

Une lutte était imminente entre le père Céret et son fils. Elle commença dès le lendemain, non pas violente, audacieuse, mais sourde, cachée, précautionneuse ; le docteur, si réservé autrefois dans ses ordonnances, prenait un plaisir pédantesque à les formuler maintenant par écrit. Il avait bien soin de tout dire, de tout expliquer ; mais il persistait dans le régime, et les potions de digitale se multipliaient, bien loin de diminuer.

Louis subissait une horrible torture. Dans les premiers jours, il avait douté. Son affection filiale et l'habitude de soumission au jugement paternel lui interdisaient un examen que sa conscience réclamait d'autre part. Ses lectures augmentaient ses incertitudes. Il allait rendre visite à M^{me} de Fouchy et passait de longues heures à courir dans la campagne, interrogeant avec la fièvre de René cette impassible nature qui ne voulait pas lui donner

le secret de Dieu. Un point d'honneur sublime l'aiguillonnait nuit et jour. Empêcher son père de persister dans une erreur mortelle ; soustraire à l'illogisme d'un régime désastreux cette intéressante jeune femme ; sauver devant sa conscience solitaire la dignité de la science et la gloire de son père, c'était là sa tâche et son martyre. Personne, s'il triomphait, ne devait savoir son triomphe. C'était pour lui seul et pour Dieu qu'il avait cette ambition. Il se chanterait à lui seul, dans le secret le plus intime, le *Te Deum* de joie ; mais aussi il souffrirait seul, et porterait, pensait-il, un deuil éternel, s'il échouait.

Cœur naïf, savant heureux dans ses angoisses mêmes, médecin trop rare, il avait cette croyance précieuse qui pour l'artiste est la recherche de l'idéal. Combien d'hommes illustres parmi ses maîtres avaient cru à des erreurs qu'ils n'avaient point songé à rectifier ! Combien de praticiens sagaces avaient vu s'accomplir, par les soins de l'ignorance et de la sottise infatuée, des meurtres qu'ils n'avaient ni empêchés, ni dénoncés ! Indifférence monstrueuse, si elle tenait seulement à la vanité scientifique ! Mais ne dénonce-t-elle pas plutôt le doute universel ? Nul ne peut affirmer sur l'honneur qu'il a raison.

Le docteur *Tant-mieux* salue le docteur Tant-pis, sans le mépriser, ni le haïr, et ces deux confrères tuent ou sauvent au hasard, sans avoir dans leur système cette foi farouche et inquisitoriale qui est l'ivresse de la sincérité. Comme les procureurs et les avocats, ils vont dîner ensemble, le débat fini, assez indifférents pour le client qu'ils se sont renvoyé de la vie à la mort ; et, quelle que soit l'issue du procès, ils dorment sans mauvais rêves, ne se demandant jamais si le dénotaient pouvait être autrement. Une affaire enterrée, ils vont à une autre. Quelques-uns n'ont d'autre mission que de contrarier la nature et d'empêcher le hasard d'être aussi intelligent qu'il l'est parfois. O Molière ! tu en as ri jusqu'à en mourir ! nous n'en rions plus, nous, depuis que ces empiriques, un peu plus habiles, un peu plus instruits, mais aussi incertains, se font philosophes, et ne croient qu'à la matière, parce qu'ils ne voient qu'elle et qu'ils ne savent guérir qu'elle.

Louis Céret appartenait à cette phalange d'exception qui spiritualise la science de la chair. Il devait être un jour du petit nombre de ces médecins honorables qui font de leur état un art et non un métier, et qui touchent un malade avec l'hésitation loyale du sculpteur qui craint d'entamer d'un ciseau maladroit l'épiderme d'une statue parfaite. Il était préparé pour ces grandes découvertes dont nous attendons l'aurore, et qui révéleront un

monde immatériel à côté et au-dessus de ce monde épais que nous voyons et que nous heurtons. Intelligence religieuse, âme ouverte, à l'amour, Louis Céret eût été atteint de vertiges mystiques sans ses études sérieuses de physiologie. Mais il avait visité les cadavres humains avec la conviction d'une vie éternelle ; il avait appris les formules avec l'espérance de lutter contre le mal vaincu, mais non pas à jamais invincible ; et, lorsque les circonstances le mettaient en présence d'une malade jeune, privilégiée de toutes les grâces du cœur et de l'esprit ; lorsque, dans cette victime, il trouvait une amie d'enfance, on comprend la curiosité, le zèle fébrile de ses recherches. Mais non seulement il voulait la sauver ; ses instincts et ses notions acquises lui révélaient un adversaire dans l'homme qu'il eût dû prendre pour allié, et qui était précisément chargé de disputer cette santé débile à la mort. Il devait se défier, comme d'un ignorant aveugle et obstiné, de cet homme qu'il avait jusque-là si absolument aimé et écouté.

— Oh ! se disait-il parfois en crispant les poings dans ses cheveux, pourquoi ai-je étudié ? pourquoi ai-je grandi ? Ai-je tort ? ai-je raison ? Qui de nous deux tue cette pauvre femme ? Est-ce moi en éloignant ces breuvages affadissants qui l'énervent ? est-ce lui en empêchant ce réveil de la vie ? Ne pas pouvoir confier ce doute ! n'oser interroger !... et si mon père se trompe !... combien de fois ne s'est-il pas trompé ?

Louis en arrivait à voir dans son père le génie destructeur de la contrée. Avec sa délicatesse excessive, il poussait tout à l'extrême et se faisait un scrupule de passer auprès du cimetière, s'imaginant qu'il devait y voir trop de tombes fraîchement remuées.

Tous les jours il allait au château. Olympe l'accueillait avec une joie naïve, comme si elle eût compris ce qui se passait en lui. Elle semblait lui dire dans son accueil : — Je suis jeune comme vous ; au nom de vos vingt ans, protégez les miens. Guérissez moi, emportez-moi loin d'ici. — Et Louis, que cette grâce navrait et ravissait, usait de mille stratagèmes pour empêcher que la malade ne fût trop docile à son père. Il n'avait garde pourtant d'éveiller ses défiances. Son devoir de fils et son devoir de médecin lui inspiraient des subterfuges inouïs. Il arrivait toujours par hasard aux heures des potions et savait les remplacer par une lecture, par un récit. Il se cachait dans le parc pendant les visites de son père, et dès que celui-ci avait quitté le château, il entrait, sous le prétexte de veiller à l'exécution des ordonnances, et engageait de bonnes promenades, de longues causeries qui tuaient le temps, faisaient oublier la douleur et le remède.

Le docteur dévorait sa colère. Il était tenté d'interdire despotiquement la porte du château à son fils. Il se savait espionné, et souffrait, cet homme impassible, dans le seul point vulnérable de sa nature, dans son amour paternel. Taciturne, ironique, blessant dans ses moindres propos, il était aussi bien tenté de battre son fils que de l'embrasser ; mais, au milieu de ce trouble, il poursuivait son œuvre. Terrible comme la fatalité, il allait à son but d'un pas égal, et sa main n'hésitait jamais en déposant chaque soir dans la main de la comtesse la fiole qui avançait d'un jour l'échéance du billet souscrit par de Solignac. Comme Louis XI, qui priait sa bonne Vierge, il s'agenouillait, ce vieux mécréant, devant saint Million, et lui dévouait son crime, se trouvant assez justifié par l'énormité du gain.

— Quand j'aurai fini, marmottait le vieillard, Louis pourra dissenter tout à son aise, et je pourrai, ce cher enfant, lui donner la joie d'avoir raison.

Un jour, Louis arriva au château dans des pensées moins tristes. Il avait calculé que l'énergie delà résistance dans la nature en apparence si débile de la comtesse était suffisante pour triompher de l'incurable préjugé de son père. Puisque la comtesse n'avait pas succombé à ce régime outré de calmants, c'est qu'elle devait s'y habituer, et revenir à la vie, en dépit de l'ignorance de son médecin. A moins d'être le plus idiot des charlatans, le plus fou des empiriques, son père ne pouvait nier toujours l'évidence ; et un moment viendrait, bientôt peut-être, où le vieux Céret reconnaîtrait, tout le premier, l'imprudence de ses prescriptions. Ce fut sous l'action vivifiante de ce singulier espoir que Louis entra au château. La vue d'Olympe le terrifia.

Étendue dans son fauteuil, près de la fenêtre du salon, les mains pendantes, le front moite, les lèvres décolorées et entr'ouvertes, l'œil perdu dans de sinistres brouillards, elle lui sembla morte. Un repentir aigu entra comme un fer rouge dans la poitrine du jeune médecin. Il vint tomber aux genoux de la comtesse et lui prit les mains avec un geste de soumission ardente :

— Pardon ! pardon ! murmura-t-il tout bas.

Olympe tressaillit au contact de ce foyer de jeunesse et de dévouement.

— Ah ! c'est vous, lui dit-elle, monsieur Louis, et elle ne put continuer.

Louis sonna vivement, se fit apporter tous les cordiaux imaginables, et pendant une demi-heure déploya toute sa science pour ranimer ce corps charmant près de se glacer, pour rappeler cette âme qui, près de partir, essayait à voltiger sur les lèvres de la malade. Dans l'énergie qu'il mettait à

disputer cette victime touchante à la mort, il y avait autant de colère, de fureur sublime, que de pitié. Il s'en voulait comme d'un meurtre de la mollesse avec laquelle il avait lutté contre son père.

— Je suis un lâche, se disait-il chaque fois qu'il quittait le fauteuil d'Olympe. Qu'est-ce donc que la considération du respect et du bonheur de la famille, près du sentiment d'un devoir rempli ?

Et s'exaltant dans cette généreuse révolte, il courait chercher les fioles apportées les jours précédents par son père, les brisait, les dispersait, préparait lui-même chaque breuvage qu'il approchait ensuite en tremblant des lèvres de la comtesse. Enfin une rougeur rassurante monta aux lèvres de la malade. Le cœur prit un mouvement régulier, la crise touchait à son terme. Louis, naïvement agenouillé devant Olympe, épiait ce réveil avec angoisse.

— Sauvée ! sauvée ! dit-il avec une joie convulsive, quand il comprit qu'il avait, pour cette fois du moins, vaincu le mal.

Olympe l'entendit, ou plutôt le devina. Elle lui serra doucement la main, et le regardant avec une ineffable tendresse :

— Je savais bien, répondit-elle, que Dieu vous avait envoyé pour me sauver ; vous êtes l'ange de lumière que j'attendais.

Louis fit un geste pour commander le repos et le silence, et crut que M^{me} de Fouchy, à demi éveillée de cette menaçante torpeur, lui parlait sous le charme d'un rêve ou d'une hallucination. Quelques instants de contemplation suivirent ; moment intraduisible et dangereux ! Olympe regardait ce jeune homme si habile et si beau, dont la tête mélancolique rayonnait d'un immortel espoir. C'était lui qui dispersait les ombres glaciales dont elle s'était sentie accablée. C'était le messager de bonheur ; c'était l'ami d'enfance qui rapportait la jeunesse et la joie, enfuies avec lui du château. Jamais elle n'avait aussi bien compris le regard profond des yeux de Louis ; jamais elle n'avait lu si distinctement sa bonté, son courage et son génie dans son front découvert, dans ses lèvres correctes, dans toute l'harmonie de son visage. Quant au jeune médecin, il se croyait tout entier à sa mission ; il regardait Olympe avec le sentiment de possession jalouse d'un artiste qui ne veut pas qu'une main profane continue l'œuvre de son ciseau. Il se disait : ces joues pâles, c'est moi qui les ai rendues roses ; ce sourire, je l'ai allumé sur une lèvre éteinte ; toute cette grâce languissante est mon œuvre, m'appartient. Il n'avait jamais vu la muse de la Médecine ; il ne l'avait pas soupçonnée si belle, si tendre, et il se persuadait que Dieu

mettait ainsi au début de sa carrière une amie divine pour le consacrer plus particulièrement. Pauvres superstitieux ! Ces deux enfants ne se doutaient pas ni ne se défiaient de l'amour, et pourtant l'un, dans sa pitié, eût naïvement serré sur son cœur et sous ses lèvres, s'il l'eût osé, cette cliente adorable, et l'autre, dans sa reconnaissance, se fût jetée, sur un mot, dans les bras de cet ami céleste, auquel elle adressait intérieurement, par un touchant blasphème, les actions de grâces qui ne sont dues qu'à Dieu.

Cette double extase fut interrompue par le tintement de la pendule.

— Le docteur va venir, dit en souriant, avec des lumières sur les lèvres, la convalescente attendrie. Comme il vous remerciera de l'avoir si bien remplacé !

Louis tressaillit ; mais il avait son armure de diamant et l'épée flamboyante. Il dissimula, et, à la pensée de la lutte prochaine, répondit par un sourire fier au sourire reconnaissant de la malade. Puis, sous prétexte d'aller au-devant de son père, il sortit du salon.

Il était temps. Le vieux Céret sonnait en chantonnant à la grille quand Louis posa son pied sur la première marche du perron. Le docteur, en apercevant son fils, lui cria :

— Allons, mon ami Pierrot, ouvre-moi la porte... pour l'amour de la Faculté !

Louis, grave et pâle, alla ouvrir la grille, et posant la main sur le bras du docteur qui se dirigeait vers le château :

— Vous plairait-il, mon père, de m'entendre deux minutes ?

— Trois, si tu veux, mais pas davantage, car je suis pressé.

On fit quelques pas vers une contre-allée couverte qui conduisait à une fontaine.

— Mon père, reprit d'une voix un peu étranglée Louis Céret qui s'efforçait de dominer son émotion, persistez-vous à croire que M^{me} de Fouchy soit atteinte d'un anévrisme ?

— Encore !... Ah ça ! tu n'en démords pas ?

— C'est que je crois que vous vous trompez, mon père, et il est de mon devoir de vous en avertir.

— Il est de ton devoir de te taire et de me laisser tranquille. Je sais ce que je fais ; mais j'avoue que je ne l'ai pas toujours su ; le jour, par exemple, où je te laissais à Paris pour étudier la médecine.

— Ce jour-là, vous fûtes bien inspiré. Ce que je sais est peu de chose sans doute ; mais ces études m'ont révélé l'importance des fonctions

auxquelles j'aspire et la responsabilité qu'un médecin assume devant Dieu et devant l'humanité.

— Et tu crois que j'ai péché envers Dieu et envers mes clients ?

— Je suis certain, mon père, que, dans votre zèle pour une malade que vous aimez, vous vous êtes exagéré le mal, ce qui a amené l'exagération du traitement.

— Ouais ! tu ne dores pas la pilule !... à ce compte je suis un ignorant !

— Tout le monde est faillible, murmura Louis, que la colère croissante de son père intimidait un peu sans le désarmer.

— Eh bien ! tu sauras que je ne le suis pas, moi ! reprit le vieux médecin avec énergie ; je vois ce qu'il faut voir, et je suis de moitié dans les secrets du destin.

— Ainsi, mon père, c'est bien, selon vous, une hypertrophie du cœur que vous combattez ; ainsi, c'est bien pour réduire cet excès de la vie que vous prescrivez ce régime si sévère et si absolu, que Valsalva lui-même n'eût osé le pousser à ces limites.

— Ah ! c'est bien décidément un examen que tu me fais subir, dit ironiquement le vieux médecin, soit ; écoute donc, collègue, et dissertons, puisque tu es en veine de pédantisme. J'imagine que tu n'as pas été sans trouver, un prétexte pour glisser ta main sur la poitrine de la comtesse ; n'as-tu pas senti alors, pauvre idiot, une pulsation violente ? Ta main de carabin n'a-t-elle pas été ébranlée par un choc énergétique ? Or, trouve-moi un autre moyen d'avoir raison de cette turbulence que par des saignées, une diète vigoureuse, de la glace, une immobilité complète, une quiétude de marbre ? Ai-je, eu tort de prescrire de la digitale à doses croissantes, au point de forcer ce cœur indomptable à ne plus battre que trente ou quarante fois par minute ? Mais ce n'est pas tout, j'apporte aujourd'hui, pour surcroît, quelques grains d'opium, et tu verras si cette organisation nerveuse ne finira pas par se calmer !

— Mon père, pourquoi vous arrêter obstinément à ces symptômes extérieurs ? Si le cœur bondit ainsi sous la main, n'est-ce pas comme dans toutes les maladies d'affaiblissement, dans l'anémie, la chlorose ? Ne bat-il pas si fort, ce pauvre cœur, que vous haïssez trop, pour envoyer plus souvent aux organes qui l'attendent une colonne sanguine capable de les vivifier ? Cette palpitation est nerveuse ; il n'y a pas là de lésion. Quand on approche l'oreille, on ne perçoit aucun de ces bruits de scie, de râpe, qui sont le propre d'un rétrécissement fatal des orifices. On ne sent qu'un

souffle, sans cri, indice de l'appauvrissement du sang. Je fais le pédant, dites-vous, mon père ? Soit ! Je veux vous convaincre par la raison, sinon parla foi. Les artères carotides ne nous révèlent-elles pas aussi ce bruit de souffle, conséquence d'une chlorose, et non d'un anévrisme actif ? Est-ce que le pouls est irrégulier, intermittent ? est-ce qu'il révèle un obstacle dans la circulation ? est-ce que les poumons sont engorgés comme dans les lésions profondes du cœur ? Continuez votre régime, mon père, et vous continuerez à développer une maladie qu'un traitement contraire doit dissiper en peu de jours !

Le père Céret écoutait Louis avec une attention railleuse. Il y avait à la fois une profonde malice et une sorte de contentement paternel dans ses yeux. Il était fier de cette jactance de son héritier ; et il était pourtant courroucé encore plus qu'alarmé de cette sagacité opiniâtre qui tenait à le convaincre d'ignorance. Et puis, quelque raison secrète qu'il eût d'éviter tout examen approfondi de son traitement, il était trop médecin pour ne pas succomber un peu à la tentation de discuter. Aussi, loin d'esquiver la dispute, se plut-il, à la continuer.

— Voilà bien, s'écria-t-il, le fruit des nouvelles sectes ! on veut voir au delà de l'apparence visible, et plus une chose nous frappe manifestement les yeux, moins nous voulons y croire ! J'ai dit et je maintiens que les antiphlogistiques, le lait coupé, les eaux gommées, les saignées et la merveilleuse digitale ne sont pas trop puissants pour combattre cette exagération du cœur. Ah ! tu doutes de l'anévrisme ?

— Je ne doute pas, mon père, répliqua le fils avec animation, que vous ne parveniez par ce système à causer la maladie que vous prétendez guérir. Il y a là une douleur simplement nerveuse. Vous en ferez une douleur anévrismale. Vous avez raison trop tôt ; voilà tout.

— Ah ça ! tu me prends pour un frater de village ?

— Non, mon père, j'ai foi dans votre science ; mais je redoute la doctrine. Ne discutons plus, et entrons. J'ai trouvé M^{me} de Fouchy dans un état qui vous eût épouvanté. J'ai osé violer vos consignes, et des cordiaux lui ont rendu...

— Qu'as-tu fait, malheureux ? s'écria le docteur, dont la figure devint d'une blancheur sinistre et qui ne pouvait plus se contenir.

— J'ai fait mon devoir.

— Ton devoir est de m'obéir et de me respecter !

— Mon devoir est de sauver ceux qui sont en danger de mort !

— Le danger ? c'est toi qui l'appelles. La comtesse est perdue. Elle doit mourir d'un anévrisme... elle en mourra !

Le père Céret, exaspéré, formidable, n'était plus maître de lui. La contradiction, la honte de passer pour un ignorant aux yeux du seul témoin qu'il tânt à satisfaire, amenaient involontairement son secret sur ses lèvres. Il allait tout avouer, aimant mieux faire peur que pitié.

La contenance de son fils le calma tout à coup. Louis, qui ne comprenait plus rien à un pareil entêtement scientifique, se sentait étreint, garrotté par un vague et étrange soupçon. Il contemplait ce vieillard qu'il avait aimé jusque-là d'une si pieuse, d'une si étroite affection, et il touchait, sans le voir, une sorte de spectre entre son père et lui. Le regard sûr et résolu du docteur l'épouvantait. Il y avait plus que du fanatisme dans cette colère, et les arguments du vieux Céret étaient trop évidemment fragiles pour suffire à ce savant praticien. Louis eut peur de ce qu'il éprouva. Le sang s'accumulant au cœur, il pâlit, chancela et faillit s'évanouir.

Le père Céret comprit et se sentit encore humain au frisson qui lui courut des pieds à la tête. Cet impie, ébranlé pour la première fois, eut une vague idée de Dieu et de la conscience en se sentant soupçonné par le seul être qu'il aimât au monde...

— Louis, mon enfant, qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il.

— Rien, rien, mon père, reprit Louis en reculant, comme s'il eût craint de toucher la main tendue vers lui.

— Pauvre enfant ! tu n'es pas solide dans la discussion, dit le vieux médecin en essayant de rire. Tu n'as pas vu que je m'amusais de toi et que j'essayais ta jeune logique.

Louis, au lieu de répondre, laissa, pendant une seconde, son regard peser sur les yeux de son père. Céret rougit comme un écolier pris en faute. Cet homme, si maître de lui devant des témoins ordinaires, si impudent devant Solignac, se sentait exposé et vulnérable devant son fils. Le reflet de cette loyauté l'éclairait fatalement à ses endroits obscurs ; c'était la seule occasion qui pût mettre en jeu ce qui lui restait de cœur. Il était mal à l'aise et ne trouvait pas de raillerie pour cacher son embarras. Il fit un mouvement pour se diriger vers le château.

— N'y allez pas ! n'y allez pas ! s'écria Louis presque malgré lui.

Le père Céret fronça le sourcil et se mordit la lèvre. Sa maladresse n'était pas réparée. Il avait désormais un juge à son côté.

— Tu as trop d'amour-propre, mon garçon, dit-il avec un singulier sourire ; tu crains que je n'aïlle aujourd'hui sur tes brisées. A ton aise ! Je serai bon confrère. M^{me} de Fouchy va bien, c'est l'essentiel ; rentrons chez nous.

Et plaçant avec un peu de violence le bras de son fils sous le sien, il l'entraîna chancelant et trébuchant jusqu'à la maison. A peine arrivé, Louis se dégagea avec un empressement qui trahissait de l'horreur.

— Tu as de la fièvre, mon bon Louis ; je ne veux pas que tu ailles te coucher seul, dit le vieux Céret avec une voix pateline. Je vais te conduire.

Et il alla lui-même déshabiller et coucher son fils, qui se laissait faire et qui semblait ne plus vivre. Toute la journée, toute la soirée, une partie de la nuit, il le veilla ; Louis eut du délire : le docteur hochait la tête ; mais, vers minuit, il tâta le pouls et le front.

— Ce ne sera rien, murmura-t-il, la crise est passée ; et il descendit se coucher. Dès qu'il se "trouva seul, il eut honte de sa faiblesse :

— J'aurais peut-être bien fait de ne rien ménager, se dit-il ; mais ce diable d'enfant, avec ses yeux de femme, m'a tout bouleversé. Il n'y a pas de temps à perdre !

Quelques instants après, il éteignait sa lumière, en remarquant, avec un à-propos philosophique, qu'il était bien fâcheux qu'on ne pût souffler sur l'existence humaine comme on souffle une chandelle !

VI — L'antidote.

Qu'on ne s'étonne pas de l'irrésistible entraînement de Louis vers un soupçon effroyable. Depuis son retour, le jeune médecin avait tant de fois interrogé la maladie de M^{me} de Fouchy, il était arrivé à cet égard à une si complète, à une si invisible conviction, qu'il ne lui restait plus que l'alternative de supposer son père fou ou criminel. Or, jamais la raison cynique du vieux Céret n'avait été plus alerte, plus vive, et par un phénomène psychologique qui plaira aux âmes passionnées, Louis, consterné du matérialisme profond, de l'insensibilité cruelle de son père, le croyait volontiers exposé à toutes les déchéances morales. Pour ce chirurgien extatique le juste et le bon étaient bien près de ne plus exister en dehors de l'idéal. La colère du vieux Céret, son attitude et je ne sais aussi quelle révélation intérieure, le mirent sur la voie ; mais, dès qu'il eut posé le

pied sur ce calvaire, le pauvre enfant recula, et des doutes déchirants vinrent l'assaillir. Ce n'était plus assez de discuter l'autorité scientifique de son père ; il lui fallait encore voir dans ce seul ami, un criminel, un traître à toute justice, à toute moralité ! Quelle chute ! quelle plaie inguérissable ! Mais, dès qu'il cherchait les raisons de ce crime, Louis se perdait en conjectures.

Le lendemain de la scène du parc, quand il s'éveilla après une nuit de fièvre, il eut un instant l'illusion qu'il avait rêvé. Il songea à aller demander pardon de ce soupçon parricide ; mais cette tromperie de son propre cœur se dissipa vite, et la réalité avec ses angoisses, ses luttes, le saisit avec plus de violence que la veille. Que faire ? Intimider son père et le forcer à reculer, ce fut sa première pensée. Il y avait dans ce parti un héroïsme qui le tentait.

— Il n'osera pas, quand il saura que je sais tout, se disait-il en s'habillant. Il méprise le monde, mais il ne voudrait pas être méprisé par moi.

Ce fut donc avec la pâleur d'une résolution sublime qu'il descendit vers son père, au moment où celui-ci se disposait à monter en carriole pour sa tournée quotidienne.

— Je voudrais vous parler, monsieur, lui dit-il avec solennité.

— Nous allons donc recommencer les dissertations médicales ? fit le docteur en ricanant.

Louis ne répondit pas. Il suivit son père dans son cabinet en se disant intérieurement que la tâche était bien lourde et qu'il n'aurait jamais la force de dominer cet inflexible vieillard. Toutefois, dès qu'ils furent seuls :

— Monsieur, lui dit-il, il s'est passé entre nous des faits que je ne veux pas juger, mais qui m'imposent un devoir sérieux. Nous différons d'avis sur une question de vie ou de mort. Trouvez bon que, pour me recueillir librement, je quitte cette maison. J'aurais voulu vous convaincre, je n'ai pu le faire ; il me reste à vous sauver, en sauvant M^{me} de Fouchy. Votre science l'a condamnée (et Louis appuya sur ce mot), ma conscience veut la délivrer. Ne soyez donc pas étonné de me trouver sur votre route !

— De quoi te mêles-tu ? qui t'a donné cette mission ? Je t'ai prouvé que mon régime...

— Tenez, mon père, ne recommençons pas la lutte d'hier, elle pourrait nous trahir tous les deux !

— Qu'entends-tu par là ?

— Que j'ai mes secrets comme vous avez les vôtres et qu'il nous faut souhaiter de ne pas les échanger.

— Ainsi, tu vas entrer ouvertement en guerre contre moi ?... Va ! laisse-moi faire ; retourne à Paris, ne cherche pas à savoir ce qu'un homme qui t'aime et veut ton bonheur peut rêver ou entreprendre pour toi !

— Ne me parlez pas de votre affection pour moi, mon père, et faisons une trêve dans notre vie. Soyons pour quelque temps des étrangers, ou mieux, comme vous l'avez dit en raillant, des confrères, Le jour de ma victoire, je viendrai vous demander, à genoux, l'amitié, la tendresse dont j'ai besoin. Jusque-là, pardonnez-moi de placer mon devoir au-dessus de ma soumission.

Louis étouffait en parlant ainsi ; le vieux Céret le regardait avec un mélange de dépit et d'admiration attendrie. Cet homme effroyable se sentait fier d'un adversaire si noble, si pur, si touchant, et il s'en voulait du quart d'heure de faiblesse qui l'avait mis aux prises avec son enfant.

— Si ta révolte n'était pas un parricide, je t'embrasserais, de grand cœur, mon pauvre, fou, reprit le père Céret, car tu es vraiment beau avec tes petites rébellions ! mais c'est assez d'enfantillages ! Je suis ton père, ton maître, ton chef ; mets-toi au pas, si tu veux me suivre, on bien déserte, retourne à l'école.

— Oh ! ma mère, ma mère ! s'écria Louis en étouffant un sanglot.

— Il ne s'agit pas de ta mère, mais de ton père, que tu veux rendre la fable du pays... Je ne sais quelles idées tu t'es fourrées en tête : il ne fait pas bon plaisanter avec toi ; aussi, je parle désormais sérieusement. Je réponds de mes malades à leurs familles et à ma conscience. Tu n'es pas l'une, tu n'es pas de l'autre ; respecte donc ce que tu ignores et prends patience.

— Mais si je n'attends pas ! si, en horreur à moi-même, je punis en moi le fils d'un si je me tue !...

— Eh bien ! tu auras prouvé que la médecine a ses meurtres volontaires ; mais tu n'auras pas démontré que j'ai eu tort de soigner un anévrisme dans M^{me} de Fouchy. Insensé ! as-tu la prétention de connaître le dernier mot delà science ? Qui t'a dit que je m'étais trompé ? De quel droit, écolier d'hier, viens-tu me juger ? Allons, conscrit, laisse faire ton général.

— Oh ! ne parlez pas de la science !...

— Je n'ai pas le temps de causer, mon garçon.... à ce soir, s'il te plaît de renouer l'entretien !

— Où allez-vous, mon père ?

— Chez mes malades, et je reviendrai par le château.

— Vous m'y trouverez !

— Je te le défends. Avec ta mine de cholérique tu ferais peur à la comtesse. Si on te laissait faire, tu ruinerais ma clientèle.

— Écoutez, mon père, reprit Louis, qui perdait ses forces et sa résolution, je ne vous demande plus qu'une grâce. Accordez-moi cette seule journée... une trêve d'un jour. Ne mettez pas le pied au château : un jour, un seul jour de répit. Je réfléchirai... je serai sans doute plus raisonnable ce soir.

— Tu y tiens donc bien ! Allons, je suis trop faible ! je n'irai pas au château.

— Vous me le jurez ?

— Ah ça ! tu te défies de moi ?

Et le père Céret, en parlant ainsi, affectait une pose d'une majesté grotesque et sinistre.

— Non, je vous crois et je vous remercie, dit Louis avec accablement.

Le père Céret tourna sur ses talons. Quelques instants après, la carriole sortait de la cour, et le vieux médecin, en passant devant les fenêtres de son cabinet, se penchait pour apercevoir son fils et lui envoyer un petit salut amical.

Quand Louis se trouva seul, il regarda avec horreur les murs de cette maison qu'il avait tant aimée, tant de fois bénie dans ses souvenirs. Tous ces objets familiers, ces meubles, vieux amis de sa jeunesse, participaient au crime de son père et s'étaient déshonorés aussi : un dégoût profond le saisit. Cette menace de suicide qu'il avait jetée, comme argument, dans la discussion, se représenta à son esprit avec une séduction importune. Mourir ! ce serait reporter pure à Dieu et à sa mère une tendresse qu'il sentait près de blasphémer. Mourir ! c'était fuir, en ne le maudissant pas, ce vieillard qu'il avait trop saintement respecté. Mourir ! c'était garder tout ce qui lui restait d'illusions ; c'était ensevelir chaste et inviolée cette muse du savoir qui lui avait promis de si grandes, de si nobles joies ! c'était échapper à la honte ! C'était peut-être aussi empêcher le crime ! Le docteur aimait son fils ; ne se sentirait-il pas puni et divinement frappé par cette mort ? Conserverait-il bien l'atroce courage de son forfait ? Hélas ! le fils connaissait son père. Cet homme froid comme le métal, exact comme un chiffre, n'avait pas cédé à un entraînement. Il n'était ni joueur, ni débauché, et ce n'était pas une ivresse qui lui avait inspiré ce délire glacé. Louis mort, il enjamberait ce cadavre pour atteindre son but. Le suicide, en devenant inutile, restait une lâcheté. C'était abandonner Olympe pour, se soustraire aux douleurs de la lutte. Non, il fallait vivre, refouler ses larmes, se faire

stoïque, impitoyable aussi, et aller franchement contre cet abominable projet. Mais c'était dans l'exécution que toutes les impossibilités semblaient accumulées.

— Oh ! se disait Louis, avec une sainte fureur, ne pouvoir ni mourir, ni tuer ! être désarmé, et ne pas oser souhaiter des armes ! Je suis comme un confesseur garrotté dans le secret de la confession. Complice, si je me tais ; impie et sacrilège envers mon père, si je parle ! Qui me dira si je serais un monstre ou un héros de sacrifier l'amour filial à l'humanité et de sauver une créature étrangère en livrant mon père !

Louis ne pouvait tenir à la maison. Il sortit ; mais où aller ? Il apercevait de loin les arbres du parc qui formaient le fond du paysage : c'était là qu'il aurait voulu courir, s'établissant à la porte du château, gardant cette prison dont l'innocente victime pensait à lui peut-être et s'étonnait de son absence. La cloche du village se fit entendre : on sonnait la messe. Louis tressaillit : cette voix l'appelait. A Paris, il avait subi cette indifférence religieuse qui est la loi universelle ; il y avait bien longtemps qu'il ne s'était agenouillé et qu'il ne s'était interrogé sur les débris de ses premières croyances de chrétien. Mais cette cloche vibrait tout à coup, comme un conseil, comme une exhortation suprême et désolée. Louis se sentit une foi ardente et monta vers l'église. Il se rappela sur le seuil qu'il n'était point entré dans cette mesure, verdie par l'humidité, depuis la mort de sa mère. Il se souvint des pleurs avec lesquels il avait franchi les marches ; il voyait encore le cercueil porté et secoué de temps en temps par les fossoyeurs fatigués ; il regrettait le désespoir de ce jour-là, et peut-être eût-il mieux aimé suivre encore un convoi. L'église était presque déserte. Quelques vieilles femmes traînaient leurs sabots sur les dalles disjointes. Le curé montait à l'autel et murmurait l'*Introït* ; la voix fêlée d'un sacristain répondait. Louis envia les fonctions de cet humble acolyte. Il eût voulu participer à l'office, le dire lui-même. Il était jaloux de ce vieux prêtre, calme, paisible, qui préparait le calice et allait briser l'hostie. Il eût voulu sentir sur ses lèvres ce pain divin ; il avait besoin d'avoir Dieu en lui. Tombant à deux genoux derrière un pilier, il dégonfla son cœur, et pria longuement, ne sachant que répéter, en cherchant parfois le mot, les oraisons que sa mère lui avait apprises. Des distractions lugubres venaient l'assaillir. Chaque fois qu'un faible rayon de soleil, se glissant dans la nef, annonçait qu'on ouvrait la porte, il se retournait avec effroi, croyant voir entrer une bière et entendre psalmodier le chant des morts. Il se demandait si, par un miracle de magnétisme filial, il ne pourrait

pas attirer là, à côté de lui, sur une pierre humide, son vieux père repentant et priant. Quand la messe fut dite, le prêtre entra dans la sacristie. Louis fut tenté de courir à lui et de lui demander à être entendu en confession ; mais un scrupule le cloua à sa place. Irait-il livrer à un autre, même sous la garantie d'une inviolable discrétion, ce secret horrible qui ne lui appartenait pas ? Il fallait garder ce cilice pour lui seul ; essayer de le soulever des épaules, c'était trahir son père.

Louis, nous l'avons dit, était enclin aux ardeurs mystiques. Ses façons d'apprendre et de sentir le portaient vers l'héroïsme de l'esprit. L'émotion qui l'avait conduit dans l'église, en exaltant encore ces penchants, l'amena à une-incroyable hauteur de pensées. Il resta près d'une heure dans une méditation béate, souffrant et élevant à Dieu cet holocauste de larmes et de douleurs poignantes, et se sentant, malgré tout, glorieux de souffrir ainsi. Cette église froide et nue comme une tombe échauffait la vie de son âme, et il s'élançait par delà ces voûtes craquelées dans ce ciel légendaire où des légions venaient le recueillir, l'encourager, le récompenser. Ce juste de vingt ans subissait sa passion, et, du haut de son calvaire, il savourait les âpres joies du sacrifice. En demandant à Dieu de l'éclairer dans sa route difficile, de le soutenir dans sa marche pénible, il fit vœu, s'il triomphait de son père, de se consacrer aux autels et de mourir au monde sous le vêtement de prêtre. Vœu naïf et touchant qui pourtant n'était pas sincère, et qui, dans sa foi mal raisonnée, offensait Dieu en lui posant des conditions.

Quand Louis sortit de l'église, le soleil inondait le village de ces derniers rayons de l'automne, si doux, si pénétrants ! On eût dit que la terre chantait, tant l'arôme qui s'exhalait des prairies coupées, des jardins jaunissants, montait avec force. Les maisons se doraient, des étables s'échappaient des mugissements que Louis trouvait harmonieux comme des cantiques. Ce sourire, cette joie de la nature lui parut une réponse de Dieu. Les rêves de mort, les préoccupations sinistres s'envolèrent, effarouchées, dans ce ciel si bleu, avec les bandes d'oiseaux qui traversaient l'espace.

— Il est impossible qu'un pareil crime s'achève quand Dieu est si bon ! murmura Louis ; et il descendit, sinon consolé, du moins rassuré et fortifié. Sa rêverie alla chercher M^{me} de Fouchy.

Elle devait aspirer, dans son beau parc, cette exhalaison de vie et de santé universelles, elle devait être accoudée sur son perron, détachant les dernières fleurs qui se haussaient vers elle. Pauvre femme, si seule, si abandonnée ! Ah ! du moins, si quelqu'un l'aimait ! s'il avait, lui, le fils du

médecin fatal, le droit de s'installer près de cette chère malade et de la défendre ouvertement ! Mais sa compassion, pure et désintéressée, serait-elle comprise ? ne resterait elle pas impuissante ?...

Sur cette pente, l'imagination de Louis s'égara doucement, et quand il revint chez son père, une étrange sérénité avait remplacé les agitations du matin.

Le vieux Céret, qui s'était préparé à une soirée de supplications, descendait de sa carriole avec une cuirasse glacée autour du cœur : il était résolu à mieux cacher son jeu ; mais, ravi de trouver son fils en apparence plus raisonnable, il lui dit, sans se défendre toutefois du soupçon d'un piège :

— Eh bien ! tu as cuvé ta grande colère ?

— J'ai réfléchi !

— Peut-on connaître le résultat de tes graves méditations ?

Louis rougit comme un homme qui va mentir.

— Vous m'avez dit souvent, mon père, que la pensée de mon bonheur était un de vos rêves les plus chers.

— Oui, certes, je l'ai dit et je le répète ; je t'aime furieusement, mon garçon ; le sais-tu bien ?

— Je le sais ; aussi je viens vous parler de mon bonheur... Quand je vous ai demandé avec tant d'instance le droit de soigner, de guérir M^{me} de Fouchy, c'est que...

Louis hésita.

— Voyons ! achève donc, peureux ! s'écria d'un ton goguenard le père Céret dont les yeux étaient pointés sur ceux de son fils.

— C'est que je l'aime, et que je veux en être aimé, dit Louis avec noblesse, en affermissant sa voix et en comprimant les soubresauts violents de son cœur.

— Que me chantes-tu là ? reprit le docteur avec moquerie, mais en étudiant scrupuleusement son fils.

— Je vous livre un secret que j'ignorais encore hier, mais que mes inquiétudes m'ont fait connaître !

— Allons donc ! tu te moques de moi ! Le père Céret redoutait une ruse de guerre ; l'argument de Louis était habile.

— N'est-ce pas, reprit avec vivacité celui-ci, que vous me laisseriez soigner M^{me} de Fouchy si vous aviez l'espoir de la nommer votre fille ?

— Toi, l'épouser ! s'écria le père Céret en se reculant.

— Peut-il s'agir de la séduire ?

— Mais alors j'aimerais bien mieux cela, grommela le vieillard, qui commençait à voir *jaune* ; mais non, tu veux me tenter. Va-t'en voir s'ils viennent !

— Comment ! vous ne croyez pas que je puisse aimer cette adorable femme, si douce, si bonne, si intelligente, si malheureuse ?

— Toi, amoureux ! allons donc !

— Je vous l'atteste ! s'écria Louis enjoignant les mains.

Le pauvre enfant avait peur de ne point mentir assez et jouait le transport avec assez de facilité et de disposition, toutefois.

— Quand tu aimerais M^{me} de Fouchy, qu'est-ce que cela me ferait ? Il faut deux volontés échangées pour un mariage.

— Biais quand je vous dis que je l'aime, c'est que je sais bien que j'en serai aimé !

— Elle te l'a dit ?

— Non ; mais son pauvre cœur, triste, isolé, malade, a besoin d'être compris, défendu ! Oui, elle m'aimera, soyez-en certain.

— Diable ! diable ! voilà qui m'étonne ! Et l'homme sinistre se frottait les mains.

Il réfléchissait que si cela n'était pas vrai, cela pouvait le devenir, avec un peu d'adresse de sa part ; et cette perspective, en rendant la complicité de Solignac inutile, lui rendait la besogne plus facile et le résultat plus heureux. Louis crut qu'il hésitait encore.

— Oh ! mon père, reprit-il avec animation et en rassemblant tout son courage pour jouer jusqu'au bout la comédie qu'il s'était imposée, si vous voulez me venir en aide, j'épouserai la comtesse, et vos vœux seront satisfaits.

— Les jeunes gens de maintenant ne doutent de rien ! Eh bien ! soit ! Fais-toi aimer, donne-moi des preuves, et je t'abandonne ma cliente à soigner !

— Vous verrez ! vous verrez ! mon père !

— Oui, je verrai ; oui, je surveillerai, et, au besoin, je t'aiderai. Allons, mon enfant, faisons la paix ! Je déchire mes ordonnances ! A bas les fioles ! vive la santé ! la gaîté ! l'amour ! et en avant la noce !

En parlant ainsi, le vieux médecin, qui entendait tinter des millions, s'exaltait et devenait formidable dans sa joie. Il tendit la main à son fils ; celui-ci approcha la sienne.

— Tope là, mon garçon, voilà qui est dit ; je te donne un mois ! Dans trente jours, à cette heure-ci, j'irai faire la demande. Prends bien garde qu'on ne me refuse, car je ne me consolerais pas d'un pareil échec pour toi, et je serais capable...

— Dans un mois, je le veux bien, murmura Louis, qui ne songeait qu'à gagner du temps et auquel ce délai apparaissait comme le salut.

— Je vais chercher une bouteille de vin de la comète, reprit le docteur ; nous la boirons ce soir à tes succès et à ton retour que je n'ai pas encore eu le temps de fêter. Et courant à la cave avec la prestesse d'un jeune homme, le vieux médecin laissa son fils tout ému et tout brisé d'un entretien dont il n'osait envisager de sang-froid les suites.***

VII — L'amour.

Nous n'abuserons pas de la tentation qui résulte des incidents de cette histoire, et nous n'entrerons pas dans le détail des entretiens charmants et des belles journées qui commencèrent pour Louis et pour Olympe.

Il nous serait facile d'ouvrir une parenthèse et de chanter ces refrains toujours jeunes parce qu'ils sont immortels. Ne les entendez-vous pas dans un coin du parc, dans la pénombre du salon, ces deux jeunes gens si purs, si naïfs, dont l'un croit jouer l'amour par humanité, dont l'autre s' imagine ne céder qu'à la reconnaissance ? L'automne touche à sa fin ; les éclaircies augmentent dans les arbres ; de blanches vapeurs s'amassent le matin sur la campagne ; on laisse encore les fenêtres ouvertes, et toutes les fleurs ne sont pas mortes ; mais on allume dans le salon de ces feux pétillants et sonores qui sont surtout pour l'oreille et pour les yeux. Louis vient chaque matin saluer la comtesse. Olympe, débarrassée des terreurs que les fioles multipliées du docteur entretenaient en elle, ne suivant plus de régime, éveillant, sans les redouter, tous les appétits, toutes les fantaisies, renaît peu à peu et échange les beautés de la mort pour les séductions de la vie.

Enfermée dans ce château comme une héroïne des légendes chevaleresques, elle attend tous les jours le fidèle ami qui lui apporte la joie et la liberté. On fait mille projets de promenade, on profite du moindre rayon, on ne laisse pas perdre un quart d'heure de soleil et de parfum ; on marche en riant, en jasant dans les allées ; et, par intervalles, on se laisse aller à cette volupté, cent fois préférable, des longs silences, des longues

méditations. Le monde extérieur existe-t-il ? On n'en sait rien. Il faut pourtant bien qu'il y ait au delà du château d'autres créatures, puisqu'on organise de petites parties fines de charité ; mais on ne s'inquiète guère de ces étrangers : on vit, on rêve, on espère ; on se sent agité par un pressentiment, par un soupçon, par un murmure qu'on n'a pas encore nommé ; on n'ose pas calculer l'avenir : il était si triste hier, qu'on a peur de le trouver trop beau aujourd'hui. On jouit de la journée, on savoure l'heure présente, on s'enivre de cet égoïsme touchant qui n'offense rien ni personne.

Ce n'est pas que Louis Céret n'eût au fond du cœur de terribles alarmes. Après cette espèce de trêve conclue entre son père et lui, il était revenu au château, tremblant, épouvanté du mensonge qui lui donnait pour un mois la santé de M^{me} de Fouchy. Loyal et pur, il n'avait cédé à aucun sentiment de fatuité ou d'ambition en imaginant ce subterfuge. Il s'était dit qu'il fallait gagner du temps, et il avait gagné un mois. C'était beaucoup. Ce n'était rien si la comtesse n'était pas assez guérie pour obéir à d'indirects conseils de fuite, de voyage. C'était tout si Olympe, rendue à la santé, pouvait braver le docteur, ou mieux, s'affranchir de ses visites. Mais, quelle entreprise ! Au bout de ce mois fatal, si Louis n'avait pu éloigner Olympe, si elle s'obstinait à rester, à se faire soigner par le vieux Céret, pourrait-il donc s'attacher aux pas de la comtesse, la suivre partout, être en mesure de la défendre et de la sauver contre des périls nouveaux et inconnus ? Que de nuits furent passées par le jeune médecin en réflexions, en prières ! Que de terreurs quand il comptait les jours ! Que d'anxiétés dans les soins dont il entourait cette chère convalescence ! Son père prétextait des malades nombreux pour ne pas venir. Il tenait scrupuleusement parole, se réservant d'intervenir quand il le faudrait pour hâter le nouveau dénouement qui l'alléchait.

Louis, sombre et agité dans sa solitude, s'épanouissait tout à coup devant Olympe. Il ne savait plus que lui sourire, la rassurer en se rassurant lui-même. Il oubliait qu'il jouait un rôle, et, tout naïvement, en se faisant écouter, il se faisait aimer. Par intervalles, il ouvrait sa conscience et cherchait à y lire ; mais s'exagérant les prérogatives de son rôle de médecin, il ne se doutait pas de sa séduction, et était à mille lieues de penser qu'il aimât lui-même la comtesse. Il croyait mentir à son père et n'apporter que l'effort d'une pitié fraternelle et évangélique ; mais le malheureux ne

mentait qu'à lui, et ne prenait plus la main de M^{me} de Fouchy pour y observer la fièvre, mais bien pour la recevoir et pour se la communiquer.

Olympe, elle, ne calculait rien, ne se demandait rien : elle avait sa vision. Elle remerciait Dieu de son jeune et bel intermédiaire : elle pensait à Louis en s'éveillant ; elle s'endormait en se répétant les paroles tendres et graves de ce jeune confesseur. Elle était heureuse et ne cherchait pas à savoir à quelle condition. Libre de ses actions, ne redoutant ni médisance, ni calomnie, elle se laissait sauver. Sous les effluves de ce bonheur chaste, son cœur se calmait, ses joues redevenaient jeunes et fraîches ; toutes ses forces, si longtemps épuisées, reprenaient leur vigueur ; elle osait rire, s'essayer à chanter. Ce fut un mois idéal ! On ne s'apercevait pas de la chute des feuilles, des brouillards malsains. On portait des vêtements de soleil, et les cœurs embaumaient à faire croire au printemps éternel de l'île de Calypso. Comment décrire cette féerie trop vraie pour être racontée ?

Évoquez la solitude d'un élégant château, suivez dans les allées, près des larges pelouses, un couple jeune, beau et aimant sans le savoir, assemblez toutes les harmonies, toutes les grâces, toutes les puretés, et n'exigez ni qu'on rapporte un seul mot des propos naïfs et sublimes échangés entre ces deux enfants, ni qu'on donne une seule ébauche de ce tableau débordant de clartés !

Cependant, le père Céret, riant et s'écorchant l'épiderme à se frotter les mains, ne perdait pas son temps. Il guettait le jour et l'heure qui devaient finir la trêve, et sans adresser jamais à son fils, qui l'évitait, la moindre question, il observait les progrès d'un amour que la solitude poussait insensiblement à l'irréparable. Lui parlait-on de son fils, il soupirait et semblait regretter la fainéantise de Louis, qui passait la plus belle époque de sa vie d'études dans ces causeries quasi enfantines. Il semait ainsi de petites médisances que la pointe de son sourire enfonce dans l'esprit de ses auditeurs, et tout le pays, c'est-à-dire les huit ou dix maisons prétendues bourgeoises du canton, parlait des amours de M^{me} de Fouchy et du jeune Céret. Le vieux médecin s'assurait ainsi de nombreux complices.

De Solignac saisit un jour un écho de ces bruits. Il trouvait d'ailleurs le temps long. Les perdrix devenaient rares, et des créanciers de Paris avaient son adresse et le harcelaient : il se présenta plusieurs fois chez le docteur sans le rencontrer. Il le guetta sur les routes ; mais le rusé médecin semblait le fuir et, par un hasard narquois, prenait toujours les chemins que ne devait pas explorer l' impatient héritier.

Un soir pourtant, M. Céret, rentrant de ses tournées, trouva le chasseur installé au feu de sa cuisine et l'attendant ; il ne parut pas contrarié. Ce fut avec le sourire sur les lèvres, qu'il s'informa des motifs de cette visite.

— Je suis souffrant, bien souffrant, docteur, répondit de Solignac ; je crains d'avoir la maladie de ma pauvre cousine.

— Ah bah ! vous ne mourrez pas par le cœur !

— Qu'en savez-vous ? répliqua de Solignac en ricanant, mais avec des regards féroces.

— Je ne me trompe jamais, reprit le père Céret, d'un ton sec.

— Vous vous êtes pourtant trompé une fois, quand vous m'avez pronostiqué un malheur qui, Dieu merci ! n'est pas arrivé ! Et de Solignac levait aux solives de la cuisine un regard plein de componction.

— Je n'ai rien annoncé, j'ai établi des probabilités.

— Et ces probabilités sont-elles toujours les mêmes ?

— Toujours.

De Solignac devint rouge de colère ; ses mains frémirent comme si la tentation d'un soufflet les avait agitées : il se mordit la moustache pour comprimer une injure et un démenti. La présence de la vieille bonne, qui rôdait devant les fourneaux, l'intimidait un peu.

— Si nous entrons dans votre cabinet, mon cher docteur ?

— Volontiers, répondit simplement le père Céret.

Quand ils se trouvèrent seuls, de Solignac croisa les bras, et approchant son visage de celui du médecin :

— Vous êtes un infâme gredin ! entendez-vous ?

— Je crois que vous manquez de respect à mes cheveux blancs, dit avec une sérénité profonde et comique le vieux Céret qui souriait un peu.

— Il s'agit bien de cela ! Tu m'as volé, entends-tu ? mais je te tuerai !

— Prenez garde alors de tomber malade, car ce serait moi qui me chargerais de vous soigner. Et le docteur disait cela en clignant les yeux comme s'il eût proféré la plus inoffensive des malices.

— Qu'est-ce que j'entends dire ? reprit de Solignac, que ton fils est installé au château, qu'il ne quitte pas ma cousine, que ce sont des promenades, des sérénades, des roucoulements sans fin ! Ceci n'était point convenu.

— Que voulez-vous ? fit le docteur, je me fais vieux ! j'ai besoin d'aide. Louis en sait autant que moi. Je lui ai confié la santé de votre chère parente, et je vous en réponds, il la soigne bien.

— Il la soigne trop ! C'est une scélératesse qui n'a pas de nom, s'écria de Solignac avec une indignation d'honnête homme. Tu veux faire épouser ma cousine par ton fils ?

— Eh bien ! quand j'aurais cette grande ambition, dit tranquillement et en poignardant de ses deux yeux son pauvre complice, le vieux docteur, que cette scène ravissait, et qui y voyait le prétexte d'un dénoûment.

— Quoi ! tu ferais cela ? balbutia de Solignac qui écumait.

— Pourquoi pas ? la petite veuve a du bon sens et du goût. Si elle trouve que Louis, avec son honnêteté et son talent, vaut bien un gentilhomme sans esprit et sans honneur, je ne vois pas quel mal elle ferait en suivant sa fantaisie.

— Biais, tu me dépouilles !

— Alors, mettez vous sur les rangs !

— Oh ! j'empêcherai bien cet infernal complot de s'exécuter, reprit de Solignac, dont les yeux injectés de sang laissaient voir la fureur. Quant à toi, misérable empoisonneur...

En parlant ainsi, il levait la main pour souffleter le vieux Céret, dont pas un muscle ne tressaillit. Mais avant que le bras ne s'abaissât sur la figure du vieillard, de Solignac fut violemment saisi au poignet et repoussé à quelques pas. C'était Louis qui avait écouté, et qui entraît pâle, mais rayonnant d'une formidable colère.

— Vous insultez mon père ; sortez ! dit il, d'une voix vibrante.

De Solignac voulut rire.

— Ah ! parbleu, la comédie est complète.

— Taisez-vous taisez-vous ! répéta Louis en frappant du pied et en secouant la tête, comme pour se débarrasser par avance d'horribles accusations qu'il prévoyait.

— Et si je ne veux pas me taire, fils respectueux !

— Je vous tuerai, alors, car vous ne répéterez pas hors d'ici ce que vous oseriez me dire.

— C'est un coupe-gorge que cette maison, hurla de Solignac, c'est une rage de tuer ! Voici le louveteau qui montre aussi les dents.

— Oui, monsieur, je vous tuerai ! s'écria Louis, qui ne voulait pas le laisser parler.

Le pauvre garçon était fou. Il buvait ses larmes, crispait ses poings. De Solignac n'était pas lâche dans la signification vulgaire de ce mot ; mais

que pouvait-il faire ? Il songea à opérer sa retraite. Ouvrant donc la porte, et se tenant sur le seuil :

— Au revoir, messieurs ; et bonne chance, leur dit-il les dents serrées ; j'irai demain au château, et je vous y attendrai.

— Eh bien ! nous pourrons prendre la comtesse pour arbitre, répliqua d'un air dégagé le vieux Céret, qui n'avait pas été ému par cette scène.

— Vous au château ! s'écria Louis, qui reconnut, par le soulèvement de son âme, combien il chérissait Olympe d'une tendresse ardente et ignorée. Vous, au château !

— Pourquoi pas ? Vous y allez bien ! Moi, du moins, j'irai les mains vides.

— Finissons-en, monsieur, reprit Louis, qui suffoquait. C'est assez d'insultes ! et si vous n'êtes point un lâche, vous me rendrez raison.

— Avec des pilules, n'est-ce pas ! Merci, jamais !

— Misérable !... Et Louis voulut s'élancer. La main sèche de son père le retint par le bras, tandis que de Solignac rejetait sur lui la porte avec un bruit qui vibra dans toute la maison. Louis était à bout de forces. Il se couvrit le visage et cria tous les sanglots qui le suffoquaient. Le médecin, accoudé à la cheminée, aussi impassible que devant la douleur physique d'un client, le regardait et attendait, que la crise fût passée.

— Oh ! mon père ! mon père ! disait Louis, est-ce donc vous qu'on peut traiter ainsi ?

— Hélas ! oui, mon garçon, c'est moi ; mais tu es trop prompt. De quoi te mêlais-tu ? Ce Solignac est un fou : en l'empêchant de me frapper, tu le forces à chercher un autre moyen de se venger... il ne faut jamais obliger ses ennemis à trouver une idée. Bah ! on ne meurt pas d'un coup de poing ! Une autre fois, laisse-moi le soin de ma dignité.

— Quoi ! je vous verrais insulter !... et vous seriez résigné à de pareils outrages ! vous ! vous ! mon père !

Une lueur fauve courut dans les yeux du docteur. Un sourire d'une ironie formidable et funèbre compléta le sens de cet éclair. Louis eut peur de cette apparente lâcheté. Son père cachait le secret de ses représailles.

— Que veux-tu, mon garçon ? reprit avec bonhomie le vieux Céret. Il était dans son droit, ce Solignac. Je l'ai attrapé. Seulement, j'aurais voulu lui laisser, ce soir, la satisfaction d'une petite vengeance. Cela lui eût suffi. Tu arrives toujours mal à propos.

— Oh ! ma mère ! ma mère ! murmura Louis, qui pensait aux leçons de respect filial qu'il avait reçues si souvent de sa mère dans son enfance.

— Eh bien ! où en es-tu, mon bel amoureux ? C'est demain que finit la trêve. Tu l'as entendu, de Solignac nous attendra au château. Faut-il que j'aie à faire la demande ?

— Cet homme avait raison, mon père ; pourquoi suis-je allé au château ! pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas enlevée de ce monde, cette femme si noble, si pure, si belle ! Il y a un mois, je vous ai dit que je l'aimais ; eh bien ! je mentais. C'est aujourd'hui seulement que je l'aime et que je voudrais souffrir et mourir pour la sauver.

— Eh bien ! alors ! en avant les violons et le notaire ! Et la comtesse ?

— Oh ! c'est un ange de bonté, elle n'a pas eu horreur de moi quand je me suis jeté à ses pieds ; elle ne m'a point chassé ; elle a pleuré, mon père, elle a souri, elle a pardonné... Si elle savait !

— C'est précisément ce qu'ira lui dire de Solignac. Il faut le prévenir et être au château avant lui.

— De Solignac !... mais elle me maudirait ; mais elle croirait que j'ai été de cet abominable complot.

— Enfant ! elle ne croira que toi, puisqu'elle n'aime que toi !

— Elle m'aime ! oh ! mon Dieu ! c'est horrible !

— Ne déraisonnons pas, mon fils, et allons nous coucher !

Louis, qu'une pensée profonde occupait activement depuis quelques minutes, salua son père, alluma sa bougie, et monta automatiquement l'escalier de sa chambre ; on eût dit un somnambule. Ses yeux regardaient avec fixité, sans voir, et ses pas mesurés contrastaient étrangement avec les émotions violentes qu'avait dû faire naître la scène que nous venons de raconter.

Le père Céret se recoucha en fredonnant, but sa potion et attendit le sommeil. Il entendit Louis marcher et se promener dans sa chambre. « Le pauvre enfant, se dit-il, que peut-il ruminer ? Va ! dors en paix, mon bonhomme, je te ferai riche et tu seras heureux. »

Louis, en effet, délibérait. L'heure était solennelle. Il s'agissait de sauver à la fois la comtesse des projets de Solignac et des visées de son père ; il fallait la soustraire à ce double danger sans réaliser ce marché qu'il avait jeté en prétexte, comme un appât à la cupidité paternelle. La méditation fut longue, poignante. Il en sortit avec une sérénité d'archange ; ses yeux seuls avaient des flammes.

Écoutant si tout était tranquille dans la maison, si son père dormait, il quitta la chambre, descendit doucement l'escalier, sauta par une fenêtre du rez-de-chaussée dans la cour, alla à l'écurie, fit sortir la vieille jument, et après avoir ouvert lentement la grille qui grinçait un peu dans ses gonds, il partit au galop et prit la grande route qui conduisait à la ville voisine.

VIII — La mort.

Le docteur commençait régulièrement chacune de ses journées par une visite à sa vieille jument. C'était la seule cliente qu'il eût du plaisir à soigner, et Dieu sait s'il la laissait jamais tomber malade. Il ne manqua donc pas le lendemain de cette journée orageuse d'entrer à l'écurie ; mais le licol pendait à la mangeoire, la selle et la bride avaient disparu.

— Oh ! oh ! que veut dire ceci ? murmura l'impassible philosophe qui ne croyait pas aux voleurs. Il se retourna et aperçut la fenêtre de la maison entrebâillée.

— Louis est sorti de bon matin ; où est-il ? au château ? dans les champs ? Cette promenade est singulière !

Et pour la première fois, depuis le premier acte de ce drame, cet homme de bronze se sentit ému. Incapable de remords, il ne se dit pas que la main de Dieu avait peu à peu poussé Louis dans les rouages sinistres de cette aventure et que le bonheur et la vie peut-être de cet enfant étaient la rançon exigée par l'éternelle justice trop longtemps bafouée. Non, de telles sentimentalités ne pouvaient atteindre ce stoïque praticien. Il avait peur que Louis n'eût encore dérangé quelque chose à ses plans ; il pensait vaguement à la possibilité d'un suicide.

Deux heures s'écoulèrent ainsi dans l'impatience. Louis ne revenait pas. Où le chercher ? à qui le demander ? Enfin, n'y tenant plus, le père Céret prenait sa canne pour aller chez M^{me} de Fouchy, quand un hennissement qu'il reconnut le fit tressaillir. Sa jument arrivait au grand trot.

— Te voilà, coureur, somnambule ! s'écria-t-il en interpellant du seuil de la maison Louis, qui entrait dans la cour. Mais il ne put en dire davantage, tant la physionomie de son fils lui sembla mystérieuse. Pâle et cependant les yeux fiers et énergiques, les cheveux ruisselants et la lèvre résolument serrée, Louis était à la fois terrifié et content. On eût dit que l'épouvante avait hâté sa course, et cependant il trahissait une bonne nouvelle. Son père,

qui vint l'aider silencieusement à descendre, remarqua que la jument était couverte d'écume ; pour la première fois, il poussa la pauvre bête à l'écurie sans songer à lui verser l'avoine.

Quand le père et le fils furent entrés :

— Me diras-tu ce que cela signifie ?... D'où viens-tu ? demanda le vieux Céret.

— Mon père, répondit Louis avec tendresse et en blêmissant encore, je vous rapporte l'honneur et le repos.

— Où les as-tu ramassés ?

— Un homme vous, avait insulté ; je l'ai provoqué ; je me suis battu, et je l'ai tué !

Et Louis regarda superbement son père.

— Imbécile ! s'écria celui-ci, tu ne feras que des maladresses. Tu arrives toujours trop tôt.

— Si je ne l'avais pas tué, c'était moi que je punissais.

Louis avait la gravité d'un juge en parlant ainsi.

— Ah ! les enfants ! les enfants ! murmura le vieillard.

— Allons, mon père, oublions tous les deux : vous, vos rêves orgueilleux et sinistres ; moi, cette vision de bonheur et d'amour dont je n'étais pas digne.

— Ainsi, tu nous a ruinés !

— N'ayez pas de regret ! je vous ai sauvé ! et si ce n'est pour vous, pour moi, du moins, que vous aimez si fatalement, pour moi qui devais mourir, réjouissez vous !

— Mais comment de Solignac a-t-il eu la bêtise de se battre ?

— Cette nuit, j'ai couru à la ville ; j'en ai ramené deux amis, deux camarades d'étude. Je leur ai expliqué, sans vous trahir, l'injure reçue, la réparation que je souhaitais, et ce matin, avec l'aube, nous frappions à la porte de M. de Solignac. Il a voulu recommencer ses insultes ; je lui ai imposé silence : sa rage a débordé ; il s'est jeté sur les épées que nous avions apportées, et, un quart d'heure après, deux habitants du village qui ont servi de témoins au vicomte, l'ont ramassé tout sanglant. Dieu avait mis sa foudre au bout de ma lame. Je ne sais pas comment j'ai fait ; mais je l'ai frappé au cœur.

— Parbleu ! s'écria joyeusement le père Céret, il avait raison hier. Il devait mourir par le cœur. Toute réflexion faite, il vaut mieux que la chose

se passe ainsi. Ce Solignac était gênant. Comme tu te débarrasses de tes rivaux !

— Oh ! ne plaisantez pas, par pitié ! répondit Louis, qui tomba sur un siège ; j'aurai longtemps devant moi cette figure pâle aux lèvres violettes vomissant une écume sanglante.

— Est-ce que tu aurais peur des revenants ? Il ne manquerait plus que cela pour achever de te peindre, médecin manqué !

— Je crois à Dieu, mon père ; cela me suffit. Si vous voulez, nous quitterons ce pays, vous viendrez à Paris. Là, à force de travail, de fatigue, j'oublierai peut-être. Mais, en tout cas, je me mettrai à même de conquérir loyalement une position qui satisfasse votre ambition pour moi.

— Et la comtesse ?

— Oh ! ne me parlez pas d'elle !... elle m'accusera. Mais c'est là le sacrifice que j'offre à Dieu. Je n'aurais pas été digne de sa bonté, si je n'avais pas eu l'holocauste d'une âme brisée à lui tendre.

— Mais tu ne l'aimes donc pas, cette chère petite femme ? insinua doucereusement le vieux Céret, qui ne voyait plus que cette corde à faire tressaillir.

— Si je l'aime ! et Louis saisit les deux mains de son père pour mieux se faire regarder en face ; mais vous ne voyez donc rien ? mais le visage humain n'est donc pour vous qu'un assemblage de muscles sans pensée ? Si je l'aime ! et mes larmes, et mes courses de cette nuit, et ce duel ! c'est parce que je l'aime, mon père, que je ne veux pas m'en faire aimer davantage. J'ai voulu vous tromper ; et, ne devinant rien à mon cœur, j'ai cru d'abord jouer l'amour pour gagner du temps, pour la sauver : le ciel m'a puni ; ou plutôt, non, il m'a béni. En retour de ce mensonge dévoué, il m'a envoyé l'amour profond, immortel ; et non-seulement j'ai cette joie sublime de sentir en moi la sainte torture d'une passion vraie, mais j'ai été aimé ! Ah ! que ce souvenir me suffise ! Je serai digne d'elle, en lui épargnant la honte de m'appeler son mari, de vous appeler son père !

— Ainsi, c'est moi qui t'embarrasse ! Eh bien ! je te débarrasserai !

— Vous ne m'avez pas compris. J'ai un autre devoir à remplir. Votre bonheur, permettez-moi d'ajouter, votre repentir, voilà désormais ma tâche ; je m'y dévoue sans arrière-pensée.

— Tu es trop bon. Le repentir me regarde, et je n'ai pas d'autre bonheur que le tien.

— Respectez-le donc alors, mon père, en ne me parlant plus d'un mariage impossible. Je suis bien résolu à partir.

— C'est ton dernier mot ?

— Mon dernier !

— Va-t'en alors, entêté ; mais si la comtesse meurt ?

— La comtesse est sauvée maintenant. Si mon départ lui cause des regrets, cette douleur même sera un aliment actif dans sa vie. Les chagrins sans cause l'avaient affaiblie ; la réalité ne peut que lui venir en aide.

— Peste ! comme tu raisones ! quel pédant amoureux tu fais !

— Mon père, je dois aller à la ville me constituer prisonnier. Le bruit de mon duel y sera bientôt parvenu ; permettez-moi de prendre la carriole pour me faire conduire ; mais auparavant j'ai quelques lettres à écrire.

Et Louis que la douleur, la honte, tous les débris de ses illusions, de ses affections accablaient, alla s'enfermer dans sa chambre.

Le père Céret, resté seul, réfléchit quelques minutes, prit son chapeau qu'il brossa soigneusement, chercha des gants irréprochables, et se mit en route pour le château. Une idée hardie lui avait traversé le cerveau. Il s'agissait de prouver son génie par un coup d'audace et d'atteindre au dénouement, en dépit de la pruderie de son fils. Un quart d'heure après, il sonnait triomphalement à la grille.

Olympe était bien changée. Ce n'était plus le fantôme, le souffle que nous avons essayé de peindre. Ses cheveux d'un blond vif formaient, pour ainsi dire, un fond d'or à l'ovale régulier de sa figure. Ses yeux avaient repris tout leur éclat. Ses lèvres, qui s'entrouvraient dans un perpétuel sourire, baisaient les mots au passage par de petites contractions d'un charme infini. La santé, la jeunesse l'avaient rendue digne de ce rayonnement suprême qui se dégage de l'amour. Tout en elle était joie, promesse, poésie ; et il ne lui restait, des torpeurs de sa longue maladie, qu'une sensibilité adorable et qu'une langueur qui eût été de la volupté, si elle n'avait pas été de la mélancolie chaste et de la prière poétique.

Elle accueillit le docteur avec effusion ; mais celui-ci s'était arrangé en entrant une physionomie paternellement soucieuse qui frappa la comtesse.

— Qu'avez-vous ? dit-elle, en remarquant la contrainte du vieux médecin.

— Hélas ! madame, c'est moi qui suis aujourd'hui le cœur malade et qui viens vous demander conseil et guérison.

— Parlez, qu'y a-t-il ? reprit Olympe avec vivacité, en poussant le docteur vers un fauteuil.

Il se laissa tomber avec abandon, et hochant la tête :

— Ce qu'il y a ? c'est que le jour où mon enfant est entré dans cette maison a été un jour bien étrangement fatal ; et pourtant Dieu avait ses desseins en l'envoyant ici !

M^{me} de Fouchy parut frappée de cette idée de Dieu qui se trouvait pour la première fois sur les lèvres du docteur, et qui flattait ses propres rêveries à elle.

— Écoutez-moi, madame, continua le vieux Céret. Nous nous croyons loin du monde et de la calomnie dans ce village. ; nous agissons innocemment, selon notre conscience ; eh bien ! le monde nous épie, nous regarde, et il paraît qu'on jase beaucoup sur les visites fréquentes de Louis au château.

— Qu'importe, dit Olympe en rougissant, ne suis-je pas libre du choix de mes amitiés ?

— Il paraît que ce n'était pas l'avis d'un de vos parents, de M. de Solignac !

— De quel droit M. de Solignac ose-t-il !...

— Il ne l'osera plus, madame.

— Que voulez vous dire ?

— Louis, avec cette ardeur chevaleresque que je ne pourrai jamais refroidir, a voulu imposer silence à ce malencontreux censeur. C'était difficile. M. de Solignac était un duelliste, et mon pauvre garçon ne sait manier que la lancette.

— Vous me faites peur, s'écria Olympe en pâlisant.

— Rassurez-vous. Louis, pour la première opération, a eu la main heureuse : M. de Solignac est mort.

— Et lui, est-il blessé ? reprit M^{me} de Fouchy, qui livrait peu à peu son cœur aux regards profonds du bonhomme Céret.

— Il est intact ; mais au moral il ne s'en porte pas mieux. Ne veut-il pas se livrer à la justice ?

— Mon Dieu ! est-ce qu'on peut le juger, le condamner ? Il faut le cacher, docteur. Qu'il parte, qu'il fuie bien loin.

— Parbleu ! fuir ! nous quitter, ne plus nous revoir jamais, c'est bien là son vœu le plus ardent, l'ingrat !

— Comment ? balbutia Olympe, je ne vous comprends pas.

— C'est bien simple. Louis est un honnête homme. Il a puni M. de Solignac ; mais il veut se punir, lui aussi. Il ne songeait guère, en vous sauvant, en venant combattre une maladie dans laquelle, il faut l'avouer, je m'embrouillais un peu, qu'un jour on lui ferait un crime de son dévouement. Mais, dame ! pourquoi aussi les clientes ont-elles de pareils yeux ? Louis s'en va pour ne plus les regarder, ces yeux terribles qu'il a trop étudiés pour son malheur !

Olympe abaissa rapidement les paupières ; il y eut une minute de silence. Le vieux Céret, qui s'était grimé, par l'accent de ses paroles, en père Cassandre sentimental, étudiait du coin de l'œil l'effet de ce petit manège.

— Mais ne viendra-t-il pas au moins me dire adieu ? reprit avec effort et en hésitant M^{me} de Fouchy.

Le père Céret fit la grimace. Il trouvait que la comtesse s'accommodait trop facilement du départ de son fils.

— Frappons le grand coup, se dit-il, mettons le feu aux poudres, et faisons sauter ce cœur-là. — Je ne crois pas, madame, reprit-il à haute voix, que Louis remette jamais les pieds dans cette maison. Il a été échangé entre M. de Solignac et mon fils des paroles terribles. L'écho les a gardées et n'aurait qu'à les redire ici pour frapper de honte et de mort mon pauvre enfant si pur, si dévoué.

— Quelles paroles ? Expliquez-vous !

— Cela est bien difficile, madame. Ah ! ce n'est pas pour moi que j'hésite ; près de voir s'éloigner pour toujours un fils si bon, si grand, si généreux, un héros qui, chose rare, est aussi un savant, je n'ai plus qu'à courber la tête sous toutes les humiliations. Mais Louis m'en voudrait d'une confidence qui offenserait sa modestie en le révélant dans toute sa grandeur !

— Docteur, je vous en conjure, dites moi tout ce qui s'est passé ; vous me faites cruellement souffrir par vos réticences. Je serais une ingrate envers vous, envers votre... famille, si je ne réclamaïis ma part de vos chagrins.

— Il est vrai que vous lui devez la vie ! dit le père Céret avec une naïveté bien jouée.

— Oui, je lui dois les jours les plus heureux, les plus doux que Dieu m'ait encore accordés, répliqua Olympe avec un commencement d'exaltation. Au nom de cette dette que je ne payerai jamais assez, je vous conjure de me dire tout.

— La mèche brûle, pensa le docteur ; en avant le paquet de poudre !

Et prenant une attitude humble et contrite :

— Il paraît que M. de Solignac ne s'est pas contenté de reprocher à Louis son intimité avec vous, madame. Nous sommes pauvres et vous êtes riche, très-riche. On me sait avare ; on a pensé que Louis pouvait l'être aussi et que de grandes ambitions étaient pour beaucoup dans son zèle ; qu'il ne prétendait à rien moins qu'à...

— Quoi ! c'est devant cette infamie que M. Louis a reculé ! Biais, après tout, si je Veux qu'on m'aime pour ma fortune, qui donc a le droit de le trouver mauvais ?

Et Olympe avait sur les lèvres le sourire le plus mutin, le plus débordant de jeunesse.

— Louis ne pense pas ainsi, madame. Sa probité s'irrite de l'apparence d'un soupçon ; et puis, le pauvre garçon a une plaie qui saigne davantage. Ce M. de Solignac, qui était capable de tout, n'a-t-il pas osé dire que j'avais promis autrefois de vous soigner au point de vue de ses intérêts et des miens réunis ?...

— Je ne comprends pas, fit Olympe qui regarda fixement le vieux médecin.

— C'est bien simple à comprendre, reprit tranquillement le docteur : l'intérêt de M. de Solignac, c'était le contraire de votre rétablissement ; il héritait alors et pouvait être généreux envers le médecin...

— Quelle horreur ! s'écria M^{me} de Fouchy en se cachant la tête dans les deux mains.

— N'est-ce pas ? c'était horrible, à entendre. Eh bien ! c'était plus horrible à croire, et Louis a cru cette accusation.

— Biais vous vous êtes défendu ? — J'ai voulu me défendre... il paraît que je me suis mal défendu...

Ces mots furent dits avec lenteur. L'infernal diplomate voulait être compris. Il fallait, à force d'aveux, au risque de paraître exécration, faire paraître Louis héroïque et intéressant. M^{me} de Fouchy osa contempler cet homme qui se révélait à elle pour la première fois. Mais le dégoût était moins fort que la pitié pleine de tendresse qui l'inonda tout à coup, à la pensée de Louis. Elle entrevit le martyr de son ami. Il avait vaincu pour elle plus que la mort. Elle n'osait interroger, mais elle attendait. Le père Céret comprit que l'opération la plus douloureuse était faite ; le bistouri était dans la plaie, il fallait l'en retirer.

— Vous savez tout, madame ; Louis a voulu à la fois sauver mon honneur et vos jours qui lui étaient mille fois plus chers. C'est lui qui m'a forcé à lui céder la place ; c'est lui qui vous a défendue et délivrée ; mais c'est lui qui vous a aimée, et, son œuvre accomplie, il se retire victorieux et désespéré, après avoir joué sa vie, et n'ayant que des regrets amers et le spectre de ma faute devant les yeux. Ah ! vous priez des saints qui ont moins souffert pour aller au ciel !

Olympe s'était levée. Ses yeux étincelaient.

Le docteur, qui fut ébloui, voulut achever sa victoire,

— Quant à moi, madame, mon parti est pris. Je n'imposerai pas à mon fils une vie en commun qui lui serait odieuse. Je lui ai fait aujourd'hui des adieux éternels. Mieux vaut pour lui cette solitude absolue que ma présence ; s'il meurt, du moins, dans son abandon, il pourra de loin me pardonner.

Olympe n'écoutait plus : son parti était, pris ; elle avait sonné et se faisait apporter un châle, un chapeau, qu'elle mettait avec précipitation.

— Merci, merci, docteur, de ce que vous m'avez raconté, fit-elle d'un ton brusque et saccadé. Et, laissant le père Céret debout au milieu du salon, elle sortit ; une minute après, on entendait la grille s'ouvrir et se refermer avec fracas.

— Ah ! enfin ! fit en aspirant l'air à pleins poumons le vieux médecin triomphant. Ce n'a pas été sans peine ! Comme elle l'aime ! Avec quelle vigueur elle tire les portes ! Va ! tu seras bien malin si tu lui résistes, mon pauvre Louis. Maintenant, continua-t-il en s'acheminant vers la porte, mon rôle est joué ; je puis m'en aller... C'est égal, ajouta, après une pause et avec mélancolie, cet homme extraordinaire, j'aurais voulu voir mes petits enfants ! Bah ! Louis sera riche et heureux... Que voulais-je de plus ?

Et, aussi calme que d'habitude, le docteur s'en alla faire quelques visites dans le voisinage.

Louis était dans sa chambre ; ses petits préparatifs de départ étaient achevés. Il écrivait, et dans cette lettre qui ne devait pas être lue devant lui, il laissait, en s'efforçant de le contenir, déborder un peu son cœur. Tout à coup, il entendit des pas dans l'escalier. Craignant que son père ne vînt troubler la douce amertume de cette dernière heure passée au logis paternel, il se leva pour aller pousser le verrou ; mais la porte s'ouvrit toute grande, et Olympe, rouge, haletante, épuisée de fatigue, d'émotion, d'amour, lui apparut sur le seuil.

— Vous ici ! s'écria Louis qui sentit ses genoux fléchir, et qui eut peur de devenir fou ou de mourir.

— Moi, qui viens vous dire que je pars avec vous, si vous partez, mais que vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi !

— Mais qui a pu vous prévenir ?

— Peu importe. Écoutez, Louis, ce n'est plus une malade, c'est une amie, une sœur, c'est... (oh ! ne me refusez pas ce nom !) c'est votre femme qui vous conjure de l'entendre et de rester.

— Qu'avez-vous dit ? C'est impossible ! reprit Louis en chancelant. Si vous saviez !

— Je sais tout, mon ami.

— Oh ! non, non, vous ne pouvez pas savoir.

— Je sais que vous avez vaincu mes ennemis, que vous êtes noble et que vous fuyez de peur d'avoir des droits à ma reconnaissance, à mon amour. Je sais que nous sommes deux orphelins et que le deuil qui vous est resté de la mort de votre mère n'est pas le plus poignant de vos chagrins. Votre père sort de chez moi ; il m'a tout avoué. Je lui ai pardonné. A votre tour, mon ami, pardonnez-lui, en consentant à être heureux.

— Non ! non ! j'expierai ; je ne peux pas oublier, moi, c'est impossible.

— Vous aimez donc mieux mon abandon, ma mort, que de lutter contre vos scrupules ! Ah ! pourquoi m'avez-vous sauvée ?

— Mais c'est le ciel que vous m'ouvrez ! mais c'est la joie que je n'osais rêver !

— Louis, au nom de votre mère, ne nous condamnez pas ; nous deux seuls sommes innocents, pourquoi nous punir ? Je vous tends la main, donnez-moi la vôtre.

— Ah ! soyez bénie, s'écria Louis, vaincu et tombant aux pieds de la comtesse.

Une heure après, le jeune médecin et M^{lle} de Fouchy rentraient au château en se tenant par la main. Ils portaient sur le front l'aveu des félicités graves et recueillies qui embaumaient leur âme. Olympe avait peur de voir son ami s'échapper et se serrait un peu contre lui. Quant à Louis, il se laissait conduire, ne pensant pas, ne cherchant dans son cœur rien autre chose que son amour.

Le père Céret, qui n'avait pas quitté le village, les vit passer de loin ; il se cacha pour n'être point aperçu.

— Allons, dit-il, je n'ai plus rien à faire ici, ils se passeront bien de ma bénédiction !

Et le docteur revint à la maison, préoccupé, assombri. Cet homme qui croyait avoir triomphé, se sentait vaincu au dedans de lui. Il était arrivé à ses fins, mais à la condition d'un châtement pour lui-même et du mépris de son fils ; il n'était pas éloigné de croire à ce que les autres hommes appelaient le remords. Une vague crainte sur l'éternité le faisait un peu trembler. Toutefois, son masque qui lui figeait le sang dans les veines, et qui ne tenait plus qu'à un fil, lui servit à mettre une apparence de calme et de stoïcisme dans ses derniers apprêts. Il attela la carriole, annonça qu'il partait pour une tournée, et fouetta en chantonnant la pauvre jument, à peine remise de la longue course de la nuit. Quand il arriva au haut de la côte qui domine le village de ***, le père Céret retourna sa voiture, contempla quelques instants le château.

— J'aurais pourtant fait bonne figure dans ce domaine ! murmura-t-il. Bah ! ce n'est pas trop pour Louis et ses enfants. Tiens ! qu'est-ce que c'est que cela, ajouta-t-il en sentant une goutte qui roulait sur ses joues, voilà que je pleure, à présent ! Et il regarda pendant une minute cette première larme. En fit-il offrande à Dieu ! C'est ce que l'on ne saurait dire. Débouchant une fiole qu'il avait pris soin d'apporter, le docteur la vida d'un trait.

Quand Louis quitta le château, la nuit s'approchait : il hésitait à rentrer ; il allait se trouver face à face avec son père. Que lui dire ? Ses hésitations, ses doutes le reprenaient. Il aperçut un rassemblement devant la porte. — On vient pour m'arrêter, pensa-t-il aussitôt, en se rappelant son duel qu'il avait oublié depuis le matin. Mais cet attroupement était motivé par la carriole du docteur, que la jument avait ramenée d'elle-même, et qui ne contenait qu'un cadavre. On courut au-devant de Louis pour le prévenir. Il devint livide et faillit s'évanouir. Le corps de son père avait été étendu sur un lit. Louis voulut le saigner ; mais ce fut vainement, et, tombant à genoux, avec des sanglots, il avoua ainsi l'impuissance de son art. Chacun respecta sa douleur et se retira en propageant la nouvelle que le docteur était mort d'un coup de sang. Louis l'avait dit : tout le monde le crut, Olympe elle-même ; Louis seul eut le secret de ce suicide, et le garda comme un pacte entre Dieu et lui.

Qu'avons-nous à ajouter ? Les contes de fées ont des apothéoses pour les héros innocents et longtemps persécutés ; mais ceci est une histoire vraie.

Louis et Olympe furent heureux, et leur bonheur, empreint, par intervalles, de tendresses mélancoliques, fut d'autant plus assuré contre les douleurs à venir, qu'il avait eu assez de larmes dans le passé, et que ce souvenir empêchait la conscience de s'enorgueillir dans sa joie et d'oublier Dieu.

Dira-t-on que ce dénouement choque les réglés de la morale usitée dans les livres et au théâtre, et que le vieux Céret avait triomphé, en définitive, puisqu'il avait fait son fils heureux et millionnaire ? Nous répondrons que Louis avait bien payé ce triomphe, et que la fin du drame, en ce qui concerne le docteur, nous reste inconnue, puisqu'elle s'est achevée derrière le rideau, dans les coulisses éternelles ! Le succès d'un crime humain prévaut-il d'ailleurs contre les revanches de Dieu !

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

L'amour et la mort : édition autorisée pour l'étranger, interdite pour la France / Par Louis Ulbach

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56076080>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr